

ANTHOLOGIE

SATYRIQUE

ANTHOLOGIE
SATYRIQUE

Répertoire des meilleures poésies et chansons joyeuses parues en français depuis Clément Marot jusqu'à nos jours

PUBLIÉ PAR ET POUR LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES COSMOPOLITES



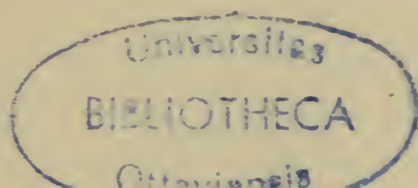
TOME HUITIÈME



LUXEMBOURG

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ

1878





ANTHOLOGIE SATYRIQUE

RÉPERTOIRE DES

POÉSIES ET CHANSONS JOYEUSES

DES XVIe, XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES



CHANSON

Sur l'air : *Votre lan la*

Sur Madame de Monastrol

O charmante Monastrole,
Oui, je suis au désespoir;
Ma faiblesse me désole,
J'ai touché sans m'émouvoir,
Votre lan la, lan derirette,
Votre lan la, lan derira.

Maurepas, III, 138.

CHANSON

Sur l'air des *Triolets*

SUR LA FAMINE DE 1652

O Dieu! le bon tems que c'estoit
A Paris durant la famine!
Tout le monde s'entrebaisoit.
O Dieu! le bon tems que c'estoit!

La plus belle se contentoit
D'un simple boisseau de farine.
O Dieu! le bon tems que c'estoit,
A Paris durant la famine!

Maurepas, IV, 223.

PARODIE D'UNE CHANSON

Sur l'air des *Triolets*, et qui commence par ces mots :

« *Oh! la belle comparaison de... Beaufort à Guiche.* »

A... de Rambures, femme de..., comte de Polignac, laquelle avoit, dit-on, donné rendez-vous chez elle, dans la même après-dînée, à... Montbourcher, marquis de Bordage, et à... Bauyn, sieur d'Angervilliers, conseiller au Parlement de Paris, pour leur accorder à tous deux les dernières faveurs; il arriva que le suisse de cette comtesse leur refusa la porte à l'un et à l'autre, et qu'en étant informée, elle fit monter son suisse dans sa chambre, et comme il étoit assez bien fait et jeune, se fit payer par lui de ce qu'il lui avoit ôté en empêchant de Bordage et d'Angervilliers de venir au rendez-vous.

Oh! la belle comparaison
De deux blondins à notre suisse! (1)

(1) De Bordage et d'Angervilliers étoient tous deux blonds.

Le suisse porte un saucisson;
Oh! la belle comparaison!
Et les deux blondins, ce dit-on,
A peine font une saucisse.
Oh! la belle comparaison,
De deux blondins à notre suisse!

Maurepas, II, 235.

LES CHIENS MUSELÉS

AIR : *J'ons un curé patriote*

Oh! quel attirail fantasque!
Sommes-nous dans les jours gras?
Quoi! tous les chiens ont un masque!
— C'est pour qu'ils ne mordent pas.
— Si l'on eût su tout prévoir,
Ah! combien on pourrait voir
De chrétiens (*bis*)
Muselés comme des chiens,
Oui, muselés comme des chiens! } (*Bis en chœur.*)

Voyez-vous ce bon apôtre
A l'œil tendre, au ton mielleux,
Flattant l'un, caressant l'autre,
Et les déchirant tous deux!
Sa dent ne ménage rien,
Amis, muselez-le bien;
C'est un chien
Sous la forme d'un chrétien.
Oui, c'est un chien; oui, c'est un chien.

Et ce triste parasite,
Faux ami, franc animal,
Qui vous dédaigne et vous quitte

Dès que vous le traitez mal !
Pour qu'il ne mange plus rien,
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce fat, dont l'âme impure,
Reniant son créateur,
Sans frémir, de la nature
Ose blasphémer l'auteur !
Arrêtez-moi ce païen ;
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce poète à la rame,
Fier d'un succès acheté,
Qui conserve au mélodrame
Sa féconde nullité !
Pour qu'il ne déclame rien,
Amis, muselez-le bien, etc.

Et cet avocat sans âme,
Acheté, vendu vingt fois,
Pour un criminel infâme
Invoquant l'appui des lois !
Pour qu'il n'invoque plus rien,
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce bavard empirique,
Empoisonneur patenté,
Des drogues de sa boutique
Infectant notre santé !
N'en déplaise à Galien,
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce Zoïle qui tue
Jusqu'au germe des talents,
Qui chaque jour prostitue
Et sa plume et son encens !
Pour qu'il ne morde plus rien,
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce fléau de la scène
Dont l'intrépide sifflet
A Thalie, à Melpomène,
Tous les soirs donne un soufflet !
Pour qu'il ne siffle plus rien,
Amis, muselez-le bien, etc.

Et cet ami charitable
Qui d'un époux malheureux
Va, par un rapport coupable,
Sottement ouvrir les yeux !
Pour qu'il ne dise plus rien,
Amis, muselez-le bien, etc.

Et cet acteur emphatique
Dont le pas fait tout trembler,
Qui, burlesquement tragique,
Aboie au lieu de parler ;
Oh ! le plaisant tragédien !
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce sot que rien n'enflamme
Et que n'ont jamais tenté
Ni les grâces d'une femme,
Ni la croûte d'un pâté !
Nous n'en ferons jamais rien,
Amis, muselez-le bien, etc.

Et ce traiteur sec et maigre
Qui, réformant chaque plat,
Pour vin donne du vinaigre,
Et pour lièvre sert du chat ;
Pour l'honneur épicurien,
Amis, muselons-le bien, etc.

Désaugiers.

LA MUSETTE D'AMOUR

PAR M. DE LA HARPE

O ma tendre musette!
Musette des amours!
Toi qui chantais Lisette,
Lisette et les beaux jours!
D'une vaine espérance
Tu m'avais trop flaté :
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme,
Qui brille dans ses yeux.
Je croyais que son âme
Brûlait des mêmes feux.
Lisette, à son aurore,
Respirait le plaisir :
Hélas! si jeune encore,
Sait-on déjà trahir?

Sa voix, pour me séduire,
Avait plus de douceur;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur;
Tout en elle intéresse;
Et je voudrais, hélas!
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre Musette!
Console ma douleur;
Parle-moi de Lisette :
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,

Plus belle tous les jours ;
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

INSATIABLE

SONNET

O mon vampire étincelant!
Sous ton fiévreux baiser de brune,
Mon front songeur se fait plus blanc
Que ta sœur de nuit, l'âpre lune.

Dans tes bras forts, ce nœud gordien
Dont l'étreinte souple me broie,
Mon âme, à moi, tu le sais bien,
C'est ta vivace âme de proie...

— Encor un baiser, mon chéri!...
Pourtant, cette nuit, ô Péri,
J'ai cru lasser tes bras avides

Et clore tes yeux de velours...
Tes lèvres mendieront toujours.
C'est la bouche des Danaïdes!

THÉODORE HANNON. (*Les vingt-quatre coups de sonnet. Bruxelles,* 1876.)

L'AMOUR DE NOTRE ÉPOQUE

POÉSIE SATIRIQUE

On aimait autrefois ; de nos jours on calcule ;
Dans les veines le sang plus froidement circule ;

Froidement on raisonne; et si l'on est épris,
Avant de l'être, on sait quel en sera le prix...

De nos progrès l'amour a complété la liste;
Lui-même s'est aussi fait matérialiste,
Comme on vend de l'étoffe on vend le sentiment;
Et, dans ce cas, la chance est pour celui qui ment!

Ce qu'on voit de la femme à laquelle on aspire,
Ce n'est pas son front pur, son suave sourire!
On admire sa dot, les titres au porteur.....
Voilà qui charme l'œil et subjugue le cœur!

L'amour n'est plus ce dieu dont l'ardente prunelle
Incendiait les cœurs d'une seule étincelle;
L'amour est maintenant au rang des dieux vaincus;
Il émousse ses traits sur des rouleaux d'écus!

Qu'est-ce qu'un mariage? une brillante affaire;
Amitié, sentiments!... tout est chez le notaire.
Voyez la jeune fille : elle ne vaut pas mieux;
Son désir le plus grand est d'épouser un vieux.

Un vieux riche s'entend; qui soit malade et crève
Et par un testament réalise son rêve;
Sot, hideux, dégoûtant, n'importe ce qu'il est,
L'héritage est toujours un bon coup de filet.

Ici c'est un mari qu'aucun dégoût n'arrête,
Heureux, ravi de voir sa femme malhonnête!
La corrompant lui-même, amorçant les amants,
Tirant gain et profit de ses déportements!

De la femme à laquelle on dit cent fois : Je t'aime!
Ce qu'on aime aujourd'hui le moins, c'est elle-même;
Et la femme est dupée, et la femme, au total,
Dans les bras d'un mari n'est plus qu'un capital.

Qu'elle soit dans sa mise ou coquette, ou sévère ;
Qu'elle soit vertueuse ou qu'elle soit légère ;
Que, triste naufragée, elle ait même laissé
Quelques traces de honte aux écueils du passé.

De la honte! eh qu'importe? Il faut bien qu'on y songe ;
L'argent pour l'effacer est la meilleure éponge.
Et puis... ne doit-on pas, en faveur de l'argent,
Etre pour tout le reste un peu moins exigeant?

Sur ce sol mal choisi pour fonder un ménage,
L'édifice tremblant s'écroule au moindre orage!
Et le mari, poussé par de folles ardeurs,
Des lorettes du jour marchande les faveurs ;

Et la femme, elle aussi, glissant sur la décence,
De la légèreté tombe dans la licence ;
Au moment ou Monsieur se prodigue au dehors,
Madame, avec profit lui fait payer ses torts.

De ce couple sans foi, qu'aucun lien n'attache,
Il ne reste plus rien !... qu'une éternelle tache ;
Et l'Hymen désolé pleure sur des débris,
Ne voyant bientôt plus ni femmes, ni maris...

Certes, nous sommes loin de l'union chérie ;
La famille bourgeoise et la galanterie
Ont fait place au calcul; amitié, passion
Ne sont plus qu'intérêt et spéculation.

Mais l'amour... Quand c'est lui qui rapproche deux âmes,
Quand c'est lui qui les fond de ses plus chastes flammes ;
Quand de deux cœurs épris, l'amour n'en fait plus qu'un...
L'avenir est d'azur, tout est fleurs et parfum !

Aimez, riches, aimez! L'amour donne à vos fêtes
Plus de charmes encor que l'éclat des toilettes ;

Plus que tous les jardins, les ombrages profonds;
Plus que le lustre d'or qui pend à vos plafonds!

Et vous, pauvres, aimez!... De célestes lumières,
L'amour seul peut remplir vos obscures chaumières;
Aimez, car c'est l'amour qui donne la saveur
Au morceau de pain noir qu'achète un dur labeur.

Oui, c'est l'amour qui rend, douce philosophie,
Les sentiers moins ardus et moins lourde la vie.
L'amour est un rempart contre les coups du sort :
Quand on aime on est grand, quand on aime on est fort.

Boileau. 1867.

CHANSON

Sur l'air : *Nous devons nous aimer*

sur madame de R...

1677.

On devroit, par charité,
Baiser Isabelle;
Elle a la taille assez belle,
Mais elle a le nez d'un pied.

Maurepas, V, 13.

CHANSON

Sur l'air : *Quand le péril est agréable*

Sur... de Clermont, comte de Tonnerre, premier gentilhomme de la chambre de Philippe, fils de France, duc d'Orléans, etc., et sur... de....., appelée mademoiselle de Saint-Quentin.

On dit comme chose certaine
Que Tonnerre aime Saint-Quentin;

Il est poltron, elle est putain,
Et c'est la même haleine (1).

Maurepas, II, 147.

CHANSON

Sur l'air de la *Béquille du père Barnaba*

Sur les religieux de Sainte-Croix de la Bretonnerie.

On dit que la Beaujeu
Donnoit en amourette
A tous venans beau jeu,
Tant elle étoit coquette;
Mais la prudente fille
Faisoit surtout grand cas
De la longue béquille
Du père Barnaba.

Chanoines réguliers,
Votre dépositaire
A mangé vos deniers
Avec une commère.
Maintenant on l'étrille;
Ah!. combien de faux pas
Fait faire la béquille
Du père Barnaba!

Sur tout diversement
Dans Paris on raisonne,
On veut absolument
Que l'on vous capuchonne,
Ou qu'on vous décanille;

(1) Ils sont fort puants l'un et l'autre.

Moi, je crois qu'il faudra
Vous couper la béquille
Du père Barnaba.

Maurepas, IV, 92.

ASTÉRIE MALADE

On dit que la belle Astérie
Est malade et ne peut guérir;
Mais son mari vient de mourir :
Elle sera bientôt guérie.

GOMBAULD. (*Flèches d'Apollon.*)

CHANSON

Sur l'air : *C'est la pure vérité*

Sur la Du Rieux

On dit que la Du Rieux
Aux hommes fait les doux yeux;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que sans répugnance
Ell' se laisseroit baiser,
Si l'on faisoit les avances :
C'est la pure vérité.

Maurepas, V, 149.

CHANSON

Sur l'air de *Joconde*

Sur l'affaire de Madame de Brancas avec M. Poisson, seigneur de Vendières, frère de Madame la marquise de Pompadour, maîtresse du roy.

On dit que la grande Brancas
Prend auguste alliance ;
Elle se jette dans les bras,
Avecque complaisance,
D'un seigneur formé par l'Amour,
Le marquis la Vendière,
Le mieux en crédit de la cour,
Et du roi le beau-frère.

Ce vert galant fait si grand cas
De telle jouissance,
Accompagné de tant d'appas,
Avecque tant d'aisance,
Qu'il va disant qu'un seul des coups
Du beau cul de sa mie
Surpasse tous ceux qu'à Rocoux
De son père on publie.

Maurepas, VI, 104.

CHANSON

Sur l'air : *C'est la pure vérité*

1712

On dit que le grand Louis
Fait aujourd'hui tout par lui ;
Ce n'est qu'une médisance.
Qu'une vieille en pénitence,

Veuve d'un petit crotté,
Tient le gouvernail de France;
C'est la pure vérité.

On dit que chez la Dancourt,
On y joue un jeu d'amour;
Ce n'est qu'une médisance.
Son carrosse et sa dépense
Sont les fruits de sa beauté;
Mais son automne s'avance;
C'est la pure vérité.

On dit que dans l'opéra
La Maupin a fait cela;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que, par complaisance,
Dans sa loge elle a mené
Bouillon avant qu'on commence;
C'est la pure vérité.

On dit que la Desmatins
Fait jouer soir et matin;
Ce n'est qu'une médisance.
Avec elle, en assurance,
Pour un louis on peut jouer
La partie et la revanche;
C'est la pure vérité.

On dit qu'avec son amant
Iris perdit son argent;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit qu'après la séance,
A un jeu mieux concerté,
Il lui rendit sa finance;
C'est la pure vérité.

On accuse la Raisin
D'aimer un jeune marin;

Ce n'est qu'une médisance.
On dit, par reconnaissance,
Qu'il lui permet de monter
Sur le bord en assurance;
C'est la pure vérité.

Maurepas, V, 243.

CHANSON

Sur l'air : *C'est la pure vérité*

On dit que le Luxembourg (1)
Sert de réduit à l'amour ;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit qu'à l'intempérance
Un autel on a dressé
Que nuit et jour on encense :
C'est la pure vérité.

On dit que chez les Condé,
Les amans sont bien traités:
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que par complaisance,
La maman, de son costé (2),
Prend aussi part à la danse ;
C'est la pure vérité.

On dit que certain roué
La duchesse a su charmer;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que, pour son attente,
Ce qui n'est pas écrasé,

(1) Madame de Berry.
(2) Madame la duchesse.

Faute de mieux, la contente ;
C'est la pure vérité.

On chante, belle Conti,
L'excès de votre appétit ;
Ce n'est qu'une médisance.
Aux yeux de toute la France,
La Fare, que vous aimez,
Met le faux en évidence ;
C'est la pure vérité.

On dit que la Suryon (1)
Voudroit bien changer de nom ;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que, par prévoyance,
Et pour fuir l'oisiveté,
Marton l'instruit par avance ;
C'est la pure vérité.

On dit, malgré sa beauté,
Que Lambesc l'a gâté ;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit qu'avec indulgence
Ses parens l'ont fait traiter,
Quand elle eut conté sa chance ;
C'est la pure vérité.

On dit que sa sœur Duras
Peuplerait bien un haras ;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit qu'elle met d'avance,
Aux dépens de sa beauté,
Plus d'un étalon en danse ;
C'est la pure vérité.

(1) Mademoiselle de la Rocheguyon.

On dit que la Bauffremont
A tous dit pis que leur nom;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que sans conséquence,
Elle peut tout hasarder
Sans craindre la médisance;
C'est la pure vérité.

On dit que le grand Villars
Doit sa fortune au hasard;
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que sans conséquence,
Sa femme, de son costé,
A mérité récompense;
C'est la pure vérité.

Maurepas, III, 165.

CHANSON

Sur l'air des *Ennuyeux*

Sur Honoré Courtin, maître des requestes

1666

On dit que le petit Courtin
Reprend ses premières brisées,
Et qu'il revoit, soir et matin,
De Bordeaux les fesses usées;
Mais son vit a-t-il la vertu
De foutre un con trente ans foutu?

Le sage ambassadeur Courtin
Refout la Bordeaux de plus belle;
Chaque jour dans sa vieille main
Son vit se redresse pour elle;

Jamais vit et con, de nos ans,
Ne se sont foutus plus longtems.

Maurepas, IV, 266.

CHANSON

Sur l'air : *O gay !*

On dit que milady Gourdon
A bien plus d'une aune de con.
Qu'elle en ait un cent,
Ou bien un arpent,
Il ne m'importe guère.
Je ne la fous guère, ô gay,
Je ne la fous guère.

Dedans Bordeaux, quelquefois,
On fait l'amour dans un bois.
Là, mille ruisseaux
Répandent leurs eaux
Dans la grande rivière.
Et l'étalon dans le préau
Sangle la poulinière, ô gay,
Sangle la poulinière.

Dans cet aimable séjour
Tout le monde fait l'amour;
Jamais la rigueur
N'occupe le cœur,
Dedans cette province;
Et quand les fèves sont en fleur,
C'est un plaisir de prince, ô gay,
C'est un plaisir de prince.

Malgré les beautés d'Erbaut,
La comtesse a dit tout haut :

Veut-on m'obliger,
Il faut déloger,
Ou je serai malade.
Ne puis être, sans m'affliger,
Loin de mon camarade, ô gay,
Loin de mon camarade.

Pour quitter cette maison,
Il faut plus d'une raison.
Disons franchement
Notre sentiment ;
Est-c' le sujet qui m' presse
De m'en retourner promptement ?
C'est pour voir ma princesse, ô gay,
C'est pour voir ma princesse.

Dieu nous garde d'aller dîner
Chez le chevalier Durancher !
On y meurt de faim,
Dans des plats d'étain
De si mauvaise mine,
Que Job, en son vivant si saint,
Eût maudit sa cuisin' de chien,
Eût maudit sa cuisine.

Pour la soupe, à Genouillac,
C'est du poison sur l'estomac ;
Là, pour tout ragoût,
Une feuill' de chou
Couvroit un poulet maigre,
Assaisonné d'un pauvre clou
Et d'un peu de vinaigre, ô gay,
Et d'un peu de vinaigre.

Maurepas, IV, 291.

———

CHANSON

Sur l'air : *Nous vivons dans l'espérance*

1742

On dit que Son Excellence
La sultane de Choisi (1),
Continu' sa contredanse
Avec notre grand sophi (2),
Et qu'on est dans l'espérance
D'un petit Mamamouchi.

On dit que Son Eminence (3)
De Versailles prend congé;
On est dans l'impatience
D'en savoir la vérité,
Et voir finir sa puissance
Et son imbécilité.

On dit qu'une autre éminence (4)
Du Saint-Père a pris congé
Et vient gouverner la France;
Nouvelle calamité :
Toute ultramontaine engeance,
Entraîne fatalité.

On dit que, sous la régence
De ce grand opérateur,
De Rome viendra dispense
Pour coucher avec sa sœur,

(1) Mademoiselle de Mailly.
(2) Le roi.
(3) Le cardinal de Fleury.
(4) Le cardinal de Tencin.

En sûreté de conscience,
A l'exemple du pasteur.

Maurepas, VI, 20.

CHANSON

Sur l'air : *Fillette, à l'âge de quinze ans, adieu bon temps !*

Sur une danseuse de l'Opéra de Paris, nommée mademoiselle Pezant

1681

On dit que vous l'avez bien grand,
Votre devant,
Belle Pezant,
Cabre (1) n'en a point eu les gands,
De l'ouverture
Que la nature
Vous fit devant.

Maurepas, II, 31.

CHANSON

Sur l'air de *Joconde*

Sur le cardinal de Tencin

On dit qu'on objecte au Tencin,
Qui vise au ministère,
Qu'autrefois il eut pour catin

(1) Louis Cabre, Provençal, l'un des quatre premiers chambellans de Philippe, fils de France, duc d'Orléans, etc., qui étoit alors amoureux de la Pezant.

La fille de son père.
— Rassurez-vous, dit-il au roi,
Qu'une sœur tient en peine,
Puisque vous en baisez bien trois (1)
Je puis baiser la mienne.

Maurepas, VI, 26.

CHANSON

Sur Drillon, par Maucroix

1695

On dit qu'on voit Drillon prétendre
De son galant faire son gendre;
Cela veut dire que Drillon,
En sage mère de famille,
Fera de son vieux cotillon
Une robe neuve à sa fille.

Maurepas, V, 126.

CHANSON

Sur l'air des *Feuillantines*

Sur le marquis de Gesvres

On dit qu'un certain marquis,
Dans Paris,
Ne fait que dormir au lit.
La femme crie et tempête :
Oh ! quel vi...
Oh ! quel vilain petit maître !

(1) Mesdames de Mailly, Vintimille, la Tournelle, toutes trois sœurs.

Elle crie à ses parens,
Leur disant :
Je n'aurai jamais d'enfans ;
Il faut que je l'abandonne,
Car mon con...
Car mon confesseur l'ordonne.

Maurepas, III, 132.

CHANSON

Sur l'air de *Joconde*

Sur Mesdemoiselles Loison

On entend en tous lieux chanter,
Dessus l'air de *Joconde*,
Les Loison qu'on vient de baigner
Dedans la mer profonde ;
Un petit chien les a mordu,
Ma foi, c'est grand dommage !
N'ont-elles pas la rage au cu ?
En faut-il davantage ?

Le remède est-il assuré ?
Estes-vous bien guérie ?
Pour d'autres il est assuré ;
Mais de vous on publie,
Blondine et charmante tonton,
Que la vertu suprême
Ne pourra rien sur votre con,
Qu'il mordra tout de même.

Pour vous, tontine aux yeux brillans,
La cure est délicate,
Le mal a gagné le dedans,
C'est en vain qu'on se flatte ;

La mer garantira vos jours
Des accès à la teste ;
Mais en bas vous aurez toujours
Une méchante beste.

Votre danois n'est enragé,
Comme le dit un suisse,
Que pour vous avoir trop léché
Le deffaut de la cuisse !
Vous avez donc causé le mal,
C'est justement tout comme ;
Qui fait enrager l'animal
Peut faire enrager l'homme.

Maurepas, V, 272.

PHILOSOPHIE

On entre, on crie,
Et c'est la vie !
On crie, on sort,
Et c'est la mort...

Edmond Texier. (*Parnasse XIXe siècle.*

BABIOLE HISTORIQUE

On lisait, à Paris, cette enseigne cocasse
D'un perruquier-traiteur qui s'appelait Ignace :
« Soupe à deux sous l'assiette et *la* légume en sus,
On coupe, en même temps, les cheveux par-dessus. »

Le capitaine Lamarosse.

L'AMANT TOUJOURS JEUNE

On m'a bien dit, mais vainement,
Qu'il est fou d'aimer à mon âge.
Moi je pense différemment;
Dès que je suis aimé, j'ose me croire sage.
Avant de déclarer mes feux,
Je lis mon âge dans les yeux
De celle que mon cœur adore :
A vingt ans, s'il déplaît, l'amant est déjà vieux;
Tant qu'il plaît, il est jeune encore.

SAINT-MARC.

LA SOLLICITEUSE

On m'a conté qu'un président de Rennes.
Homme savant, juge plein d'équité,
Mais fourrageant de tout côté
Et la Chloris et la Climène,
Avait entre ses mains le procès d'un meunier,
Que ce bonhomme avait eu de son père,
Et qu'il croyait, au train que prenait cette affaire,
Ne devoir se finir que sous son héritier.
Le fond en était d'importance.
Le meunier, négligeant le soin de son moulin,
Chez son juge, soir et matin,
Sollicitait avec instance;
Pour tout cela rien n'avançait,
Et beaucoup d'argent dépensait.
Pauvres plaideurs, que vous êtes à plaindre!
Eussiez-vous entrepris le plus juste procès,
Vous avez toujours lieu d'en craindre
Le bon et le mauvais succès.

Ce qu'on met à plaider jamais ne se retire.
Que faire donc ? Si l'on n'ose plaider,
On nous prend notre bien : nous faut-il le céder ?
Oui ; par là de deux maux vous évitez le pire.
Fatigué de tant de délais,
Le triste meunier désespéré
Maudit son juge et le palais,
Et donne au diable son affaire.
Un sien ami, rusé compère,
Le voyant dévoré du chagrin le plus noir,
Eut pitié de sa peine, et se mit en devoir
De la lui rendre plus légère,
Et, par un avis salutaire,
Lui fit reprendre et la vie et l'espoir.
— Le président, dit-il, donne dans la grisette,
Il faut flatter sa passion ;
On en aurait prompte expédition
Si l'on faisait agir quelque fine coquette.
Heureusement depuis deux jours
En cette ville on en voit une,
De mise encor, grande, bien faite, brune.
Voilà pour ton affaire un excellent secours.
Informe-toi de sa demeure,
Et va chez elle tout à l'heure ;
Tu lui diras, sans chercher de détours,
Que sa beauté t'est nécessaire,
Et peut te rendre un service important,
Que tu lui paîras bien, s'entend.
Pour de l'argent que ne fait-on pas faire ?
Comprends-tu mon dessein ? — Non, reprit le plaideur.
— Eh bien ! laisse-moi donc cette intrigue à conduire.
— Oh ! volontiers, de tout mon cœur ;
A ce que vous ferez je suis prêt à souscrire.
Chez un marchand, tout de ce pas,
Ils s'en vont acheter vêtements de village,
Corset, jupon, cornette, enfin tout l'équipage
Qu'il faut pour relever de champêtres appas.

De là mes bonnes gens vont trouver la donzelle :
Par bonheur elle était chez elle.
L'intrigant en deux mots l'instruit de son projet.
Qu'était-il donc ? Attendez, s'il vous plaît,
Ami lecteur ; vous allez tout apprendre.
— Il faut donc, lui dit-il, que, mettant ces habits,
Pour la sœur du meunier chacun vous puisse prendre.
Pour vous encourager, prenez ces deux louis,
Et comptez sur autant après la réussite.
Vous irez chez son juge, et parlerez pour lui.
Jeune fille qui sollicite
Est rarement refusée aujourd'hui.
N'ayant rien de meilleur à faire,
A ce qu'on lui propose elle donne les mains.
Savante en l'art de séduire et de plaire,
Sous ce simple habit de bergère,
Elle eût charmé tous les humains.
Sur son teint délicat, et le lis, et la rose
Se trouvent confondus ; nez fripon, œil friand,
Tétin blanc, rondelet ; ferme ? c'est autre chose ;
Je n'en voudrais être garant ;
Maintien sage, doux et modeste ;
Qui ne l'aurait connue, eût voulu voir le reste.
Oh ! que d'appas usés, par cette invention,
Des plus fins connaisseurs ont fasciné la vue !
Et telle encor qui paraît ingénue,
Nous asservissant à sa loi,
Par d'autres faux dehors depuis longtemps nous dupe,
Qui pour un malotru leva cent fois la jupe :
J'en parle savamment, et suis digne de foi.
Mais là-dessus s'étendre davantage,
Ce serait n'être pas fort sage.
A tant de gens convient ce que je dis de moi,
Que chacun, l'adoptant pour soi,
Croirait qu'on veut lui faire outrage.
Trève pourtant à la réflexion.
Plein d'une impatience extrême,

Avec sa sœur d'adoption,
Chez le président, le jour même,
Le meunier va sonder le guet.
Mieux reçu qu'à son ordinaire
Il passe jusqu'au cabinet.
On lui parle de son affaire,
Et sur-le-champ au secrétaire
On ordonne d'en faire extrait.
Quoi! sitôt? Oui, sitôt; c'est que le juge alerte
Avait jeté les yeux sur notre fausse Agnès,
Et que, charmé de cette découverte,
Il en convoitait les attraits.
— Bonhomme, dis-moi, je te prie,
Quelle est cette gentille enfant?
— C'est ma sœur. — C'est ta sœur? Elle est belle et jolie,
Et je lui trouve un air persuatif, touchant.
De ton procès est-elle instruite?
— Oui, monseigneur. — Eh bien! que seule dans la suite
Elle vienne ici m'en parler;
Tu pourras ne t'en point mêler.
Reste dans ta maison et veille à ton ménage,
Je te rendrai justice et même promptement.
Transporté d'un si doux langage,
Le meunier fit un long remercîment.
Le lendemain, avant l'heure prescrite,
La solliciteuse revint,
Et, trois ou quatre jours de suite,
Bonne et longue audience obtint.
Touché de plus en plus des charmes de la belle,
Il lève enfin le masque, et lui dit franchement :
— Si vous voulez ne m'être point cruelle,
Dès demain votre frère aura son jugement.
Je ne suis homme à beaucoup de paroles;
J'ajoute encor trente pistoles
Que vous aurez en ce moment.
La chose aurait été plaisante
S'il eût fait ce discours à fille de vertu;

Mais comme il n'en est point que cette offre ne tente,
La plus sage eût, ma foi, follement combattu.
Argent, procès gagné, plaisir, tant de machines,
Ont de secrets et de puissants appas ;
La plus sage, je crois, aurait franchi le pas.
Ainsi qu'on ne se fâche pas
Si j'avance qu'en pareil cas
C'est tout un de tenter sages et libertines :
Cela soit dit, et finissons.
Elle fit toutes les façons
De la prude la plus austère.
— Avez-vous donc cru, monseigneur,
Que j'aime assez peu mon honneur
Pour le sacrifier à l'intérêt d'un frère ?
Ah ! périssons plutôt que jamais... A ces mots,
Ses yeux se couvrirent de larmes ;
Elle fit maints et maints sanglots,
Et tout cela pour rehausser ses charmes.
Le magistrat, plus tendre et plus ardent,
Pousse sa pointe ; elle lui rend les armes.
Un demi-jour est à peine assez grand
Pour ralentir le feu qui le dévore.
Il se lasse, il s'anime, il cesse, il se reprend.
Jamais autant de fois Zéphir ne baisa Flore ;
Jupiter près d'Alcmène était moins pétillant,
Mars sut moins à Vénus témoigner de tendresse,
Et jamais tous ces dieux que l'on nous vante tant
N'ont fait pour mortelle ou déesse
Ce que pour sa Laïs fit notre président.
Observateur de sa promesse,
A l'espoir du meunier répondit le succès :
Mais le juge n'eut point la coupable faiblesse
De trahir son devoir en jugeant ce procès.
Le droit était certain, il sut rendre justice.
Le meilleur de ceci, qu'il ne faut oublier,
La pudique sœur du meunier
Avait un certain bénéfice

Que l'ingrate Vénus attache à ses faveurs.
On l'appelle à Paris, comme partout ailleurs,
Chaude..... On m'entend assez sans que plus je m'explique.
C'est un vilain acquêt; suivant la voix publique,
Elle en fit telle part au pauvre président
Qu'il eut lieu d'en être content.
Le meunier vint faire sa révérence,
Et marquer sa reconnaissance.
Dès que le magistrat le vit :
— Adieu, bonhomme, adieu, point de discours frivoles;
Nous avons tous gagné : ta sœur trente pistoles,
Toi ton procès, et moi du mal au vit.

GRÉCOURT.

SIXAIN

POUR SERVIR DE DÉDICACE

On m'avait conseillé de bâtir une épître
A quelque grand seigneur de magnifique titre;
Mais j'ai ry du conseil, et je n'en ay fait rien.
Dieu m'a fait naistre libre, et je veux toujours l'estre :
Je considère plus ma liberté qu'un maistre.
Juge, sage lecteur, si j'ay fait mal ou bien.

C. LE PETIT. Extrait de l'*Escole de l'intérest*, 1862, éd. Gay.

LES BELGES ET LA LUNE

On n'a jamais connu de race si baroque
Que ces Belges ! Devant le joli, le charmant,
Ils roulent de gros yeux et grognent sourdement;
Tout ce qui réjouit nos cœurs mortels les choque.
Dites un mot plaisant, et leur œil devient gris
Et terne, comme l'œil d'un poisson qu'on fait frire;

Une histoire touchante, ils éclatent de rire,
Pour faire voir qu'ils ont parfaitement compris.
Comme l'esprit, ils ont en horreur les lumières.
Parfois, sous la clarté calme du firmament,
J'en ai vu qui, rongés d'un bizarre tourment,
Dans l'horreur de la fange et du vomissement,
Et gorgés jusqu'aux dents de genièvre et de bière,
Aboyaient à la lune, assis sur leur derrière!

Extrait de : *Charles Baudelaire. Souvenirs, corresponnances, bibliographie*, 1872, p. 193.

L'INCARNATION

On ne me fera jamais croire
Un Dieu dans un corps matériel,
A son curé, disoit Victoire;
Dois-je démentir Gabriel?
Le pasteur dit : — Craignez la foudre;
L'énigme, je vais vous résoudre,
Car votre salut m'est trop cher.
L'amour règne au ciel et sur terre,
Et tout entier, par un mystère.
En le vit l'amour s'est fait chair.

Constitution de l'hôtel du Roule.

POUR MADAME *** (1)

STANCES

On ne vous verra plus en posture de pie,
Dans le cercle accroupie,

(1) *Recueil de poësies de divers autheurs*. Paris, A. Besoigne. 1670, petit in-12, page 12.

Au grand plaisir de tous et de vostre jarret.
Vostre cul, qui doit estre un des beaux culs de France,
Comme un cul d'importance,
A reçeu chez la Reyne enfin le tabouret.

Comme on connoist souvent une chose pour l'autre,
D'un cul comme le vostre
J'ay connu le destin, voyant vostre beau nez,
Et, sans estre devin, j'ay predit que sans doute,
Ce cul qui ne voit goute
Seroit veu dans le rang de nos culs couronnez.

Nostre Reyne, princesse aussi juste que sage,
N'a pu voir davantage
Un cul plein de merite et tres homme de bien,
Tandis que d'autres culs sont assis à leúr aise
Au costé de sa chaise,
Debout ou mal assis, comme un cul bon à rien.

Ce cul de satin blanc, dont sans doute la face
Ne fit jamais grimace,
Devoit asseurément estre un cul duc et pair;
Car qu'auroit-on pensé de ce qu'un cul si sage,
Qui vaut bien un visage,
N'eust pas eu, chez la Reyne, où reposer sa chair.

Que les hommes n'ont pas pareille destinée
Et que vous estes née
Sous un astre puissant et favorable aux culs!
Tandis que le vostre est près de ceux des princesses
Assis sur ses deux fesses,
Le nostre n'est assis que sur des os pointus.

Bibliophile fantaisiste, 1869, p. 68.

On n'épouse point sans balance,
Et l'on pèse l'argent bien plus que les vertus ;
Aussi, de tous côtés, on ne voit que cocus
Recherchant moins l'honneur que beaucoup de finance.

Alm. des Cocus, 1741

SUR Mme LA DUCHESSE DE BERRY

On nous a fermé les portes
Du jardin du Luxembourg ;
C'est la grosse joufflotte
Qui nous a joué ce tour.
Elle eût mieux fait, la bougresse,
De boucher le trou
Le plus voisin de sa fesse,
Où les gardes font joujou.

Mémoires de Maurepas, I, p. 125.

LA LUTTE DE JACOB

AIR : *De tous les capucins du monde.*

On nous conte par cas étrange
Que Jacob lutta contre un ange.
Cet ange était une putain
Qui, n'étant pas encor guérie,
Le régala d'un bon poulain
Dont il clocha toute sa vie.

DUMANOIR. (*Contes théologiques,* p. 102.)

CONSEILS

On raconte qu'Hymen un jour
Voulant régler son vaste empire,
Sur les lois qu'il devait prescrire,
Prit les avis de l'Amour.
Ecoutez quelques mots du code
De ce charmant législateur :
Pour arriver au bonheur,
Retenez sa méthode.

Que l'épouse dans son printemps,
Possédant bien son art de plaire,
Et vive sans être légère,
Sache aimer à dix-sept ans;
Que d'une âme novice encore,
Son regard peigne la candeur,
Et promette à son vainqueur
Le plaisir qu'elle ignore.

Pour mieux jouir du doux moment
Où l'Amour lui-même préside,
Que d'abord la beauté timide
Résiste, mais faiblement.
Employez la force et l'audace,
Tendre amant, fuyez le repos,
Et combattez en héros
Pour emporter la place.

Bientôt un feu délicieux
Pare son front et la colore;
Et le désir qui la dévore
Etincelle dans ses yeux.
C'est le moment de la victoire,
Guerrier, couronnez vos exploits,

Et moissonnez à la fois
Le plaisir et la gloire.

Ainsi dans les fastes charmans
Qu'écrivit une main divine,
J'ai lu vingt fois à la sourdine
Tous les secrets des amans.
Pratiquez ce galant mystère,
Et dans neuf mois un bel enfant
Pourra rendre à sa maman
Les baisers de son père.

ANDRIEUX.

VERS

Sur la mort de l'abbé Castille

On tient, dans la nouvelle école,
Le cu bien plus sûr que le con;
Mais l'abbé de Castille est mort de la vérole :
Auquel des deux se fiera-t-on?

Maurepas, IV, 311.

LE CURÉ TRECY

CURÉ DE LA MADELEINE

AIR : *On dit que je suis sans malice*

On vient de terminer l'angoisse
Des dévotes de la paroisse,
Et leur esprit est rassuré
Depuis qu'on leur a procuré
Monsieur Trécy pour leur curé.

Si ces dames vont à la messe,
Et même souvent à confesse,
Sans avoir le moindre souci,
C'est grâce à leur curé Trécy.

Ce saint homme est assez bon diable,
Fort tolérant, très charitable ;
Il aime tant tous les chrétiens
Qu'il regarde comme les siens
Les enfants de ses paroissiens.
Les jeunes et les vieilles vierges,
Bien souvent brûlent de beaux cierges
Pour que le ciel longtemps ainsi
Conserve leur curé Trécy.

Il cherche dans chaque ménage
A faire cesser le tapage,
Et c'est grâce à lui qu'un époux,
Fût-il dur, brutal et jaloux,
Devient bon, confiant et doux.
Bonnes épouses, tendres mères,
Au ciel adressez vos prières,
Et peut-être qu'un jour aussi
Vous aurez un curé Trécy.

Sans de trop longues pénitences
Il accorde les indulgences.
Ce saint homme est avec le ciel
Beaucoup mieux que l'abbé Châtel
N'est avec le père éternel,
Puisque d'un diable, chose étrange,
Ce bon pasteur peut faire un ange.
A toutes les dames ici
Je souhaite un curé Trécy.

1845. VICTOR LECOU.

BALLADE POUR LES PARISIENNES

On voit partout chez les Teutons
Et chez le mormon polygame,
Des Iris et des Jeannetons
Fort dignes de l'épithalame.
Et Vienne a, tout comme Bergame,
Des anges dont on est épris.
Quant à ce qu'on nomme la femme,
C'est un article de Paris.

Elle est bouchère et non mouton ;
C'est le plus divin amalgame
De lis, de roses, de festons.
Il ne faut pas qu'on la diffame.
Elle ment comme un vrai programme.
Pour sa folle dent de souris,
Malheur à tout ce qu'elle entame.
C'est un article de Paris.

Avec ses appétits gloutons
Et sous son linge à fine trame,
Elle avale des feuilletons
Et se délecte au mélodrame.
Celle pour qui tomba Pergame,
Changeait moins souvent de maris
Qu'elle, soit dit sans épigramme.
C'est un article de Paris.

TH. DE BANVILLE.

CHANSON

Sur l'air des *Pendus*

Faite à l'occasion de ce qui s'est passé au magasin de l'Opéra, le 4 juin 1731

Or, escoutez, grands et petits,
Venez entendre le récit
D'une histoire sûre et certaine
Des sectateurs de Melpomène
Rendant à des filles en rut
Les honneurs dus à Belzébut.

La fille de Castelno
Et la brillante Camargo,
La Duval, Le Bref et la Bulle,
Filles au-dessus du scrupule,
Se servant indifféremment
Et du derrière et du devant.

Elles allèrent après l'opéra,
Avec l'escroc monsieur Campra,
Au magasin trouver Gruère.
— Soyez les bienvenues, mes chères !
Parbleu ! vous dînerez ici ;
Royer, Magnac y sont aussi.

A dîner on but largement
D'un bourguignon assez friand ;
Comme les chaleurs étoient fortes,
L'on fit ouvrir fenêtres et portes ;
Sans s'embarrasser d'être vu,
On s'est déshabillé tout nu.

D'abord l'impudique Pélissier
Etala son flasque fessier,

Des tétons mollets et sans grâce,
Un ventre qui fait la grimace,
Croyant par là dédommager
Celui qui donnoit à manger.

Mais pour la faire enrager
Sans se faire beaucoup prier,
La Camargo, toute de zèle,
Plus jeune et plus fraîche qu'elle,
Nue et montrant tous ses appas,
A battu plusieurs entrechats.

La Bulle avec discrétion,
Imitant leur dévotion,
Défit blanc jupon et chemise,
Mais, hélas! quelle fut leur surprise
De voir endroit dont la grandeur
A saint Christophe aurait fait peur!

Leurs crins sur leurs chefs se hérissant,
Chacun se lève en frémissant;
Las de voir cette horrible ornière,
On lui fit tourner le derrière,
Et dédaignant son bel agnus,
Tous vinrent lui baiser l'anus.

Mais la fringante Camargo,
Croyant l'avoir encore plus beau,
Etala gentille nature.
Manon (1) de dépit en murmure,
Et preste à se courroucer :
— Par moi l'on devoit commencer.

Son ami Royer l'apaisa,
Sur la parole la baisa,

(1) La Pélissier.

Puis l'ajustant à la levrette,
Chose incroyable et malhonnête,
Sans avoir horreur du péché,
On dit qu'il l'a gamahuchée.

Avec ses lunettes, Campra
De fort près regardant cela,
Et se sentant toujours de Rome,
Et vieux citoyen de Sodome,
Si Royer ne l'eût repoussé,
Sans doute il l'eût gomorrhisée.

Or, prions le doux Rédempteur
Qu'il convertisse les pécheurs
Aussi bien que les pécheresses
Qui font parade de leurs fesses !
Espérons tous du bon Jésus
Qu'il perdra les philotanus.

Maurepas, IV, 56.

CHANSON

Sur l'air des *Pendus*

Sur mademoiselle Testard, qui disoit être tourmentée par un esprit invisible, sitôt qu'elle vouloit dormir

Or, escoutez, petits et grands,
Un cas étrange et surprenant,
Arrivé dedans cette ville,
A l'endroit d'une jeune fille
Qu'un lutin est venu saisir
Pour en faire à son bon plaisir.

Les savans et les médecins
Y ont perdu tout leur latin,

Car c'est un esprit qui frétille ;
Il est souple comme une anguille,
Et se glisse en catimini
Sous sa jupe et sous son habit.

Dans le fauteuil et dans le lit,
C'est là souvent qu'il fait du bruit;
Mais, comme un esprit qui badine,
Il ne frappe qu'à la sourdine
Et ne lui cause aucun ennui
Que de gratter contre son huis.

Les uns disent que c'est un sort
Qu'un amant qui l'aima très-fort
Lui a donné par jalousie,
Pour afin qu'on ne la marie
A quelque autre trop vieux époux
Qui ne seroit pas de son goût.

D'autres veulent que ce lutin
Ne soit pas un vrai diablotin ;
Mais un certain petit caprice
Causé par un peu de malice,
Et qu'un gros de matrimonion,
Saura bien mettre à la raison.

Vous, pères, mères, honnêtes gens,
Dont les filles passent vingt ans,
Mettez-les bien vite en ménage ;
Car si vous tardez davantage,
Un lutin sans faute viendra
Qui très-fort les lutinera.

Or, prions tous le Rédempteur,
Et son esprit consolateur
Qui console les pauvres filles
Qui sont encore d'âge nubile,

Et qui souffrent un grand tourment
En attendant le sacrement.

Maurepas, III, 122.

LES CONTES

Orphelin sous un ciel avare,
Radcliffe m'a donné son lait;
Puis, de la reine de Navarre
Je devins amant et varlet.
Shérazade est ma favorite,
Et la nuit, rimeur ennuyé,
Sur ma petite
Couche d'ermite,
Quand je m'agite,
Si par pitié
La sultane entrait chez moi, vite,
Elle en obtiendrait la moitié.

Je préfère un conte en novembre
Aux doux murmures du printemps,
Bons amis, qui peuplez ma chambre,
Parlez donc, j'écoute et j'attends.
Tombant des tréteaux de la foire
Ou glissant du sopha des cours,
Que votre histoire,
Soit blanche ou noire,
Chante la gloire
Ou les amours,
Vieil enfant, je promets d'y croire :
Contez amis, contez toujours.

En tremblant, voilà qu'un beau page
A sa dame écrit ses douleurs ;

Il écrit, et sur chaque page
Répand moins de vers que de pleurs.
Pauvre Arthur ! son teint frais se plombe ;
Mais en roucoulant sous les tours,
Tendre colombe,
Quand il succombe,
Un baiser tombe
Sur ses yeux lourds.
Ce baiser l'enlève à la tombe...
— Contez amis, contez toujours.

Pèlerin, dans l'hôtellerie,
Vois, de sang les draps sont tachés ;
Aux trous de la tapisserie,
Vois les yeux des brigands cachés.
Hélas ! suffoqué par la crainte,
Contre eux il sanglote au secours !
Mais minuit tinte !...
De leur atteinte,
O vierge sainte,
Sauvez ses jours !
— Rallumons notre lampe éteinte,
Mes amis, et contez toujours.

Qui babille en cet oratoire ?
Ce sont les nymphes d'un couvent.
Long chapelet aux grains d'ivoire
Que dévide un moine fervent.
Le jour, en chaire, il moralise,
Mais sans bruit, au déclin du jour,
Hors de l'église,
Il catéchise
Quelque Héloïse
En jupons courts...
— Un instant, que j'embrasse Elise,
Mes amis, et contez toujours.

Ou bien, histoires plus charmantes,
Epanchons nos cœurs, et parlons
De nos sœurs et de nos amantes.
Parlons de cheveux noirs ou blonds.
Doux secrets que le monde ignore,
Allez, partez, les murs sont sourds.
En vain l'aurore,
Qui vient d'éclore,
Brille et veut clore
Nos longs discours.
Jusqu'à la nuit contons encore,
Jusqu'à demain contons toujours.

Hégésippe Moreau.

LE POTAGE AUX HANNETONS

O temps des grands amours, ô jeunesse passée!...
Le petit restaurant était au fond des bois.
Quel calme!... Dans la soupe, aussitôt que versée,
Un lot de hannetons s'abattaient chaque fois.

On les sentait craquer sous la dent agacée,
Leurs pattes du palais éraflaient les parois,
Comme un fil de la vierge, en la masse écrasée,
Un long boyau filant s'enroulait à nos doigts.

Vous en souvenez-vous, ô ma maîtresse blonde,
Combien l'odeur était âcre et nauséabonde?
Et ce goût, qui toujours vingt-quatre heures vous suit!...

Ce sont des jours pourtant que je pleure, madame,
Et leur souvenir tremble au lointain de mon âme,
Comme une pure étoile en l'ombre de la nuit.

Baudelaire.

SUR UN BEAU TÉTON

O téton, le plus beau du monde,
Comme lui de figure ronde ;
O téton qui n'est pas mollet,
Et qui, par ta blancheur extrême,
Pourrais passer pour du lait même ;
O téton que je ne puis voir
Qu'à travers le jour d'un mouchoir,
Et qui doit faire pâmer d'aise
Celui qui te touche ou te baise ;
Téton que l'on voit se hausser,
Téton que l'on voit se baisser
Au moment que Philis attire ;
Qui pousses l'air qu'elle respire ;
Téton dont le bout est vermeil ;
Téton dont le bout est pareil
A la framboise la plus belle
Que produit la saison nouvelle ;
Téton, quand on en vient à bout,
Il semble que l'on ait dit tout.
Mais pour t'achever de décrire
Tu me permettras de te dire
Que tu serais, sans ton jumeau,
De tous les tétons le plus beau.
Tu sembles t'enfler de colère
Quand je te compare à ton frère,
Mais il te ressemble à tel point,
Qu'on ne vous discernerait point,
Sans une agréable distance
Qui forme votre différence.

SERCY.

LE CUL DE CAMARGO

O toi, beau cul, qu'une gentille audace
Fait voltiger à nos yeux ebaubis,
Cul que Gruer contemple face à face,
Et qu'en l'orchestre, ainsi qu'au paradis,
Le vieux Rebel voit mouvoir avec grace ;
O cul sacré, que Cassini, dans peu,
Ira lorgner au nombre des étoiles,
Toi que le vol d'une menade en feu,
Offre déjà sans nuage et sans voiles ;
Mes yeux t'ont vu, beau cul, digne du jour
Où t'ont produit Terpsichore et l'Amour,
Reçois l'encens que ma main te dispense,
Cul de Cupis (1), que Voiture eût chanté,
Je te consacre à l'immortalité.
Mais dans la lice un cul rival s'avance :
Amour sourit, autour de lui flottant ;
Belle Sallé, faites-en voir autant,
A vous sans faute est le prix de la danse.

Attribué à l'abbé de Grécourt.
(*Bibliophile fantaisiste*, p. 1.)

CHANSON

Sur l'air d'*Albaneze, champêtre asyle*,
ou : *Dans cette aimable solitude*

O toi qui n'eus jamais dû naître,
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisses-tu ne jamais connoître

(1) Nom de la Camargo.

L'erreur qui te donna le jour!
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait,
Et que l'envie
Toute ta vie
Ignore ou taise ton secret. *(Bis.)*

La nature, au nom de ta mère,
T'offrira ses premiers bienfaits,
Un air pur, un lait salutaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance
Goûte en silence, etc.

Renonce au rang, à l'opulence,
C'est l'honneur qui t'en fait la loi;
Ne crains pourtant pas l'indigence,
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance
Goûte en silence, etc.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau,
En secret une mère émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connois ta mère,
L'honneur sévère
Lui défend de se découvrir :
Mais par tendresse,
Mais par faiblesse
Une mère aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,
Peut-être un jour tu la verras
Tour à tour dans ses bras te prendre
Et te remettre entre mes bras,

Connois ta mère,
L'honneur sévère, etc.

Par le chevalier de BOUFFLERS (1).

QUI PERD GAGNE

— Où donc courez-vous ? — Au Palais.
Vous le savez, j'ai gagné mon procès.
Pour avoir séduit Isabelle
Je vais payer vingt mille écus comptant.
— Vous appelez cela gagner ? — Assurément :
Je ne craignais que d'épouser la belle !

HUBERT. (*Drôleries poétiques*. 1861.)

FRAGILITÉ

Oui, femmes, quoi qu'on puisse dire,
Vous avez ce fatal pouvoir
De nous jeter par un sourire
Dans l'ivresse ou le désespoir.

Oui, deux mots, le silence même,
Un regard distrait ou moqueur,
Peuvent donner à qui vous aime
Un coup de poignard dans le cœur.

Oui, votre orgueil doit être immense,
Car, grâce à notre lâcheté,

(1) Elle est adressée au fils naturel qu'il a eu de Mme la princesse Cr***, née San*** Do*****.

Rien n'égale votre puissance
Sinon votre fragilité.

ALFRED DE MUSSET.

UNE AVENTURE DE M. CARRÉ

MARCHAND BONNETIER

AIR : *Vive une femme de tête*

Oui, je porte un nom sans tache,
Aux grands titres préféré.
A la pointe Saint-Eustache
On connaît Monsieur Carré.

Ma clientèle est fort bonne;
J'espère coiffer bientôt
Les docteurs de la Sorbonne
Et le bon roi d'Yvetot.

Je vends à plus d'une belle
De très-jolis bas à jour,
Et des bas de filoselle
Aux voltigeurs de l'amour.

Dans la chaleur qui m'entraîne
Pour le musée en plein vent,
De l'*Enlèvement d'Hélène*
J'ai décoré mon auvent.

Ma femme fait ma marotte ;
Elle plaît par ses appas,
Et dans le comptoir tricotte,
Pour faire voir ses beaux bras.

La garde nationale,
Par son exercice, nuit

A mon ardeur conjugale
Qui se refroidit la nuit.

Pauvres maris que nous sommes !
A la barrière on nous met ;
Hier à celle des *Bons-Hommes*
J'ai monté comme un *bizet.*

Je n'avais pu de la veille
Visiter mon magasin ;
Chez ma femme qui sommeille
Je me rends de grand matin.

Je frappe, sonne et ressonne,
Madame ne répond pas :
« Ouvrez, dis-je, je l'ordonne,
« Ou je vais faire fracas. »

Elle ouvre, mais quel scandale
S'offre à mes yeux courroucés !
Sur la couche nuptiale
Deux oreillers sont froissés.

Je remarque sur la table
Les débris d'un gros pâté,
Auprès d'un vin délectable
Dont je n'avais pas goûté.

Contre moi, quand tout complote,
Quand tout vient me tourmenter,
J'aperçois une culotte
Qui doit m'en faire porter.

Mais, pour moi quel rabat-joie !
Ah ! je crains d'en trop savoir ;
Mon fidèle Azor aboie
A la porte du boudoir.

Je m'y porte à toutes jambes,
Par la fenêtre je vois
Un amant des plus ingambes,
Qui se sauvait par les toits.

Que la foudre te confonde!
Va, maudit ébouriffé ;
Moi, qui coiffais tout le monde,
A mon tour je suis coiffé.

M. Casimir-Ménestrier.
(*Enfant du Carnaval*, 1818.)

LA GRISETTE

Oui, je suis grisette,
On voit ici-bas
Plus d'une coquette
Qui ne me vaut pas.

Je suis sans fortune,
Je n'ai pas d'aïeux ;
Oui, mais je suis brune
Et j'ai les yeux bleus...
Oui, je suis, etc.

Un vieux duc me presse,
Je résisterai,
Et serai duchesse
Lorsque je voudrai...
Oui, je suis, etc.

Libre en ma demeure,
J'écris à Julien :
« Ah! viens de bonne heure,

« Tu feras le mien... »
Oui, je suis, etc.

On nous fait la guerre,
Et pourtant, je crois,
Nous n'en avons guère
Qu'un seul à la fois...
Oui, je suis, etc.

Moi, je fais l'épreuve
D'un hymen complet,
Et je deviens veuve
Quand cela me plaît...
Oui, je suis, etc.

Une prude jeûne
Avec des façons,
Et moi, je déjeune
Avec des garçons...
Oui, je suis, etc.

Pour avoir dimanche
Bonnet et ruban,
J'ai la robe blanche
Que je mets en plan...
Oui, je suis, etc.

Fi d'un bal qu'éclaire
Le feu des quinquets!
Vive la Chaumière !
On a des bosquets...
Oui, je suis, etc.

Je suis ouvrière,
Voilà tout mon bien,
Et j'aide ma mère
Qui ne gagne rien...
Oui, je suis, etc,

J'aurais bien su rendre
Mon sort fortuné ;
J'en ai tant vu vendre
Ce que j'ai donné...
Oui, je suis, etc.

Mais simple et modeste,
Je ne veux pas d'or,
Et ce qui me reste,
Je le donne encor...

Oui, je suis grisette !
On voit ici-bas
Plus d'une coquette
Qui ne me vaut pas.

FRÉD. DE COURCY. 1828.

CONSEILS A UNE PARISIENNE

Oui, si j'étais femme aimable et jolie,
Je voudrais, Julie,
Faire comme vous.
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
A toute la terre
Faire les yeux doux.

Je voudrais n'avoir de soucis au monde
Que ma taille ronde,
Mes chiffons chéris ;
Et de pied en cap être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris.

Je voudrais garder, pour toute science,
Cette insouciance
Qui vous va si bien ;

Joindre comme vous, à l'étourderie
Cette rêverie
Qui ne pense à rien.

Je voudrais encor avoir vos caprices,
Vos soupirs novices,
Vos regards savants.
Je voudrais aussi, tant mon cœur vous aime,
Être en tout vous-même
Pour deux ou trois ans.

ALFRED DE MUSSET.

A VEUILLOT

O Veuillot! plus immonde encore que sinistre,
Laid à faire avorter une ogresse, vraiment,
Quand on te qualifie et te nomme cuistre,
Istre est un agrément.

VICTOR HUGO. *(Parnasse du XIXe siècle.)*

HYMNE A LA VOLUPTÉ

O Volupté, mère de la Nature!
Belle Vénus, seule divinité,
Que dans la Grèce invoquait Épicure;
Qui du chaos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le sentiment et la félicité,
A cette foule innombrable, agissante,
D'êtres mortels à ta voix renaissante :
Toi que l'on peint désarmant, dans tes bras,

Le Dieu du ciel et le dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écarte le tonnerre,
Rends l'air serein, fais naître sous tes pas
Les doux plaisirs qui consolent la terre ;
Descends des cieux, déesse des beaux jours,
Viens sur ton char entouré des amours,
Que les zéphirs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidèles,
En se baisant dans le vague des airs.

Viens échauffer et calmer l'univers ;
Viens : qu'à ta voix, les soupçons, les querelles,
Le triste ennui, plus détestable qu'elles,
La noire envie, à l'œil louche et pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,
Et garottés de chaînes éternelles.

Que tout s'enflamme et s'unisse à ta voix ;
Que l'univers en aimant se maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de loix,
N'en suivons qu'une, et que ce soit la tienne.

VOLTAIRE.

LA COMPLAINTE DU PRIX DE ROME

DANS L'AMOUR

PAROLES DE LEGOUVÉ, MUSIQUE DE PALADILHE

Oyez les tristes contre-temps
D'un mélancolique jeune homme,
D'un jeune homme de soixante ans
Que l'on appelle un prix de Rome.

Dans ma jeunesse j'ai produit
Un fruit merveilleux, magnifique,

Mais, hélas ! il eut, ce beau fruit,
Un grand défaut !... il fut unique !

On ne le comparait jamais
Qu'à la pomme des Hespérides !
C'est toujours une pomme... mais
Vieille pomme, pleine de rides !

Quel est ce produit étranger ?
Une banane ? une patate ?
Le fruit d'un nouvel oranger ?
Hélas ! non, c'est une cantate !

O cantate ! je te maudis !
Grâce à toi parmi les illustres
Pour un jour, je m'épanouis !
Mais grâce à toi, depuis dix lustres,

Je suis à l'état de printemps !
Je promets, je poins, je commence !
Je suis l'aurore et l'espérance,
Une aurore de soixante ans.

Voilà les tristes contre-temps
Du sexagénaire jeune homme,
Toujours à l'état de printemps
Que l'on appelle un prix de Rome.



L'INCRÉDULE

Papistes, Siamois, tout le monde raisonne;
L'un dit blanc, l'autre noir, et ne s'accordent point.
Chacun des deux me dit : Ma croyance est la bonne!
Qui croirai-je du Talapoin,
Ou bien du docteur de Sorbonne?
Aucun, mais je demande un juge sur ce point,
Qui soit juge sincère et n'épouse personne.
Ce sera le bon sens, qui leur dit en deux mots :
Vous êtes, tous les deux, bien fourbes ou bien sots!

J.-B. Rousseau.

LE COCHE VERSE

CONTE

Par le coche une abbesse un jour
Retournait dans son abbaye.
Souvent cette abbesse jolie
Voyageait au pays d'amour :
De Jésus épouse infidelle,
Parfois dans les bras d'un amant
Elle manquait à son serment,
Et du fruit défendu pour elle

Se nourrissait paisiblement.
Je lui pardonne : elle était belle ;
Tout est permis à la beauté,
Tout est permis à la jeunesse ;
Et c'est à la seule vieillesse
De faire vœu de chasteté.

Le coche qui traînait ses charmes
De laides femmes était plein :
Difficile était le chemin.
Le char pesant versa soudain,
Et de ce troupeau féminin
L'on peut deviner les alarmes.

Mille cris aigus et perçants
Ont avertit le voisinage.
On accourt : cocher et passants
Réparent vite le dommage.
Pieds, jambes, têtes, bras, enfin
Tout ce qui tombe sous la main
Est retiré par la portière,
Et Dieu sait de quelle manière !

L'abbesse en ce commun effroi
Criait : — Messieurs, prenez-y garde,
Et qu'avec soin on y regarde :
Les cuisses blanches sont à moi.

De Parny.

LA GOURMANDISE

Par le sacriste était servie
Sœur Macrine d'un vit de huit :
A dix le père en Dieu le suit
Et lui laisse encor de l'envie,

Un troisième vit, fier champion,
Au père aussi dame le pion :
C'est vit pied de roi, vit de suisse.
Le jardinier est son héros :
Encor son vit n'est de service
Que dans l'attente d'un plus gros.

Constitution de l'hôtel du Roule.

L'HONNEUR VILAIN

Par maint et maint clystere il gaigna maint escu
Qui lui fit espouser une femme assez belle ;
Pour la mettre en honneur il la fit damoiselle,
Mais l'honneur est vilain quand il vient par le cu.

Cabinet satyrique, II.

L'HEUREUX REFUS

Par mégarde j'allais baiser
Cette Lise, qui n'est plus Flore :
Elle daigne me refuser ;
Je vois que Lise m'aime encore.

Epigr. d'Ec. Le Brun.

SUR UN TABLEAU DU POUSSIN

Parmi les sacrements dont l'élégant Poussin
Sur la toile exprima le divin caractère,
Au mariage seul ni son docte dessin,

Ni son art n'ont forcé la critique à se taire.
Tiens-toi, lecteur, pour avisé,
Considérant cette aventure,
Qu'un mariage est mal aisé
A faire bon, même en peinture.

PANARD. (*Anthologie française*, 1816.)

LES DEUX PSYCHÉS

Par passe-temps un cardinal oyait
Lire les vers de Psyché, comédie ;
Et les oyant, pleurait et larmoyait,
Tant qu'eussiez dit que c'était maladie.
— Quoi ! Monseigneur, à cette rapsodie,
Lui dit quelqu'un, tant nous semblez touché,
Et l'autre jour, au Martyre prêché
De Saint-Laurent, parûtes si paisible !
— Ho, ho, dit-il, tudieu ! cette Psyché
Est de l'Histoire, et l'autre est de la Bible.

J. B. ROUSSEAU. (*La Lyre gaillarde.*)

CHARITÉ DES DAMES DE...

Par principe de charité
Dans le cœur femelle incrusté,
Le beau sexe de cette ville
Compâtit tant aux souffreteux,
Qu'entre elles c'est à qui mieux mieux
Suivra les lois de l'Évangile
Et soulagera son prochain;
Par quoi tout va son petit train.

Serait-ce pas commode affaire,
Qu'ainsi partout, on voulut faire ?

PIERRE BRUSSEL *(Promenade, etc.)*

LA PROMENADE SENTIMENTALE
OU
LE DANGER DE SORTIR SANS ARGENT

Partant pour la Villette,
Le jeune et beau François,
Dit un jour à Fanchette :
« Veux-tu t'en v'nir au bois ? »
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour prom'ner sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Ils partent, l'temps s'barbouille,
Si ben qu'ça tombe à seau,
Et qu'l'averse les mouille,
Qu'tout collait sur leur peau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour sécher sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Fanchette alors propose,
Passant d'vant z'un bouchon,
D's'y rafraîchir d'queuq'chose,
N'fût-ce q'd'un pied d'cochon.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour traiter sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

De son cou blanc comm' cire,
L'vent fait voler l'mouchoir,
Et j'n'ai pas besoin d'dire
Tout c'que ça laisse voir.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour voiler sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Bentôt nouvell' disgrâce !
En sautant un ruisseau,
L'sabot d'Fanchette s'casse,
Et v'là son pied dans l'eau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour chausser sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Plus loin, autre anicroche !
L'parasol d'un benêt
D'l'a pauv' Fanchette accroche
Et déchire l'bonnet.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour coiffer sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Tandis qu'Fanchette endève
L'carrosse d'un péquin
D'un coup d'brancard lui crève
Tout l'dos d'son casaquin.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour nipper sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Un gros doguin qui joue,
Sur Fanchett' s'élançant,

L'y caresse la joue,
Qu'elle en est toute en sang.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour panser sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

La voyant z'évanouie,
Chacun dit qu'un mat'las,
La rendra z'à la vie,
V'là François dans d'beaux draps !
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour coucher sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Chez ell' François la r'mène,
Et l'y d'mand' par pitié,
Qu'pour prix de tout' sa peine,
All' devienne sa moitié.
Va donc, z'amant fidèle,
Dit-elle en s'r'habillant,
Faut, pour avoir une belle,
Avoir queuq' sous vaillant.

Envoi z'aux z'amateurs
V'là ma chanson finie,
Mais com' c'n'est pas l'Pérou,
A tout' la compagnie,
Moi, j'la donn' pour un sou ;
Et faut qu'l'amant fidèle,
Qui r'fus'rait z'en passant
D'en régaler sa belle,
N'ait pas un sou vaillant.

DÉSAUGIERS.

LE SÉDUCTEUR CONVAINCU

Partout on crie à la séduction ;
C'est quelquefois à tort. Une donzelle,
Sur ce chapitre, intentait action
A certain gars qui démentait la belle.
Aucune preuve... aucun témoin... le cas
Était douteux... Pour sortir d'embarras,
On les appelle ensemble, on les confronte.
— Quoi ! dit la fille, oses-tu, libertin,
Nier la chose ? Ah ! rougis, meurs de honte,
Tu m'as séduite encore ce matin !

Drôleries poétiques.

Par un matin, d'une jeune dévote,
Frère Richard le petit cas oyoit,
Et par un trou promenoit sous sa cotte
Sa douce main dont il la chatouilloit,
De quoi la niaise en larmes lui disoit :
— Priez pour moi... mon père... je suis morte.
Le diable m'entre... au corps... par cette porte
Que vous savez. — Gardez de résister,
Dit le frater, il faudra bien qu'il sorte,
Quand dans tel lieu sera las d'habiter.

BADINAGE IN-PROMPTU,

en voyant la statue de la Pucelle d'Orléans dans la place publique de cette ville

Passants, respectez celle
Que vous voyez céans,

C'est la seule pucelle
Qui soit dans Orléans.

Étrennes gaillardes, 1784, p. 20.

LE JACQUEMARD DE SAINT-PAUL

Passons, et d'un crayon fidelle,
Peignons à la postérité
Ce Gaudenot (1) emmaillotté,
Qui fait là-haut la sentinelle :
Que les dames ont mis ton nom,
Jacquemard, dans un beau renom,
Et qu'elles aiment à l'entendre ;
Non pas qu'il soit si doux qu'on dit,
Mais à cause qu'il se peut prendre,
Par métaphore, pour un vit.

Cl. Le Petit. (*Chronique scandaleuse*, XCIII.)

Paul ne termine rien et Paul commence tout,
Je ne crois pas que Paul achève quand il fout.

Trad. de Martial. (*Pièces désopilantes*, 1867.)

PENDANT LA GUERRE DE 1870

Pendant la dernière guerre,
Le même hôpital recueillit

1 *Gaudenot*, du latin *gaude vos*, est synonyme de *godemiché*, magot, figure grotesque, marmouset.

Un uhlan à l'humeur guerrière'
Un mobile aimable d'esprit.

Lorsque vint la convalescence,
Piqué d'un lubrique aiguillon,
Le mobile prit la licence
D'embarguigner son compagnon.

Et sourd aux cris dont il l'assomme,
Il dit dans son lascif élan,
Je puis t'estimer en tant qu'homme
Mais j'te méprise en tant qu'ulhan (1) !!!

Anonyme très connu.

LE BOUILLON

Pendant l'hiver (notez l'époque)
Un jour Guillot de froid transi,
Et pressé de la faim aussi,
Revint des champs à la bicoque.
Un plantureux potage, en riant appareil,
Fumait, en attendant, dans une large écuelle.
Gillette, fraîche jouvencelle,
Sœur du manant, avait un lot pareil.
L'innocente femelle alors troussait ses cottes,
Les levant un peu plus que jeu:
C'était pour profiter d'un assez mauvais feu
Qui n'était fait qu'avec des mottes,
Et pour ranger sur ses genoux
Une pyramide de choux.
Guillot imite la femelle.
Même il avait encor de meilleures raisons
Pour apporter vers les tisons

(1) T'enculant.

Son potage et son escabelle.
Guillot ne songeait, au moment,
Qu'à dévorer son restaurant.
Le diable, qui de tout se mêle,
Et principalement entre mal et femelle,
Conduisit, comme par hasard,
D'abord l'indifférent, puis l'avide regard
Sur la cuisse ronde et polie.
Jamais ne fut morceau plus délicat ;
Un lis aurait eu moins d'éclat.
Plus loin, perspective jolie :
Là, sur les bords d'un vif émail,
Il vit cette grotte enchantée
Par qui Vénus est tant vantée,
Et tout l'amoureux attirail.
Enfin en promenant sa vue,
Il découvrit jusqu'au bosquet touffu,
Qui jusque-là n'avait été tondu,
Et dont l'ombre couvrait une plage dodue.
Dans l'intérim Guillot sentit
Priape, qui se dégourdit
Jusques au point d'aller insulter son écuelle
Qui, stable auparavant, chancelle,
Le camard ignore la loi
Par qui notre mère nature
Est souvent mise à la torture,
Et met scrupule en désarroi.
Guillot trémousse et se remue
Pour donner à sa soupe un autre fondement ;
Mais l'incestueux mouvement,
Causé par tant d'objets qui lui frappaient la vue,
Ne le permet aucunement.
Ma mère, cria-t-il dans cette peine extrême,
Dites donc que ma sœur baisse son cotillon :
Car, s'il demeure encor de même,
Je répandrai tout mon bouillon.

GRÉCOURT.

Penseriez-vous que dans un lit
Cette fille fist la farouche ?
Elle sçait bien manier un vit
Et mettre la langue à la bouche.

Par Motin. *(Parn. satyr.* II, 24.)

BLASON DU PET ET DE LA VESSE

Pet furieux, et vous, Vesse autentique,
Qui bataillez, pour la chose publique,
Du trou du cul à l'encontre du nez,
Je sens mes doigts tremblans et estonnez,
En commençant d'escripre vos louanges.
Ce nonobstant, vos haults faitz non estranges
M'ont asseuré et mis en appetit
D'en mettre en vers au moins quelque petit.

O doncques, Pet bruyant et plein d'audace,
Garde n'avez que le nez vous deffface ;
Vienne hardyment, luy et tous ses suppostz,
Jà n'obtiendra vos sieges et repos,

Et s'il se plainct des fins tours de la Vesse,
La disant traistre et que, plus par finesse
Que par vaillance, elle gaigne sur luy,
Bien se declaire avoir le cueur failly
De la blasmer de ce qu'elle ne trousse
Et que le vainq, sans plus, quand elle poulse.

Vaut-il pas mieulx vaincre ainsi doulcement,
Que canonner et peter rudement ?
Je dy que si, veu que d'ung seul tonnerre
Que faict le cul, fuyt la pouldre et la terre,

Voire le poil dont il est atourné
Tremble de peur, tant se trouve estonné.

Vray est qu'un Pet d'un cul qui a beau marge
Fait bon ouyr, et le corps fort descharge ;
Mais si la Vesse est coulisse à sortir,
Non moins que luy, ou plus, se faict sentir :
Dont l'ung vault l'aultre et n'est qui sceut eslire,
N'au vray choisir, le meilleur ou le pire,
Et en tous temps et lieux ont liberté
D'user toujours de leur auctorité,
Sans exempter pape, roy, duc ne prince ;
Tout leur est ung autant que le plus mince.

Doncq de rechef, o gros Pet de prouffit,
Pet où le sens de plusieurs ne souffit,
Pour collander assez, vous et la Vesse,
Pet de nourrice, alors que son filz berce,
Pet de tripiere et Vesse de nonnain,
Pas n'a grand froid qui vous a dans son sain.
Vesse eschauffant les reins de ma maistresse,
En vous louant excusez ma simplesse,
Car de sçavoir ay grand necessité,
Pour vous louer comme avez merité.

Pet conculcant ce qu'au chemin rencontre,
Bien entonné en voix de haulte contre,
Non poinct chantant gresle à ton de faulset,
Car entre gens on n'entend rien que c'est ;
Ne ung Pet aussi, d'un grand tas de facheuses,
Serrant le cul, tranchant des precieuses,
Mais un pet rond, hardy, qui rien ne crainct,
Non poinct un Pet fainct, fardé, ne contrainct.
Vesse flairant comme un Pet de bergere,
Pet parfumant le con d'une lingere,
Vesse venteuse, et vous, Pet fouldroyant,
Que mainte dame au nez lasche en riant;

Vesse en soufflant roide et impetueuse :
Aucunes fois aquatique et fangeuse,
Pet bondissant hault et cler sans discord,
Tousjours joyeux, chantant jusqu'à la mort :
Vous estes deux d'une valeur immuable,
Et de puissance et force inexpugnable.

Eustorg de Beaulieu. *(Bibliophile fantaisiste.)*

D'UNE BOSSUE MARIÉE A M. DE LA TOUR

Petite elle est, mais elle est forte,
Et n'en veux preuve plus avant :
Sur son dos un mont elle porte
Et une tour sur le devant.

Labyrinthe d'amour.

ÉOLIENNES

CHŒUR

Pétons avec fracas ;
Jamais de vesse
Traîtresse.
Pétons avec fracas,
La gaîté veut des éclats.

Vive la pétomanie !
Tous les péteurs sont gens francs ·
Vouons à l'ignominie
La vesse et ses adhérents.

Partout le rire accompagne
Du pet les airs sans façon ;

Il part, tel que le champagne,
Qui, joyeux, chasse un bouchon.

Les rois pètent sur le trône,
Les bergers sur le gazon ;
Et quand là-haut Jupin tonne,
C'est qu'il pète en faux bourdon.

Ses petades vengeresses
Font trembler les scélérats ;
S'il ne faisait que des vesses,
Les méchants n'entendraient pas.

Fier et libre, de la presse
Le pet veut la liberté ;
Comme un ministre, la vesse
Veut fuir la publicité.

Quand la vesse scélérate
Dans l'ombre se glisse... eh bien !
Au grand jour le pet éclate ;
L'honnête homme ne craint rien.

Le pet dit : Sonnez, trompettes ;
Il vole au bruit du clairon.
La vesse en notes, secrètes,
Prélude à la trahison.

Le pet au front d'une belle
Verse une aimable rougeur ;
C'est Zéphyr qui d'un coup d'aile
Double l'éclat d'une fleur.

Le pet aussi fut par l'homme
Mis au rang des immortels ;
A-t-on oublié qu'à Rome
Le dieu Pet eut des autels ?

Pétons avec fracas, etc.

Deuxième éolienne

CHŒUR

Vessons, vessons tout bas ;
Qu'en tous lieux sans cesse
On vesse ;
Vessons, vessons tout bas ;
Le sage fuit le fracas.

Gloire à la vessomanie !
Que la vesse a de douceur !!!
En vain on la calomnie ;
Sans elle point de bonheur.

La vesse en qualité gagne
Tout ce qu'en bruit perd le pet :
Du chambertin le champagne
N'aura jamais le bouquet.

Devant les grands, les puissances,
Le pet ose s'écrier :.
Mais, plus souple, aux circonstances
La vesse sait se plier.

Voyez le pet fanatique
Semer la division,
Quand la vesse politique
Ménage l'opinion.

Dans son inquiet délire
Le pet se croit tout permis ;
Mais la vesse ne soupire
Que pour un cercle d'amis.

En vain un laurier classique
Vise le pet orgueilleux ;
La vesse a du romantique
Tout le charme vaporeux.

Le pet vante sa prouesse...
Que de fois, dans le danger,
Ne le vit-on pas en vesse
Trop heureux de se changer !

Le pet, par trop de jactance,
Du bien qu'il fait perd le fruit ;
La vesse est la bienfaisance,
Elle soulage sans bruit.

La vesse, simple et discrète,
De sa pudeur s'embellit,
Et comme la violette,
Son parfum seul la trahit.

Vessons, vessons tout bas, etc.

Troisième éolienne

CHŒUR

Pétons avec fracas,
Qu'avec ivresse
L'on vesse !!!
Pétons avec fracas,
Et parfois vessons tout bas.

Pourquoi diviser l'hommage
Que tous deux ont mérité ?
Si le pet est le courage,
La vesse est la volupté.

Que fièrement le pet parte !
Ah ! la vesse a bien son prix !
Et si l'on pétait à Sparte,
L'on vessait à Sybaris.

L'un est la voix de la guerre,
L'autre est l'accent du désir ;

On pète dans la colère;
On vesse dans le plaisir.

Pétons avec fracas, etc.

ANONYME.

SUR LOUIS XIV ET MADAME DE MAINTENON

AIR : *De tous les capucins du monde.*

Peut-on, sans être satirique,
Rire d'un règne si comique?
Voyez cette sainte putain
Comme elle gouverne l'empire,
Si nous ne mourrions de faim,
Il en faudrait crever de rire.

Mémoires de Maurepas.

SUR UN PET LASCHÉ EN BONNE COMPAGNIE

STANCES

Philis, effacez la rougeur
Qu'une trop sévère pudeur
A peinte sur vostre visage,
Laissez dire le médisant :
Pour atteindre un long et bel âge
Il faut donner à son cul vent.

Cet accident n'est pas mortel,
Il n'est rien de si naturel,
Ni certes de plus ordinaire.

Hé ! que vous peut-on reprocher,
Sinon d'avoir mis en lumiere
Ce qu'un scrupule fait cacher ?

Une autre, plus fine que vous,
Eut serré cuisses et genoux,
Pour le convertir en femelle ;
Mais, fi de gens si raffinez !
Ce qu'à l'oreille l'on nous cele
Nous couste bien plus cher au nez.

L'occasion prise au collet,
Vous entonnastes le motet,
Comme nous gardions le silence,
Et chacun resta convaincu
Que l'on devoit telle audience
Aux doux accèns de vostre cu.

Ah ! Philis, ce beau ton de voix
Nous reduisit tous aux abois
Et sortit avec tant de grace,
Que je m'escriay tout confus
Heureux, avecque cette basse,
Qui pourra faire le dessus !

Mais, ô folle exclamation !
N'entrons point en tentation
Sur si délicate matiere ;
Autant en emporte le vent !
Si Philis ouvre le derriere,
C'est pour mieux fermer le devant.

SERCY. (*Bibliophile fantaisiste.*)

STANCES

Sur le cul de mademoiselle de Marolles, dont la juppe fut retroussée en versant dans un carrosse, à la campagne

Philis, je suis dessous vos loix,
Et sans remede à cette fois,
Mon ame est vostre prisonniere :
Mais sans justice et sans raison,
Vous m'avez pris par le derriere,
N'est-ce pas une trahison?

Je m'estois gardé de vos yeux;
Et ce visage gracieux
Qui peut faire paslir le nostre,
Contre moy n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre,
Dequoy je ne me gardois pas.

D'abord il se fit mon vainqueur :
Ses attraits percèrent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie;
Et le méchant en cet estat,
S'estoit caché toute sa vie,
Pour faire cet assassinat.

Il est vray que je fus surpris,
Le feu passa dans mes esprits,
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'Amour,
Quand il vit vostre cu sur l'herbe,
Faire honte aux rayons du jour.

Le soleil confus dans les Cieux,
En le voyant si radieux,

Pensa retourner en arriere,
Son feu ne servant plus de rien;
Mais ayant veu vostre derriere,
Il n'osa plus montrer le sien.

En découvrant tant de beautez,
Les Sylvains furent enchantez,
Et Zephyre voyant encore
D'autres appas que vous avez,
Mesme en la présence de Flore,
Vous baisa ce que vous sçavez.

La Rose, la reyne des fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs,
De crainte l'œillet devint blesme,
Et Narcisse alors convaincu,
Oublia l'amour de soi mesme,
Pour se mirer en votre cu.

Aussi rien n'est si précieux,
Et la clarté de vos beaux yeux,
Vostre teint qui jamais ne change,
Et le reste de vos appas,
Ne méritent point de louange
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des défaux
Qui me causeront mille maux,
Car il est farouche à merveilles:
Il est dur comme un diamant,
Il est sans yeux et sans oreilles,
Et ne parle que rarement.

Mais je l'ayme, et veux que mes vers,
Par tous les coins de l'Univers,
En fassent vivre la mémoire,

Et ne veux penser desormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau cu qui fut jamais.

Philis, cachez bien ces appas,
Les mortels ne dureroient pas,
Si ces beautez estoient sans voiles ;
Les Dieux qui regnent dessus nous,
Assis là-haut sur les Estoiles,
Ont un moins beau siège que vous.

VOITURE.

DE PHILIS ET MARTIN

Philis, la nuict première avoit
Le cas si breneux d'avanture,
Que Martin à peine pouvoit
Ouvrir le guichet de nature.
C'est que petite est la serrure.
Non, dit Martin, tout au rebours ;
La ville est grande, je m'assure,
Qui a de si sales faux-bourgs.

Par JEAN AUVRAY. (*Banquet des Muses*, p. 96.)

CONTE

Pierre et Margot, pleins de luxure,
Batifolant à l'encoignure
D'un passage, où maint survenant
Eût pu les voir se démenant ;
Pierrot sans soins ni prévoyance,
Avec son engin rubicond,

Veut, se dit-il, entrer en danse ;
Mais Margot, peureuse, répond :
— Si quelqu'un nous voyait aux prises ?
Le monde est gausseur et malin ;
Il faut nous garrer des surprises.
Le rustaud poursuivant son train,
Dit : — Hé bien ! j'aurai l'œil à gauche,
Toi, vise à droite. Elle y consent.
Il vous la trousse, et la poussant
Contre une borne, la chevauche.
La ribaude, à ces durs assauts,
Remuant et croupe et gigots,
Et sentant venir la déroute :
— Oh ! dit-elle en roulant les yeux,
Pierrot, fais le guet pour nous deux,
Car, pour moi, je n'y vois plus goutte.

Le Joujou des demoiselles. 1757.

LA CONSANGUINITÉ

Pierrot, dispos et réjoui,
Lorgnant de près les épousailles,
Se présentait aux fiançailles
Pour s'essayer à dire oui.
Entre vous deux, leur dit le prêtre,
Consanguinité pourrait être ?
Ce qu'il en est, dites-le-moi.
— Dà, dit Pierrot, entre les seigles,
Un jour m'arrivit, sur ma foi,
D'la foutre un tantet dans ses reigles.

Constitution de l'hôtel du Roule.

LA NÉCESSITÉ DE LIRE LES PLACETS

Placet en main, gentille aventurière
Eut de Sartines audience un beau soir;
De son œil vif l'efficace prière,
En sa faveur dispose l'homme noir
Qui doucement vous l'entraîne au boudoir.
Sur un sopha la belle tombe et crie:
« Eh, monseigneur ! lisez donc le placet ? »
Puis en pâmant, elle dit : C'est... c'est... c'est...
Contre Préval qui ne m'a point guérie (1).

P. D. E. LEBRUN. *Bibliophile fantaisiste*, p. 190.

Pleust à Dieu qu'eusse autant d'argent
Ou de pièces d'or, mes fillettes,
Que vous avez par vostre art gent
Fait branler de fers d'esguillettes!

Labyrinthe d'amour.

L'ÉTEIGNOIR

Plus d'un auteur, dans son délire,
Chanta l'amour, chanta le vin,
D'autres savent monter leur lyre
Pour un sujet triste ou badin.
Moi je vais chanter et pour cause,
Certain bijou bordé de noir;
Puis en dedans de couleur rose } *bis*
Ce bijou, c'est un éteignoir. }

(1) Préval, célèbre médecin du temps.

Un soir je rencontre une fille
Qui portait ce bijou précieux.
Dans ma main ma chandelle brille,
Le hasard me servit au mieux.
Et puis, je lui dis : O ma belle,
Comble mes vœux, et dès ce soir
Eteins le feu de ma chandelle
A l'aide de ton éteignoir.

Je veux te rendre ce service,
Me dit-elle d'un air charmant
Je suis peut-être un peu novice,
Mais je me fie à mon amant.
Brûlant d'une flamme nouvelle,
J'approche, tout rempli d'espoir,
Mais trop grosse était ma chandelle
Ou trop petit son éteignoir.

Cette impossibilité m'irrite,
D'une main je prends l'éteignoir,
Et pour en finir au plus vite,
J'enfonce, ah ! dam ! il fallait voir.
Achève, achève, me dit-elle,
As-tu donc un divin pouvoir ?
Je sens s'allonger ta chandelle
Et s'agrandir mon éteignoir.

Le lendemain, le même ouvrage
Nous occupa quelques instants.
Pendant six mois, avec courage,
A ce jeu nous fûmes constants.
Malgré notre ardeur mutuelle,
Je m'aperçus qu'un certain soir
Trop petite était ma chandelle
Ou trop grand était l'éteignoir.

Si même chose vous arrive,
Amant, pour être à l'unisson,
Tenez-vous bien sur le qui-vive
Et suivez toujours ma leçon.
Dût-on vous traiter d'infidèle
Dans le fond d'un gentil boudoir,
Amante, changez de chandelle,
Ainsi que l'amant d'éteignoir.

Chanson belge populaire et moderne.

LE BIEN VIENT EN DORMANT

Pour éviter l'ardeur du plus grand jour d'été,
Catin desus son lit dormoit à demi-nue,
Dans un état si beau qu'elle eût même tenté
L'humeur la plus pudique et la plus retenue.
Sa juppe permettoit de voir en liberté
Ce petit lieu charmant qu'elle cache à la vue,
Le centre de l'amour et de la volupté,
La cause du beau feu qui m'enflamme et me tue.
Un si sensible objet, en cette occasion,
Bannissant mon respect et ma discrétion,
Me fit foutre à l'instant cette belle dormeuse.
Alors elle s'éveille à cet effort charmant,
Et s'écrie aussitôt ; — Ah ! que je suis heureuse !
Les biens, comme l'on dit, me viennent en dormant.

Pour moi, père Joly, vous direz une messe.
Voici cinq francs. — Pourquoi ? — Pour avoir un enfant.
— Suivez-moi, belle dame, et gardez votre pièce :
Je puis bien, sans le ciel, vous faire ce présent.

Am. sérieux et badins, p. 35.



REMÈDE A LA TENTATION

Quand de la chair le fougueux aiguillon
Se révoltant veut forcer sa prison,
Que faites-vous demandoit certain frère
A son prieur ? je me mets en prière,
Répondit-il ; moi je me jette à l'eau,
Dit un béat : moi, dit le jouvenceau,
Parbleu, messieurs, pour une bagatelle
Je n'y sais pas chercher tant de façons.
Je vais au but et pour toute raison
Au malin corps fais sauter la cervelle.

Légende joyeuse. 1764.

ÉPIGRAMME

Quand Jean, si rempli d'amitié,
Nomme sa femme sa moitié,
Je trouve qu'il a bonne grâce ;
Car sitôt qu'il est endormi,
Un autre succède à sa place.
Elle n'est à lui qu'à demi.

MALLEVILLE.

CHANSON NOUVELLE

Quand j'estoye petite garce,
Las que devint mon cotillon;
L'on m'envoyait garder les vaches
Au verd buisson, mon cotillon;
Danser sus mon buissonnet,
Las! que devint mon cotillonnet?

L'on m'envoyait garder les vaches,
Las! que devint mon cotillon?
Je n'allais pas garder les vaches
Au verd buisson, mon cotillon, etc.

Je n'allais pas garder les vaches,
Las! que devint mon cotillon?
Je m'en allay jouer sur l'herbe
Au verd buisson, etc.

Je m'en allay jouer sur l'herbe,
Las! que devint mon cotillon?
Et mon amy si me regarde
Au verd buisson, etc.

Et mon amy si me regarde,
Las! que devint mon cotillon?
Que fais-tu là, mauvaise garce?
Au verd buisson, etc.

Que fais-tu là, mauvaise garce,
Las que devint mon cotillon;
Mon père avoit quatre vaches
Au verd buisson, etc.

Mon père avoit quatre vaches,
Las que devint mon cotillon;
Et ma mère vingt et quatre,
Au verd buisson, etc.

Et ma mère vingt et quatre,
Las que devint mon cotillon;
Et je les mis en herbage
Au verd buisson, etc.

Et je les mis en herbage,
Las que devint mon cotillon;
Ma fille, mais que tu sois sage,
Au verd buisson, etc.

Ma fille, mais que tu sois sage,
Las que devint mon cotillon;
Tu les auras en mariage
Au verd buisson, etc.

Tu les auras en mariage,
Las que devint mon cotillon;
Mère n'y seray point sage
Au verd buisson, etc.

Mère n'y seray point sage,
Las que devint mon cotillon;
Car j'ay perdu mon pucellage
Au verd buisson, etc.

Car j'ay perdu mon pucellage,
Las que devint mon cotillon;
A ung garson du village,
Au verd buisson, etc.

A ung garson du village,
Las que devint mon cotillon ;
Je l'ay baillé pour un fromage
Au verd buisson, etc.

Je l'ay baillé pour un fromage,
Las que devint mon cotillon ;
Je le mis sur une table
Au verd buisson, etc.

Je le mis sur une table,
Las que devint mon cotillon ;
Nostre chat vint qui le happe
Au verd buisson, etc.

Nostre chat vint qui le happe,
Las que devint mon cotillon ;
Au chat, au chat, malle rage,
Au verd buisson, etc.

Au chat, au chat, malle rage,
Las que devint mon cotillon ;
Tu as mangé mon pucelage
Au verd buisson, mon cotillon ;
Danser sus mon buissonnet,
Las que devint mon cotillonnet ?

(*Sensuyt plusieurs belles chansons fort joyeuses*. 1543.)

A MIMI

Air : *Tien voilà ma pipe, etc.*

Quand je t'aurai, Mimi,

Je t'aurai bientôt mis ;
Et quand je t'aurai mis,
J'aurai bientôt remis.
Quand j'aurai mis, remis,
Autant que j'ai promis,
Je t'aimerai, Mimi,
Comme avant d'avoir mis.

LE CHEV. DE BOUFFLERS. (*Contes théologiques.*)

A ANGÉLIQUE

Quand je te caresse, Angélique,
Tu dis que ma barbe te pique;
Aymes-tu tant le poil follet?
Baise le trou par où je pette
Et si tu n'en es satisfaite,
Fais-toy baiser par mon vallet.

Par JEAN AUVRAY. (*Banquet des muses.*)

ÉPIGRAMME

Quand la beauté que l'on aime,
N'a enjouement ni esprit,
Notre amour, fût-il extrême,
Rapidement s'évanouit.
Le cœur, bientôt infidèle,
Ressent le dégoût, l'ennui
Et raison brise, avec lui,
Le vain nœud formé sans elle.

LEBRUN.

ÉPIGRAMME

Quand les Français à tête folle
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie
Et Gêne, et Naple, et la vérole.
Puis ils furent chassés partout,
Et Gêne et Naple on leur ôta :
Mais ils ne perdirent pas tout,
Car la vérole leur resta.

VOLTAIRE. (*Œuvres compl.* t. XIV.)

EPIGRAMME

Quand les mules seront sans vice,
Les chiens sans puces en juin,
Et les couleuvres sans venin,
Les femmes seront sans malice.

Par JEAN AUVRAY. (*Banquet des muses.*)

L'AMOUR AUX CHAMPS

Églogue

Quand les petites glaneuses
Vont par troupes dans les blés,
Des bandes aventureuses
De jeunes gars affolés
Les suivent près des javelles,
Du regard leur disant: Viens!
Car ces ruches parallèles
Sont toutes nids à chrétiens.

Ils n'ont souci, je le jure,
Ni de chaumes, ni de grain;
Ils errent à l'aventure,
Jetant au vent le chagrin;
Enfilant chansons nouvelles,
Frais baisers et cœtera,
Ou caquetant des prunelles
Aussi bien qu'à l'Opéra.

C'est là, sur la paille nue,
Que de robustes amours,
Dans une langue connue,
S'expriment sans longs détours.
La beauté n'est pas coquette,
Le galant n'est pas gourmé ;
C'est à la bonne franquette
Qu'on aime et qu'on est aimé.

Aimer n'est pas un mot sombre
Chez ces innocents qui n'ont
Pas de passions dont l'ombre
Leur laisse une trace au front.
Leur amour est un échange
De caresses, de plaisir,
Ou c'est un heureux mélange
Des deux sexes, pour jouir.

— Çà, veux-tu que je te baise ?
Dit franchement le garçon.
— S'il te plaît, moi j'en suis aise;
Mais qui paira la façon ?
— Bête ! c'est monsieur le maire,
Il est pour ce breveté !
Combien d'enfants a fait faire
Ce mot de sécurité !

Une noble demoiselle,
Qu'on cuirasse de pudeur,
A toucher est plus rebelle,
Je ne parle pas du cœur.
On s'en fait un monstre étrange,
Et, sauf son médecin, nul
Ne peut croire que cet ange
Ait, comme toute autre, un cul !

Mais aux champs une fillette
Se fait volontiers trousser,
Chacun sait comme elle est faite,
Se cachant peu pour pisser.
Sans rougir de la nature,
Le cul, pour elle, et le con
Font aussi noble figure
Que le nez ou le menton.

MORALITÉ

Les petites paysannes
Qu'on patine au coin d'un mur,
Ont, plus que les courtisanes,
Fesse ferme et téton dur.
Pourtant il leur manque, en somme,
Ce qui vaut bien un écu,
De savoir sucer un homme
Et de se laver le cu.

De la Fizelière.

ZON, ZON

Air : *Et non, non, non, ce n'est pas là Ninette*

Quand on a su toucher
Le cœur de sa bergère,

On peut bien s'assurer
Du plaisir de lui faire...
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lisette
Et zon, zon, zon,
Lisette, ma Lison.

De soupirer dix ans
C'est une vieille affaire.
Aux premiers compliments
On vient à présent faire...
Et zon, etc.

L'amour est un malin
Qui toujours nous suggère,
Près d'un objet divin
De lui dire et lui faire...
Et zon, etc.

Le plus joli serment
Dans l'amoureux mystère,
Ne vous en dit pas tant
Qu'une seule fois faire...
Et zon, etc.

En vain par vos appas,
Belles, vous savez plaire,
Si vous ne voulez pas
Vous en servir pour faire...
Et zon, etc.

Vous avez l'œil fripon,
Ma charmante voisine,
Si vous ne faites zon...
Vous en avez la mine...
Et zon, etc.

On vous prend pour Vénus
En vous voyant si belle,
Il ne vous manque plus
Que de faire comme elle...
Et zon, etc.

La vertu dans Paris
N'est que pure chimère
Que prêchent les maris
Pour être seuls à faire...
Et zon, etc.

Ma mère était Vénus
Bacchus était mon père,
Ne vous étonnez plus
Si j'aime à boire et faire...
Et zon, etc.

L'abbé de l'Atteignant.

D'UNE DAME SE PLAIGNANT DE SON MARY

Quand souvent je prie mon mary,
Il me respond : Je suis marry
Qu'il faut que je vous le refuse.
N'est-ce pas une belle excuse?

R. et P. des tristes. 1862.

LA PIERRE PHILOSOPHALE

Quand un mari, quand une femme,
Vivent de telle sorte entr'eux,

Que ce n'est qu'un cœur et qu'une âme,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais, si l'on s'en rapporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale,
C'est la *pierre philosophale,*
De n'être qu'un, quand on est deux.

REGNIER DESMARAIS. *(Je ne sçai quoi.* 1724.)

EPIGRAMME

A NICOLE

Quand vous venez me voir dedans ma chambre,
Ce n'est point donc pour me donner confort,
Pour m'enrichir ou adoucir mon sort,
Mais pour vuider et ma bourse et mon membre?

Satyres bastardes.

CHANSON NOUVELLE

SUR L'AIR : *De la Fricassée*

Quand z'on va boire à l'*Écu,*
N' faut pas tant tortiller d' la fesse,
Quand z'on va boire à l'*Écu,*
N' faut pas tant tortiller du cu (1).

(1) Le trait est réel, et d'une Fille d'esprit très-connue, qui voulu prendre un divertissement de guinguette.

Sav'-vous c't' histoire advenue
A Mam'sel' Manon Frelu ?
J'pouvons la conter, j' l'ons vu :
  A' vous jou' la Princesse,
  Et c'est un cul tout-nu.
Quand z'on va boire, etc.

Quand all' entre au cabaret,
Sur un banc aussitôt s'met :
C'est trop dur pour son cadet ;
  A c'te gu'non, c' mam' Duchesse
  Faudrait un tabouret.
Quand z'on va boire, etc.

Ça n' veut pas d' table à tréteaux,
Ça l'a trop long ou trop haut,
Ça n' se branle pas com' i' faut :
  Dieu ! queu delicatesse !
  Jarni, ça m' scie le dos !
Quand z'on va, etc.

— Tirez-nous pinte, garçon,
Allons vîte, et qu'ça soit bon...
Dieu ! queu compagnie ! fi-donc !
  — Est-ce pass' que som' en veste
  Que j' vous deshonorons ?
Quand z'on va, etc.

Les verr's sont crasseux com' tout,
D' les prendre on n' sait par qué bout.
Prenez gard', mon p'tit Bijou,
  N'av' vous pas peur d' la gale ?
  On la gagne avec vous.
Quand z'on va, etc.

— Mam'sel' danse-t-elle un p'tit brin?
— Eh! fi-donc, pas d'ça, mâtin,
Dit-elle en retirant sa main
  Avec impolitesse,
  Aussi lui dis-je ben :
Quand z'on vient, etc.

J'avons fait fouiner c' p'tit cœur,
Tant j' li avons fichu malheur ;
C'est un avis au lecteur :
  Cheux nous faut d' la simplesse
  Et surtout d' la rondeur.
Quand z'on va, etc.

(Retif de la Bretonne. — *Le Drame de la vie*, t. 5, p. 1999.)

LE DÉLICAT

Que craignez-vous? disoit un loyoliste
A certain gars, qu'il suivoit à la piste?
Quoi! le péché vous fait-il tant de peur?
Non, dit le gars, Père, c'est la douleur.

Par Des Bies. (*Manuel gaillard*, 1776, p. 33.

EPIGRAMME

Que de coquins dans cette ville,
Monsieur Harpon, sans vous compter!
— Morbleu! cessez de plaisanter;
Un railleur m'échauffe la bile.

— Hé bien ! soit : je change de style ;
Déridez ce front mécontent :
Que de coquins dans cette ville,
Monsieur Harpon, en vous comptant ?

Par ANDRIEUX. (*Marottes à vendre*, p. 92.
Contes et opuscules d'Andrieux, p. 176.

REPONSE DES TRIBADES

1785

Que la tribade *Raucourt*,
Trouvant un homme trop lourd,
De sa brûlante matrice
Se fasse frotter l'orifice,
Par quelque doigt féminin,
C'est bien,
Très-bien ;
Cela ne nous blesse en rien :
Moi, je pense comme *Adeline ;*
J'aime la pine,
J'aime la pine.

Mém. de Bachaumont.

A UNE DEMOISELLE TOURMENTÉE DES VENTS

STANCES

Que le respect une autre fois
Ne vous empêche point la voix ;
Faites parler votre derrière,

Et me croyez assurément,
Car de tous vos maux la matière
N'est autre chose que du vent.

Que votre superstition
Vous a causé d'affliction !
Vous péchez contre la morale
Par l'excès de votre pudeur ;
Croyez-vous causer un scandale
En mettant hors une vapeur?

Mais, ma mignonne, pensez-vous
Que l'on vous ait fait tant de trous
Pour faire la sainte nitouche ?
Comme vous avez pour chanter
Une belle petite bouche,
Vous avez un cul pour péter.

Devant le monde vous mouchez,
Devant un chacun vous crachez,
Vous pissez même en compagnie,
Et vous n'en faites pas grand cas ;
Après cela quelle manie
Vous tient que vous ne pétez pas ?

Pétez donc magnifiquement
Pour vous délivrer du tourment
Que vous arrache la constance ;
Ne renfermez jamais du vent
Et laissez garder le silence
A ceux qui sont dans un couvent.

En quel hazard vous vous mettez ;
Ces vents, dans votre dos montés,
Gagneront le dernier étage ;

Puis après, cela sera beau
De voir une fille si sage
Avoir du vent dans le cerveau !

PETIT. (*Bibliophile fantaisiste*, 1869, *Gay et fils.*)

L'INCARNATION

AIR: *De tous les capucins du monde*

Que le saint Esprit de son aîle
Ait obombré une pucelle,
Ce sont contes berdi berda
Dont la source n'est pas tarie ;
Et le beau cygne de Léda
Vaut bien le pigeon de Marie.

DUMANOIR. (*Contes théologiques.*)

MOT D'UN COCU

Quel est l'heureux époux qui n'ait pas un adjoint !
Je suis cocu, dit-on, cela peut fort bien être,
Peu m'importe, pourvu que je ne trouve point
L'outil du compagnon dans l'atelier du maître.

Par J. FR. GUICHARD.

LE COUP DE TONNERRE

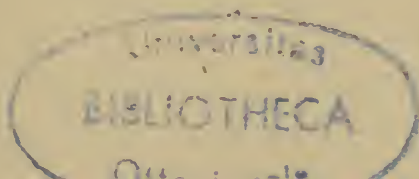
AIR: *De l'amour tout subit la loi*

Quel orage enflamme les airs !
J'en ai l'esprit tout à l'envers ;

Chevalier, ce maudit tonnerre
Agace horriblement mes nerfs.
Quels éclairs ! je tremble à les voir
Sillonner ce nuage noir.
Que ne suis-je à cent pieds sous terre !
Passons vite dans mon boudoir,
Je vais succomber aux vapeurs :
Chevalier à moi, je me meurs.
Desserrez vite mon corset...
Qu'il est gauche ! rompez le lacet.
Un sopha commode et galant
Est tout prêt pour le dénouement,
La comtesse y tombe en faiblesse :
Plus de pouls, plus de mouvement,
L'amour indique au chevalier
Son spécifique familier.
Il ranime enfin la comtesse,
Qui se met alors à crier :
Qu'osez-vous ! craignez mon courroux
Téméraire ! ôte-toi... — Madame.
Comme il tonne ? entendez-vous ?
— Oui, j'entends, je sens, je rends l'âme
Dieux ! ah ! dieux ! quel coup
De tonnerre ! en fera-t-il beaucoup ?
Comtesse, il faut vous mettre au lit,
Je vous veillerai cette nuit :
Je vais renvoyer ma voiture.
Oui, cher chevalier, c'est bien dit,
Ce tonnerre-là va d'un train.....
Comtesse, il n'est pas à sa fin ;
Il grondera, soyez en sûre,
Jusqu'au matin.

CAILLY PÈRE. Attribué aussi à M. le *chevalier De Bonnard. (Contes théologiques.)*

———



LE MOT DE L'ÉNIGME

Quelle nouvelle, mon ami ?
— Auçune ; sinon qu'Aspasie
Reprend, dit-on, la fantaisie
De coucher avec son mari.
— Quel conte ! l'anecdote est fausse,
Aurait-elle assez peu de goût ?...
— Bon, son état excuse tout,
C'est un désir de femme grosse.

LALLEMAND. (*Anthologie française*, 1816.)

Que Lise chante comme un ange,
Cela est trop peu de louange.
Dites plustost, pour dire tout :
Lise chante comme elle fout.

Par SYGOGNES. (*Cosmopolite.*)

LES CLAQUEMENS DE MAINS

Quelqu'un disait qu'à l'Opéra
Le public, nombreux ce jour-là,
Avait, dans l'ardeur qui l'entraîne,
Claqué Suffren plus que la reine.
De Bièvre dit : Je l'ai prévu ;
La plus charmante des princesses,
Quoique reine, n'a que deux fesses,
Au lieu que Suffren a vaincu. (vingt culs).

(*Anecdotes secrètes du 18e siècle*, 1784.)

LE MIRACLE DE LA CADIÈRE

AIR : *De tous les capucins, etc.*

Que Saint-Pàris à ses malades,
Fasse faire sauts et gambades,
Le beau miracle que voilà
Célébrons plutôt la Cadière
Qui fit sauter un Loyola
De Sodome jusqu'à Cythère.

Contes théologiques.

VERS A UNE JEUNE DAME

Que vous montrez d'appas depuis vos deux fontanges,
Jusqu'à votre collier!
Mais que vous en cachez depuis vos deux oranges
Jusqu'à votre soulier!

Petit Réservoir, 1750.

MORALITÉ

Qui bien se mire, bien se voit;
Qui bien se voit, bien se connaît,
Qui bien se connaît, peu se prise;
Et qui peu se prise, sage est.

GRINGORE, mort en 1544. *(Anthologie franç.* 1816.)

Qui en un pot tout neuf voudroit chier,
Puis le laisser tant qu'il eust beu l'estron,
Il auroit beau après le nettoyer,
Car de longtemps il ne sentiroit bon.

Extrait de la *Mitistoire barragouine de Fanfreluche et Gaudichon*. 1559.
Bibliophile fantaisiste, Gay et fils.

L'ENTRÉE DE JOUISSANCE

Qui veut tout droict au bas aller,
Doit premier à la main parler.
Qui autrement attentera,
A peine au bas il entrera.

R. et P. des tristes. 1862. Gay et fils.

SUR UN JOLI PIED

AIR : *Du haut en bas*

Qu'il est petit! (*Bis.*)
C'est un chef d'œuvre de nature,
Qu'il est petit! (*Bis.*)
Ce joli pied qui nous séduit.
Chacun, en voyant sa mesure,
Dit, enchanté de *cet augure :*
Qu'il est petit!

Qui voudra belle femme, querre, (1)
Prenne un visage d'Angleterre,
Ayant le corps d'une Flamande,
Et les tetins d'une Normande,
Entés sur un cul de Paris,
Il aura femme de bon prix.

Momus redivivus. 1605.

A UN JEUNE PROVENÇAL TROP TIMIDE

Quoi, vous tremblez devant nos belles,
Sans oser leur dire un seul mot?
Sachez que timide, pour elles,
Est le synonyme de sot.

AUGUSTE MOUFFLE.

LA RECHERCHE

Quoique mon cœur se livre à tout le monde,
Tout le monde n'en est point possesseur;
Pour se fixer, auparavant il sonde
S'il peut fixer un autre cœur.

P. VADÉ.

EPIGRAMME CONTRE MADEMOISELLE CLAIRON

Quoi ! mille francs pour ma v.....,
Disait Dubois à son frater ?
Frétillon, pour beaucoup moins cher,

(1) Chercher.

A fait cent tours de casserole.
— Eh donc ! répliqua le Keyser ;
Sandis, c'est un exemple unique :
La belle, alors, de tout Paris
Était la meilleure pratique :
J'aurais dû la traiter gratis ;
C'était l'espoir de ma boutique.

Mém. de Bachaumont, 1765.

LE PETIT FRÈRE

Air : *De la boulangère*

Qu'un jour de noce a d'agrément
Bon Dieu ! quel jour prospère
Pour le papa, pour la maman,
La tante, la grand'mère :
Mais qui paraît le plus content ?
Ah ! c'est le petit frère
Vraiment
Ah ! c'est le petit frère.

Chez la mariée au matin,
Une prudente mère
Lui doit du plus heureux destin
Confier le mystère.
La mariée en soupirant
Attend le petit frère
Vraiment
Attend le petit frère.

Souvent à ses jeunes parents
La future bien chère

Leur donne de jolis présents
Qui savent toujours plaire.
Ses plus beaux dons assurément
Sont pour le petit frère
Vraiment
Sont pour le petit frère.

A l'église, on s'en va gaiement,
C'est là la grande affaire,
On prononce le OUI charmant,
Flambeau d'hymen éclaire.
Qui tient la poêle en ce moment ?
Ah ! c'est le petit frère
Vraiment
Ah ! c'est le petit frère.

Sans doute au service divin
Il est bien nécessaire,
Mais dans une noce au festin
Le jour, la nuit entière,
Le premier garçon constamment
C'est bien le petit frère
Vraiment
C'est bien le petit frère.

Comme l'on n'a pas toujours faim
On devient téméraire ;
On convoite un vol clandestin
Certaine jarretière.
Qui fera le vol sourdement ?
Ah ! c'est le petit frère
Vraiment
Ah ! c'est le petit frère.

Le petit frère est bon à voir,
Soumis, même en colère

Lorsqu'il a rempli son devoir
Et bien fait son affaire
La bonne sœur plus tendrement,
Chérit le petit frère
Vraiment
Chérit le petit frère.

Quand l'amour va fermer les yeux
Pour un charmant mystére
Je suis fâché d'être si vieux
Car enfin de Glycère,
Je voudrais bien en ce moment
Etre le petit frère
Vraiment
Etre le petit frère.

DUCRAY DUMÉNIL.





RIMES GAULOISES

Recevez quatre francs avec ces quatre vers
Pour ce boisseau de pois dont vos greniers sont riches;
Mais comblez la mesure, afin que des pois verts,
O libéral ami ! ne soient point des poids chiches.

(Les poids verts) par Guill. Colletet.

A MA MAITRESSE, QUI, LA VEILLE, AVOIT DÉSIRÉ UN SERIN QUE J'AVOIS

Reçois la cage et le serin charmant
Dont tu louois hier l'agréable ramage :
Il en reste encore un à ton fidèle amant ;
Mais c'est à toi de lui donner la cage.

Etrennes gaillardes, 1784.

LE CASTRAT

Remarquez-vous, disait Lisette,
Comme ce monsieur Castratin,

Au gosier de jeune serin,
A la barbe toujours bien faite ?
Point ne voudrais, reprit Blanzé,
Avoir les cadences si nettes ;
Car à chanteur si bien rasé,
Il en coûte deux savonnettes.

Encyclopédie comique, 1803.

D'UN PARESSEUX

Remy le paresseux, prest sur l'eschelle à pendre,
Tremblant, dit au bourreau : « Sus, sus, depesche tôt !
Car je crains que quelqu'un, me remarquant çà haut,
Me fasse prendre encore la peine de descendre. »

Satyres bastardes.

Air de *cour*

Réveillez-vous, belle endormie,
Réveillez-vous, car il est jour :
Réveillez-vous, ma douce amie, (*bis*)
Vous entendrez parler d'amour.

Quelle est la bête qui m'appelle ?
Hélas ! c'est votre pauvre amant.
Attendez, je suis à la selle, (*bis*)
Je viens de prendre un lavement.

Cl. Le Petit. Extrait de *l'Heure du berger*, 1862.

LES PENSERS D'AMOUR

Reine des fleurs, charmante rose,
Que ton éclat plaît à mes yeux !

Mon cœur à l'amour se dispose
Par ton parfum voluptueux ;
Le sang de Vénus te colore,
Cythère est ton premier séjour ;
Jamais je ne te vois éclore,
Sans avoir des pensers d'amour.

D'une belle au printemps de l'âge
Tu m'offres l'incarnat naissant ;
Si le plaisir peint son visage,
C'est ta couleur qu'elle y répand.
Puis-je te voir, à peine éclose,
Briller au matin d'un beau jour,
Sans songer à bouche de rose,
Sans avoir des pensers d'amour ?

Sur une gorge enchanteresse
Si j'imprime un baiser brûlant,
Dans les vestiges que j'y laisse,
Ta couleur brille au même instant.
Quel frisson ton bouton me cause !
D'un sein j'effleure le contour :
Peut-on voir un bouton de rose,
Sans avoir des pensers d'amour ?

Par CAIGNIEZ. (*Œuvres de M. de Jouy*, 1848, p. 48, et dans le *Bibliophile fantaisiste*, p. 566.

MORALITÉ

Rien ne dure si peu que le temps des plaisirs.
La grâce, l'enjoûment, la beauté, la jeunesse :
On a bientôt perdu ce qui fait la tendresse ;
Il ne reste que les désirs ;

Et cependant, au lieu d'en tirer quelque usage,
L'on passe tristement son âge,
Ne voulant pas ce que l'on peut,
Ne pouvant plus ce que l'on veut.

La Sablière.

FILLETTES

Rien n'est plus rigolo que les petites filles,
A Paris. Observer leurs mines, c'est divin.
A dix, douze ans ce sont déjà de fort gentilles
Drôlesses, qui vous ont du vice comme à vingt.

Elles savent montrer en riant leurs dents blanches ;
De précoces désirs font tressaillir leur chair.
Elles vont dans la rue, en tortillant des hanches,
Perverses, la prunelle au vent, le nez en l'air.

Et c'est coquet, et ça vous dévisage un homme
Du haut en bas, avec un regard polisson!...
Ah ! ces gamines... c'est tout de suite grand comme
La botte, et c'est déjà — *fille* — comme chausson.

Cric.

A MES AMIS

Rions, chantons, ô mes amis !
Occupons-nous à rien faire.
Laissons murmurer le vulgaire,
Le plaisir est toujours permis.

Que notre existence légère
S'évanouisse dans les jeux.
Vivons pour nous, soyons heureux,
N'importe de quelle manière.
Un jour, il faudra nous coucher
Sous la main du temps qui nous presse ;
Jouissons donc dans la jeunesse,
Et dérobons à la vieillesse
Ce que l'on peut lui dérober.

PARNY.

LA BELLE MAISON

Rien n'égale en beauté la maison d'Alidor ;
On y voit des plafonds d'excellente peinture ?
Un salon magnifique, enrichi de sculpture,
Des tableaux d'un grand prix, des meubles couverts d'or.
Pour lui, c'est un sot homme ; il veut parler sans cesse,
Et n'a pas seulement l'ombre de la raison.
Mille gens, chaque jour, viennent voir sa maison,
Mais de le voir, nul ne s'empresse.

Poésies diverses de Baraton, 1704.

RONDEAU

Rien que cela, pour parler clair et net,
Ne peut mon cœur rendre bien satisfait :
Sur votre foi, pour me faire comprendre
Que vous m'aimez, Iris, d'un amour tendre,
Vous en jurez : me voilà bien refait !

Tous vos sermens font sur moi peu d'effet ;
Pour me convaincre, il faut venir au fait ;
Venons-y donc, et ne me laissez prendre
Rien que cela.

Qu'en dites-vous ? rien ? votre bouche se tait ?
Mais votre cœur, Iris, n'est pas muet,
Et par vos yeux, il sait se faire entendre :
Je comprends bien ; allons, il faut vous rendre ;
Consolez-vous de la perte ; ce n'est
Rien que cela.

Par VERGIER.

Robin et Margot s'alloient promenant,
Et Robin dit à Margot en riant :
Si tu veux donc rendre mes desirs contens,
Margot, ma bergere, baise-moy longtemps.

Robin, mon amy, tu te plains à tort ;
Tu sçais que mon âme te cherit si fort,
Que si tu veux rendre tes desirs contens,
Il faut que tu m'aymes et bien longtemps.

Le mal que j'endure servant tes beaux yeux.
Fait que le temps dure et m'est ennuyeux ;
Haste toy de rendre mes desirs contens,
Margot, ma bergère, baise-moy longtemps.

Robin, tu me parles tousjours en pleurant :
Penses-tu guarir les maux en soupirant ?
Avant que de rendre tes desirs contens,
Il faut que tu m'aymes bien, et bien longtemps.

Robin la renverse derrière un buisson,
Baise sa belle bouche et son joly teton,
Ils s'entre-baisèrent tant et si long-temps,
Qu'enfin ils rendirent leurs désirs contens.

Parnasse des muses, 1628.

ROSE ET FLORE.

Rose se donne à qui l'implore ;
Flore se vend, il le faut bien :
Chardin vend ses roses à Flore,
Et Rose a ses roses pour rien.

A. DE BELLOY. (*Anth. satyr.*)

CHANSON DE BEAUMARCHAIS

20 JUIN 1780

Rose timide, simple et bonne
Reçoit son amant dans ses bras,
Il l'examine, et la friponne
Devient vaine de ses appas.
N'est-il donc qu'un bon juge au monde,
Dit-elle en rougissant, l'amour ?
Rose fait si bien qu'à la ronde
Chacun l'examine à son tour.

Combien de femmes l'on *acquiere,* (1)
Ou par de l'or, ou par des soins !

(1) Il y avait une note où il est dit que c'est une faute d'orthographe que le verbe acquérir fait *acquiert* à la 3e personne du singulier de l'indicatif.

La pire, la meilleure affaire
Coûte un peu plus, coûte un peu moins,
Et quant aux mœurs, la différence
Des filles aux femmes d'honneur,
Est celle qu'on remarque en France
Entre l'artiste et l'amateur.

Les femmes sur leur contenance
Ont le plus absolu pouvoir,
Portant au cercle une décence
Qu'elles quittent dans leur boudoir.
Le masque tombe, et l'on s'arrange
Pour jouir de la volupté :
Là tout plaît, pourvu qu'on se venge
Des ennuis de l'honnêteté.

Si chacune faisoit écrire
Les bons tours qu'elle s'y permet,
Quel plaisir on auroit à lire
Cet ouvrage utile et follet!
On y verroit du gai, du leste :
Quant aux sentiments, serviteur,
Car la femme la plus modeste
Est un vrai page au fond du cœur.

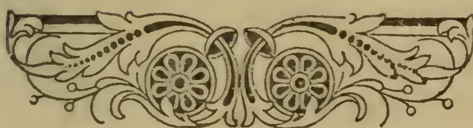
Si vous voyiez celle que j'aime,
Me dit un Celadon d'amant,
Vous changeriez bien de système,
Car c'est une ame à sentiment.
C'est la vertu la plus auguste...
— Ah ! je connois le pavillon,
La friponne s'est peinte en buste,
Tu n'en vois que le médaillon.

Vous, jeunes gens, que je conseille,
Gardez-vous bien de me citer ;

Ce que je vous dis à l'oreille
Ne doit jamais se répéter.
Retenez ce bon mot d'un sage,
Des mœurs c'est-là le grand secret :
Toute femme vaut un hommage,
Bien peu sont dignes d'un regret.

Sexe charmant, si je décèle
Votre cœur en proie au désir,
A l'Amour je suis infidèle,
Mais jè suis fidèle au plaisir ;
D'un badinage, oh ! mes Déesses,
Gardez vous bien de vous venger,
Tel glose, hélas ! sur vos foiblesses
Qui brûle de les partager.

(*Mémoires de Bachaumont,* 20 juin 1780, *Les Muses du foyer de l'Opéra,* 1783, p. 83.)





LA COMTESSE DE GENLIS

Saint-Aubin dans sa patrie
Ne vivoit que d'industrie ;
Elle étoit assez jolie,
Ses nuits lui payoient ses jours.
Bientôt par son savoir-faire,
A l'abri de la misère,
Son âme fut un repaire
De fraudes et de détours.

Genlis, époux digne d'elle,
De ses vices le modèle,
Brûlant d'une ardeur fidelle,
Vient lui présenter sa main :
Dans l'espoir du cocuage,
Il conclut son mariage,
Fondant son honteux ménage,
Sur une épouse catin.

Graces à son impudence,
La voilà dans l'opulence ;
Se livrant à sa science,
Elle trame des noirceurs.
Elle imprime une bêtise ;
Pour consommer sa sottise,
Elle doit tout à Céphise.
Elle en écrit des horreurs.

(*Mém. de Bachaumont*, 14 février 1782).

LE PROCUREUR ET LA PLAIDEUSE

COUPLETS DIALOGUÉS

AIR : *Le Petit mot pour rire*

LA PLAIDEUSE

Salut à mons Robineau
Je quitte maître Grapineau
    Votre rusé confrère
J'ai trop souffert de ses larcins
Mais aujourd'hui j'ai de ses mains
Retiré mon, retiré mon
    Retiré mon affaire.

LE PROCUREUR

C'est pour le sexe, en vérité,
Avoir bien peu d'humanité ;
Moi, je cherche à lui plaire,
Et ne puis voir gens de Palais
Se livrer à de tels excès.
Montre-moi ton, montre-moi ton,
    Montre-moi ton affaire.

LA PLAIDEUSE

Voici mes pièces, regardez
Dites ce que vous en pensez.

LE PROCUREUR

    Je vais te satisfaire.

LA PLAIDEUSE

Examinez avec grand soin
Et pour soulager mon besoin,
Démêlez-mon, démêlez-mon
Démêlez-mon affaire.

LA PLAIDEUSE

Ah! qu'est-ce monsieur... levez-vous
De grâce laissez mes genoux...
Que voulez-vous donc faire?
Avec votre permission,
Ayez plutôt l'attention
D'arranger mon, d'arranger mon
D'arranger mon affaire.

LE PROCUREUR

Belle Brunette, assurément,
On ne saurait trop chaudement
S'empresser à te plaire.
Quoique je paroisse distrait
Ce n'est que pour ton intérêt :
Je rève à ton, je rève à ton
Je rève à ton affaire.

LA PLAIDEUSE

Monsieur, voulez-vous me lâcher!
Je finirai par me fâcher!...

LE PROCUREUR

Belle, laisse-moi faire,
De grâce, écarte... tout souci.
Ah! Par la sembleu m'y voici,
Je saisis ton, je saisis ton,
Je saisis ton affaire.

LA PLAIDEUSE

Croyez-vous en venir à bout!

LE PROCUREUR

Ma chère, je réponds de tout,
Qui peut m'être contraire?
La beauté toujours a le droit
De rendre un procureur adroit.

LA PLAIDEUSE

Tant mieux pour mon, tant mieux pour mon,
    Tant mieux pour mon affaire.

LE PROCUREUR

Sur moi, comptes absolument.

LA PLAIDEUSE

Je m'y repose entièrement,
    Je vais chez mon notaire
Porter les papiers que voilà ;
Mais, pendant que je serai là,
Pensez à mon, pensez à mon,
    Pensez à mon affaire.

MANETTE

Sa mère était une portière
Qui l'avait eue, un soir d'été,
Entre deux brocs, à la barrière,
Avec un ancien député.

De cet incestueux commerce
D'une carpe et d'un lapin gris
Etait née une enfant perverse
Comme on n'en trouve qu'à Paris.

Que de coups reçus dans la loge
Par Manette, au lieu des baisers
Que reçoivent — comme un éloge —
Tous les enfants des gens aisés !

On récolte ce que l'on sème :
Sa mère ne récolta rien,
Contre son attente suprême,
Car sur elle elle comptait bien.

Il faut qu'une fille rapporte
Comme un chien de chasse éduqué :
Elle espérait quitter sa porte,
Pour aller loger sur le quai ;

Un vieux monsieur millionnaire,
Remplaçant le prince Charmant
Rêvé par toute pensionnaire,
De Manette eût été l'amant ;

La porte sur nous refermée,
Je m'approchai, la bouche en cœur,
Pour cueillir sur sa lèvre aimée
Un baiser... que dis-je ? une fleur !

— « Ange !... murmurai-je, plein d'aise
Comme un amoureux innocent.
— « *Il faut abouler de la braise* »,
Me dit elle en me repoussant !

Delvau (Alfred).

LA CLEF D'OR

Sans dépenser,
C'est en vain qu'on espère
S'avancer
Au pays de Cythère.
Mari jaloux,
Femme en courroux,
Ferment sur nous
Grille et verrous.
Le chien nous poursuit comme loups :
Le temps n'y peut rien faire.
Mais si Plutus entre dans le mystère,
Grille et ressort
S'ouvrent d'abord.
Le mari sort,
Le chien s'endort;
Femme et soubrette sont d'accord;
Un jour finit l'affaire.

Par Panard. (*Œuvres de M. de Jouy*, 1848.)

SATAN MARIE

Satan dit un jour : Je commence
A m'ennuyer.
Je veux, pour faire pénitence,
Me marier.
Quand j'aurai passé mon envie,
Je veux recommencer ma vie.
Satan, crois-moi :
La femme est plus fine que toi.

Avec sa dague rouge et bleue,
Il coupa tout ;
Griffes et poils, cornes et queues,
Jusques au bout.
Il éteignit les étincelles,
Qui jaillissaient de ses prunelles.
Satan, crois-moi, etc.

Il prend figure, esprit, noblesse,
Et va partout,
Cherchant beauté, grâce, sagesse,
Argent surtout.
Il avise une jeune fille
Sage, bien en dot et gentille.
Satan, crois moi, etc.

Avec Agnès sa fiancée
Il est uni.
La foule à l'église est pressée ;
Tout est fini.
Qne va dire Agnès déplorable
Quand elle connaîtra le diable ?
Satan, crois-moi, etc..

Un an, puis deux ans se passèrent,
Ne changeait pas.
Griffes ni poils ne repoussèrent,
Ni queue, hélas !
Ses yeux restaient tristes et mornes,
Rien ne reparut... que les cornes !
Satan, crois-moi, etc.

G. Nadaud.

LE DOIGT DE COUR

Savez-vous pourquoi nos belles
Sont si froides en amour?
Ces dames se font entr'elles,
Par un généreux retour,
Ce qu'on nomme un doigt de cour. (*bis*)

(Marquis de Champcenet. Libertin de bonne compagnie.)

LE JUSTE

Sept fois par jour, au moins, le juste pêche,
Disait en chaire un fils de Loyola.
Sept fois! reprit une vieille pimbêche;
Est-il encor bien de ces justes-là?

GRÉCOURT.

QUATRAIN

POUR UN PORTRAIT DES CATZE VOLANS

Si ces gentils oiseaux couppoient l'air de leurs ailes,
Ce seroit tout l'esbat des jeunes damoiselles
De faire force rets et tendre force glus
Pour voir à qui pourrait en attraper le plus.

Muse folastre.

ÉPIGRAMME D'UNE GARCE

Si chacun a ce qu'il souhaite
En l'autre monde, comme on dit,
Je ne doute point que Mazette
Ne tienne quelque bon gros vit.

Parn. satyr.

CONTRE UN FINANCIER AMOUREUX

Si chez Phryné, coquette habile,
Harpin trouve un accès facile,
Ce n'est pas que par maint bon mot
Il ait le secret de lui plaire :
Pour un amant il est trop sot ;
C'est un Mari qu'elle en veut faire.

COCQUARD. (*Anthologie française,* 1816.)

CHACUN SON MÉTIER

Si dans la France tout prospère,
C'est que d'un zèle soutenu
Chacun y fait ce qu'il doit faire.
L'abbé Grizel vous est connu.
Hier il vit dans un coin sombre,
Ses pas doucement arrêtés,
Par la voix d'une des beautés
Que la nuit amène sans nombre,
Et qui dans leur joyeux loisir,
S'en vont, à la faveur de l'ombre,
Semer en tous lieux le plaisir.

La belle en offrait au saint homme,
A le goûter il se soumit ;
Et tout en le goûtant, se mit
A la prêcher lui disant comme
L'art qu'elle exerce lui vaudra
Une éternité malheureuse,
Que dieu sans faute brûlera
Toute fillette un peu joyeuse.
— Tais-toi, dit-elle, plat vaurien,
Ta morale triste et fâcheuse
En ce moment, ma foi : sied bien !
— Que mon sermon ne vous irrite,
Surtout ne vous troublez en rien
Dit l'abbé, faites, ma petite,
Votre métier, je fais le mien.

Boufflers. (*Contes théologiques.*)

LA FIÈVRE D'AMOUR

Si la fièvre d'Amour avait, quand il nous berce,
Ses jours intermittens comme la fièvre tierce,
On serait ces jours-là honteux jusqu'à l'excès,
Des sottises qu'on fait quand on est dans l'accès.

J. B. Rousseau. (*Anthologie*, 1816.)

SUR L'ALBUM D'UN BOURSIER

Si l'on remontait à la source
Des biens nouvellement acquis,
On retrouverait à la Bourse
Ceux qui nous la coupaient jadis.

Nouveau Parnasse.

CONSEIL A SILVIE

Si vous épousez un grand-père,
Savez-vous ce que vous ferez?
Tout le jour vous ferez grand'chère,
Toute la nuit vous dormirez.
Vous aurez un bon équipage,
Tout le jour vous ferez *flores* ;
N'en attendez pas davantage,
Car la nuit n'est qu'*ad honores*.
Tous les soirs vous serez servie
D'un vieux conte, ou d'un vieux rébus ;
Après cela, bonsoir, Silvie,
Allez-vous coucher là-dessus.
Heureuse si de doux mensonges
En dormant vous font quelque bien ;
Hors le bénéfice des songes,
Il ne faudra s'attendre à rien.
Mais si vous choisissez pour maître
Un mari plus jeune et plus dru,
Le jour vous jeûnerez peut-être,
Mais la nuit, bouche que veux-tu.
Choisissez, pendant qu'on vous laisse
Le temps de choisir vos amours,
Et songez que dans la jeunesse
Les bonnes nuits font les beaux jours.

(*Œ. badines de Piron,* 1872.)

A MADAME DU CHATELET

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours,
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'amour tient son empire.
Le temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage ;
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Les folâtres emportements ;
Nous ne vivons que deux moments :
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi, pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez !
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien.
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des plaisirs de mes premiers ans,
Et mon âme, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.

Du ciel alors, daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours.
Elle était peut être aussi tendre,
Mais moins belle que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai,
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

VOLTAIRE.

EFFET DU COSTUME

Sortant du puits, la Vérité
Est, paraît-il, fort court-vêtue.
C'est pourquoi les gens noirs, tout pleins de chasteté
Détournent les yeux à sa vue,
Bien vêtu, le Mensonge est bien mieux accepté.

L. MICHEL DESFOSSEZ.

SOIRÉE DE NOËL

Sur les boulevards les boutiques
Etalaient, à l'œil enchanté
Des enfants, des tas fantastiques
De jouets haute nouveauté.

Le froid cinglait les frais visages
Des jeunes héros du moment,
Mais devant les beaux étalages
Ils pensaient bien au froid, vraiment !

C'étaient de muettes extases,
De bruyantes explosions,
Toutes sortes de cris, de phrases,
De joies et d'admirations :

« Maman ! le beau polichinelle !
« — Le grand cheval ! il est vivant?
« — Cette poupée, est-elle belle
« Et bien habillée, hein, maman? »

Toute la cohue enfantine
Aux comptoirs les mieux assortis
Et dont l'éclairage fascine
Sacrifiaient les plus petits.

Un de ceux-ci, dans la pénombre
D'un unique quinquet fumeux,
Avait l'aspect timide et sombre
Du véritable malheureux.

La marchande, une femme pâle
Ayant auprès d'elle un enfant,
En vain d'une voix sépulcrale
Jetait son appel au passant,

Sur son misérable éventaire
Aux objets défraîchis et vieux,
Sentant la faim et la misère,
Nul ne daignait jeter les yeux.

Il se faisait tard ; la recette
N'était pas commencée encor ;
Et l'enfant grelottait, la tête
Bleuie au vent âpre du nord.

Blotti dans un coin de la mante
De sa mère, les yeux pesants,
Il pensait à la nuit charmante
Des bienheureux petits enfants

Qui savent dans la cheminée
Se trouver au réveil pourvus
Des joujoux qu'à la dérobée
Y glisse le petit Jésus.

Le pauvre petit en lui-même
Se disait tristement : « Pourquoi
» Ce petit Noël qui nous aime
» Ne m'apporte-t-il rien à moi ?

» Ne suis-je pas toujours bien sage?
» Et n'aidé-je pas bien maman ?
» Je fais très peu ; mais à mon âge!...
» On verra quand je serai grand!

» Je dis toujours bien ma prière.
» Il est vrai je suis pauvre, moi ;
» Mais, être pauvre est-ce mal faire?...
» Je n'ai jamais rien eu. Pourqnoi? »

O martyr! c'est ta vie entière
Qui dans ce moment s'offre à toi,
Que de fois encor ta misère
Dira-t-elle ce mot : « Pourquoi? »

GEORGES NAZIM.

LA TABLE MOBILE

Sur les genoux de Perrette, sa femme,
Un menuisier mangeoit sa soupe un jour;
Un sien ami l'apperçoit et l'en blâme;
Eh! qui pourroit s'attendre à pareil tour,
Comment! chez toi point de table, compère?

Un menuisier... ! — Eh ! pourquoi t'étonner,
Dit l'artisan, voici tout le mystère :
Dès que j'ai fini de dîner,
Je n'ai que la nappe à lever,
Et je f... la table par terre.

Mém. de Bachaumont, 13 mai 1776.

LES PAQUES SUISSES

Surmontant ses préventions
A mi-jeun, le cent-suisse Jacques
Se présentait au temps de Pâques
Pour faire ses dévotions.
Le célébrant, hors du ciboire,
Lui fait prendre un jeton d'ivoire
Au lieu du *corpus* solennel,
Jacques dit, faisant la grimace :
— Diable, c'est le père éternel ;
Le bougre doit être coriace.

Constitution de l'hôtel du Roule.

CONFIDENCE

Suzon s'est mariée... Un jour, baissant les yeux,
Fernande vint et dit : Parlons du mariage...
Ton mari, te convient ? Tu n'espérais pas mieux ?
— Non, répondit Suzon... j'espérais davantage !

Un abruti, 1878



CONFÉRENCE SUR LE CHIC

PAR UNE FEMME LIBRE

AIR : *La vérité, je vous le dis*

Tant en province qu'à Paris,
On nous a fait des conférences
Sur des sujets plus ou moins rances,
Sur Rabelais et ses écrits,
Et sur Rétif de la Bretonne,
Et sur Goëthe et sur Copernic;
Moi qui suis une Benoitonne
J'en vais faire une sur le chic. } *bis*

Le chic, le chic, ce dieu du jour,
Dont l'aristarque en vain se choque,
Sous d'autres noms, à mainte époque,
De Paris a fait son séjour.
Qu'étaient jadis les précieuses
Dont Molière a raillé le tic ?
Qu'étaient plus tard les merveilleuses ?
C'étaient des faiseuses de chic.

Le chic, mes sœurs, est très ancien.
Quand l'excentrique Alcibiade,
Vers la centième Olympiade,
Retranchait la queue à son chien ;

Quand Néron, à l'amphithéâtre,
Cabotinait; quand, par l'aspic,
Se faisait piquer Cléopâtre...
Tous ces gens-là faisaient du chic.

Mais qu'ai-je dit?... En vérité,
Le chic est vieux comme le monde!
C'est pour le chic qu'Eve la blonde
Rougit de sa simplicité.
Elle avait, en cueillant la pomme,
Des beaux atours le pronostic,
Et ne tenta le premier homme
Qu'afin de faire un peu de chic.

Du chic voilà le manuel :
Allez au bois, au steeple-chase,
Serrer la main, comme une Anglaise,
A George, Arthur, Emmanuel ;
Porter lorgnon, gilet et bottes,
Boire, fumer, avoir un stick ;
Bref, singer le ton des cocottes.
Il faut ça pour avoir du chic !

Quant au langage, il est charmant ;
Plein de noblesse et d'élégance.
L'époque de *Bu qui s'avance*,
Possède aussi son rudiment ;
Tu la fais bonne ou tu m'épates !
Dire, en sortant d'un lieu public :
— Je me paie un' paire de pattes...
Il faut ça pour avoir du chic.

Donc, *à Chaillot* tous les censeurs !
Et moquons-nous de leur colère.
Mesdames, si vous voulez plaire,
Ecoutez-moi, mes chères sœurs ;

Faites l'aumône avec largesse
Ayez l'amour du bien public,
De la vertu, de la sagesse ;
Mais, avant tout, ayez du chic !

EUGÈNE GRANGÉ.

LES PRÉMICES DE JAVOTTE

AIR : *Du gros Thomas*

Tant que je vivrai,
De la jeune et fraîche Javotte,
Je me souviendrai.
Son enseigne était la Galiotte.
Pour vendre mieux son vin,
Par un regard divin,
Elle enivrait chaque pratique
Qui venait garnir sa boutique.
Ah ! comme on tirait
Chez ell' du vin clairet.

Autant de buveurs,
Autant d'amants pour la marchande ;
Mais de ses faveurs
Aucun n'avait eu la plus grande.
On pouvait bien oser
Lui prendre un doux baiser,
Et même redoubler la dose,
En lui prenant... quelqu'autre chose...
Ah ! comme, etc.

Quand j'eus remarqué
Que Javotte, par aventure,

Avait reluqué,
Mon pied, ma taille et ma figure,
Je me dis : sa vertu.
C'est autant de... fichu.
Vous allez voir, par mon histoire,
Ce qu'un jour je fis, après boire !...
Ah ! comme, etc.

Or, un certain soir,
Et Javotte n'était pas brave,
Il faisait bien noir
Pour descendre seule à la cave.
— Tout seuls dans la maison,
Lui dis-je avec raison,
Je puis vous servir à merveille
Pour mettre une pièce en bouteille,
Ah ! comme, etc.

Entrés au caveau,
Je presse sa taille élancée,
Et vers le tonneau,
Tout doucement je l'ai poussée...
Mon cœur va soupirant...
Ma main va s'égarant...
Sur le tonneau je la renverse...
J'étais prêt à tout mettre en perce !
Ah ! comme, etc.

Vin nouveau, vin vieux,
Ne jaillit point sans qu'on y touche.
Du jus précieux
L'eau déjà me vient à la bouche.
Mon forêt est placé,
Je pousse... j'ai percé...
Ma Javotte a perdu la boule
Et je sens que la liqueur coule
Ah ! comme, etc.

Quels moments charmants
J'ai passé avec ma Javotte !
En dépit du temps
Son souvenir me ravigote !
Souvent entre deux draps,
Rêvant à ses appas,
Et d'une voix entrecoupée,
Je me dis, la main occupée :
Ah ! comme on tirait
Chez ell' du vin clairet !

EUGÈNE DE PRADEL.

REPONSE D'UNE DAME A UN SONGE DE SON AMANT

Tenir entre ses bras sa belle toute nue,
De sa seule pudeur à regret défendue,
Et perdre en vains respects ce précieux moment,
C'est rêver, je l'avoue, et bien profondément,
Que d'avoir tant de retenue,

Il faut être en amour un peu plus hasardeux,
Si la belle revient en pareil équipage,
Moins de respect, plus de courage :
Vous ne serez jamais heureux,
Si vous êtes toujours si sage.

Il est de certains temps où, maître à votre tour,
Vous pouvez sans scrupule exercer votre empire.
En ces occasions notre honneur a beau dire,
Un brave homme n'en doit croire que son amour.

Ne me vantez donc plus le pouvoir de mes charmes ;
L'accueil dont vous avez régalé mes attraits,

De tout ce que j'ai cru sur la foi de vos larmes
Me désabuse pour jamais.

Dans ce songe discret leur faiblesse se montre ;
Et leur mérite, hélas ! me doit être suspect,
Puisque vous m'apprenez qu'en pareille rencontre
Ils n'inspirent que du respect.

(*Œuvres comp. de La Fontaine*,
1873, III, p. 422.)

LES COMMANDEMENTS DE DIEU DU NORMAND (1)

Tes intérêts attireras et garderas parfaitement.
Dieu en vain tu jureras pour affirmer un faux serment.
L'argent d'autrui n'épargneras, ni son honneur pareillement.
Le bien d'autrui tu ne rendras, mais garderas à ton escient.
Faux témoignage tu diras, et mentiras adroitement.
L'œuvre des mains tu n'oublieras, pour tout dérober finement.
Les biens d'autrui convoiteras, pour les avoir injustement.
L'œuvre de chair désireras, l'accompliras avec le temps.

LE JOYEUX VIEILLARD

Tête-à-tête avec un Tendron,
Un jour le galant Fontenelle,
Quoiqu'il fût alors vieux garçon,
Lutinait fort la jouvencelle.

(1) Épigramme extraite du *Catéchisme des Normands*. *Variétés* de FOURNIER.

Ou soyez moins impétueux,
Ou je vais m'écrier, dit elle.
Bien, lui répond-il ! rien de mieux.
Criez... plus haut!... vos cris, ma Belle,
Nous feront honneur à tous deux.

F. Faulcon.

LA PAYSE

dialogue de Destruet et de Chauvin

Air : *Tout le long de la rivière*

Destruet

Te voilà donc, mon fils Chauvin ;
Veux-tu payer z'un verr' de vin ?
Pourquoi que t'as l'air si trisse,
L'on dirait que t'as la jaunisse...
Depuis que nous nous ons pas vus,
T'es sangé qu' j'n'te r'connaissais pus.

Chauvin

Je suis changé rapport à ma bêtise...
Que j'm'ai pas assez méfié de la payse...
Que j'mai pas méfié de la payse...

Chauvin

Tu connais bien Jeanne Merloux,
La fille au péruquier d'chez nous,
A mon arrivée z'a Mézières,
J'rencontre la particuyère

Qui m'invite de l'aller voir...
J'y alla le lend'main z'au soir...
Mais j'n'en reviens pas encor de ma bêtise
De m'et' pas assez méfié de la payse,
De m'et' pas méfié de la payse.

Elle était logé z'au premier
Dans une maison à portier.
Elle avait z'un superb' commode
Un beau segrétaire à la mode,
Un fameux lit de camelot,
Enfin nippée bien comme y faut ;
A voir le ton sur quoi qu'elle était mise,
J'm'aurais dû pûtot méfier de la payse
J'm'aurais dû méfier de la payse.

A m'dit : Tu vois que j'ai de quoi,
Veux-tu demeurer z'avec moi ?
Moi qui vois que la place est bonne
A la fréquenter je m'adonne...
J'lui porte tous mes effets...
Elle eut bientôt fait ses paquets !
Et j'ai perdu ma dernière chemise,
Parc' que j'mai pas assez méfié de la payse,
J'm'ai pas méfié de la payse.

DESTRUET

Quoi ! c'est ça qui t'fait du chagrin ?
Je ne r'connais pas là Chauvin.
Pour t'ôter ça de la mémoire,
Avecque moi viens-toi z'en boire...

CHAUVIN

Mais tu ne comprends donc pas rien.
Je ne peux pas boire de vin !...

Combien de fois faudra t'y que j'te dise
Que j'm'ai pas assez méfié de la payse
Que j'mai pas méfié de la paysc.

LA DORMEUSE

Tircis depuis longtemps cherchait l'occasion
De soulager son amoureuse flamme ;
Le jeune objet pour qui brûlait son âme ;
Avait la même passion,
Et n'osait pas la satisfaire.
Elle opposait à son empressement,
Qu'on risque de perdre un amant
Dès qu'on cesse d'être sévère,
Tircis, transporté d'un amour
Qui dévorait nuit et jour,
Ne peut plus résister à l'ardeur qui le presse,
Et veut enfin couronner ses soupirs.
Il se glissa chez sa maîtresse,
Se jette entre ses bras, contente ses désirs.
La belle, qui dormait pendant tout le mystère,
S'éveilla lorsque tout fut fait,
Et dit à son amant d'un ton plein de colère :
Tircis, dans vos plaisirs vous êtes trop discret,
Il fallait m'éveiller avant que de rien faire.

GRÉCOURT.

LES DEUX SŒURS

Toi pour Lindor, moi pour le beau Gercour,
Comme maman nous gronde chaque jour !

— Nous la devons écouter en silence.
— Écouter ! bon ! c'est à périr d'ennui.
Moi, je m'endors sitôt qu'elle commence.
— Moi, je l'écoute : elle parle de lui.

EUSÈBE SALVERTE. (*Anthologie franç.* 1816.)

L'INDIGNATION

DE TOUS LES DIABLES (1)

Tous les diables se disputant
A qui chierait le plus puant,
Le premier lâchant la bretelle
Chia la taxe personnelle ;
Le second, quoique constipé,
A chié le papier timbré ;
Le troisième le voyant faire,
Chia la taxe mobilière,
Et le quatrième en courroux
Chia des patentes partout ;
Le cinquième, dans sa furie,
Chia l'infâme loterie ;
Le sixième, ami des chicanes,
Chia le cordon des douanes,
Et le septième en ricanant
A chié l'enregistrement ;
Le huitième pour l'indigence
Chia l'octroi de bienfaisance ;
Le neuvième sorti d'enfer,
Très digne enfant de Lucifer,
Chia la subvention de guerre
Ainsi que l'impôt somptuaire ;

(1) Cette pièce, un peu grossière, mais peu connue, a été composée, dit-on, en Allemagne, en 1812.

Le dixième montrant à nud
Le plus vilain de tous les culs
Chia bon nombre de barrières,
Et les contributions foncières ;
Mais il restait plus d'un démon
Qui n'avait pas fait son étron :
L'un chia les myriamètres,
L'autre les portes et fenêtres ;
Celui-ci la réquisition
Et l'autre la conscription.
Pour compléter les affaires
Chacun chia des garnisaires.
Halte là ! s'écria Satan,
Vous devriez chier plus puant.
Il nous reste encore de l'ouvrage ;
Vous chiez tous du ravaudage,
Poussez donc ferme, mes amis,
Et chiez les droits réunis :
Chions tous les droits à la grecque.
Consignation et d'hypothèque,
Les centimes additionnels
Et des prêtres le casuel.
Pour rendre la liste complette,
Chions la crosse et la roulette ;
Qu'on appelle Béelzebut,
Qu'il vienne chier l'Institut.
Pour peu qu'il nous reste de bile.
Nous chirons la liste civile
Et des restes de notre humeur
Chions la légion d'honneur.
Un des diables aimant à rire
Chia les maréchaux d'empire,
Et se tournant d'un ton moqueur
Nomma son étron monseigneur !
Tous les diables s'étant vidés
Et nous ayant fort empestés
On porta plainte à l'empereur

A qui jamais rien ne fait peur :
Content que l'on chiât de la sorte,
Il chia aussi une cohorte ;
Depuis nous découvrant ses fesses
Il chia princes et princesses
Et leur ordonna de chier
Des comtes, des chevaliers,
Des ducs et pairs, et des barons.
Ainsi finirent les étrons.

Bibliophile fantaisiste, p. 394.

EPIGRAMME

CONTRE LES JUGES

Tous s'efforcent de l'autrui prendre,
Tel juge fait le larron pendre
Qui, de plein droit, serait pendu
Si juste arrêt lui fut rendu.

JEAN DE MEUN. (*Roman de la Rose*, vers 1630.)

LE FER ET L'OR

Tout est à moi, car je l'achète,
Et le paie en deniers comptans,
Disait l'Or, élevant sa tête. —
Tout bas, dit le Fer, je t'arrête :
Tout est à moi, car je le prends.

ARNAULD.

MADRIGAL

Tout ici baise. Jeanneton,
Ton mouchoir baise ton téton,
Tes cheveux se baisent et rebaisent,
Je vois tes lèvres se baiser ;
Et si toutes choses se baisent,
Voudrais-tu bien me refuser ?

Éloge du sein, édition de Barraud.

CHANSON

Sur l'AIR : *Palsembleu, M. le Curé.*

Tout le monde est convaincu
    Que le ballet des Horaces,
En même temps est le ballet des Cu.....
    Le ballet des Curiaces.
Quel spectateur n'est point ému
    En voyant l'aîné des Horaces,
Prendre courage et pourfendre trois Cu...
    Pourfendre trois Curiaces.
Ah, juste ciel ! tout est perdu,
    Dit Camille au fier Horace ;
Je suis ta sœur, et tu perces mon Cu.,.
    Tu perces mon Curiace !
A l'instant son frère bourru,
    Vous la poignarde avec grace,
Camille tombe et montre encore son Cu...
    Montre encore son Curiace.
Vous à qui Noverre est connu,
    Jetez des fleurs sur ses traces,
A l'opéra j'aime à claquer les Cu,..
    A claquer les Curiaces.

Mém. de Bachaumont. (*Espion anglais*, 1809, I, p. 452.)

DÉCÈS DU TÉLÉGRAPHE AERIEN en 1855

Tout se dit avec l'A B C.
L'A B C partout F E T,
Longtemps par le sort K O T,
Nous cesserons de V G T.
Le télégraphe est A J T ;
De fureur il est R I C ;
Il ne peut supporter l'I D
Que du monde il est F A C.
Oui, malgré son R E B T,
Trop longtemps il nous R S T,
Debout comme une D I T.
Vieillard que le temps A K C,
C'est une affaire d'S I D ;
Son F I J est même O T.
De lui nous allons R I T,
Car il est enfin D C D !

Alexandre Flan.

AUX FEMMES

Toutes êtes, serez ou fûtes,
De fait ou de volonté, putes,
Et qui bien vous rechercheroit,
Putes toutes vous trouveroit.

Jean de Meun. (*Roman de la Rose*, 1630.)

CONSEIL A SUIVRE

Travaille sans songer au gain.
Ne sois intéressé ni vain.

Aime, ne hais, ni ne dédaigne ;
Sois sobre et gai ; bois de bon vin !
Ta vie, arrivée à sa fin,
Aura valu plus qu'un long règne.

Piron. (*Anthol. franç.*, 1816.)

Trente culs sont à toi, mêlés d'autant de cons,
Tu n'as qu'un vit, que faire ? Il dort sur ses couillons.

Trad. de Martial. (Pièces désopilantes, 1867, p. 259.)

VERS

ATTRIBUÉS A VOLTAIRE A LA MORT DE LOUIS XIV

Tristes et lugubres objets,
J'ai vu la Bastille et Vincennes,
Le Châtelet, Bicêtre, et mille prisons pleines
De braves citoyens, de fidèles sujets.
J'ai vu la liberté ravie,
De la droite raison la règle peu suivie,
J'ai vu le peuple gémissant
Sous un rigoureux esclavage.
J'ai vu le soldat rugissant,
Mourir de faim, de soif, de dépit et de rage.
J'ai vu les sages contredits,
Leurs remontrances inutiles.
J'ai vu des magistrats vexer toutes les villes
Par de criants impôts et d'injustes édits (1).
J'ai vu sous l'habit d'une femme,
Un démon nous faire la loi ;

(1) Allusion aux concussions des intendants.

Elle sacrifia son Dieu, sa foi, son âme,
Pour séduire le cœur d'un trop crédule roi (1).
J'ai vu cet homme épouvantable,
Ce barbare ennemi de tout le genre humain (2).
Exercer dans Paris les armes à la main
Une police abominable.
J'ai vu les traîtres impunis,
J'ai vu les gens d'honneur persécutés, bannis.
J'ai vu l'erreur en tous lieux triomphante,
La vérité bannie, et la foi chancelante (3),
J'ai vu le lieu saint avili,
J'ai vu Port-Royal démoli.
J'ai vu l'action la plus noire
Qui puisse jamais arriver ;
L'eau de tout l'Océan ne pourrait la laver,
Et nos derniers neveux auront peine à le croire.
J'ai vu dans le séjour, par la grâce habité
Des sacriléges, des profanes,
Remuer, tourmenter les mânes
Des corps marqués au sceau de l'immortalité (4).
Ce n'est pas tout encore, j'ai vu la prélature
Se vendre et devenir le prix de l'imposture,
J'ai vu les dignités en proie aux ignorants,
J'ai vu des gens de rien tenir les premiers rangs.
J'ai vu des saints prélats devenir la victime
Du feu qui les anime.
O temps ! ô mœurs ! j'ai vu dans ce siècle maudit
Un cardinal, l'ornement de la France (5),

(1) Mme de Maintenon.

(2) M. d'Argenson, lieutenant général de police, l'un des fondateurs des violences ministérielles.

(3) Le poète parle ici de la persécution des jésuites contre les jansénistes.

(4) Il parle de l'exhumation des grands hommes enterrés à Port-Royal, et que la fureur des jésuites fit enlever, avant qu'on labourât le sol occupé par les solitaires de Port-Royal.

(5) De Noailles.

Plus grand encor, plus saint qu'on ne le dit,
Ressentir les effets d'une horrible vengeance.
J'ai vu l'hypocrite honoré,
J'ai vu le jésuite adoré.
J'ai vu ces maux sous le règne funeste
D'un prince que jadis la colère céleste
Accorda par vengeance à nos désirs ardents.
J'ai vu ces maux affreux, et je n'ai pas vingt ans !

VOLTAIRE.

OPINION DE MAUREPAS

Voilà le tableau du règne de Louis XIV attribué à Voltaire, mis à la Bastille parce qu'il fut soupçonné de l'avoir composé. S'il en avait été l'auteur, il se serait bien corrigé depuis dans le panégyrique historique que nous avons de lui sous le titre de *Siècle de Louis XIV*.

PROBLÈME RÉSOLU

Trois filles discutoient très-sérieusement,
Pour tâcher de savoir indubitablement.
Quel étoit le plus vieux de la bouche ou du chose,
On pouvait juger cette cause,
Sans référé du parlement.
Mon chose est bien l'aîné, s'écria la première,
Car la barbe lui vient, et c'est là le grand point.
La seconde reprit : Je croirois le contraire,
Car ma bouche a des dents, mon chose n'en a point.
La troisième, à ces mots, dit : Je pense de même !
Et je vais dans l'instant résoudre le problème.
La bouche est plus âgée, un fait doit l'attester :
Depuis longtemps elle est hors de nourrice,
Et mon chose se trouve au comble du délice,
D'abord qu'on lui donne à téter.

VOISENON. (*Les Muses en belle humeur*, 1779.)

LA QUESTION RÉSOLUE

Trois rivaux voyant leur maîtresse
Que l'on vient de blesser au sein ;
Aussitôt l'un tombe en foiblesse,
L'autre court après l'assassin.
Le troisième bande la plaie :
Par ce moyen chacun essaie
De montrer qui l'aime le mieux.
Si mon avis on me demande,
Je dirai, sans être ennuyeux.
Que je suis pour celui qui bande.

Joujou des demoiselles, 1757.

DE LA MORT DE TROIS COURTISANS

Trois Romains, trois Albins se tuèrent de coups,
Pour le bien du pays et de la république ;
Trois mignons de la cour se tuèrent, jaloux,
Pour le bien prétendu d'une raye publique.

Parn. satyr.

LE MALADROIT

Trop haut tu le mets, innocent,
Disait Alix à Nicodème :
C'est un peu trop bas maintenant,
— Parbleu, dit-il, mets-le toi-même.

Le Joujou des demoiselles, 1757.

LA TASSE CASSÉE

Tu me bailles du pied au cul !
Par la sangoi, gros Jean, sais-tu
Que tu paieras, ma foi, la tasse?...
— Oui, c'est bien dit, si je la casse ;
Mais je n'en devrois que moitié,
Car elle étoit fendue avant le coup de pied.

Le Joujou des demoiselles, 1757.

A AGLAÉ

Tu me promets d'être constante,
Et tu veux qu'aux pieds des autels
Nous formions des vœux solennels !
Aglaé, ta flamme est prudente.
Eh bien ! d'un éternel amour
Je fais le serment redoutable,
Si tu veux jurer à ton tour
D'être à mes yeux toujours aimable.

Parny.

TRADUCTION DE MARTIAL

Tu veux toujours que mon vit reste droit ;
Y penses-tu? le vit n'est pas un doigt.

Pièces désopilantes, 1867.



LE CURÉ ET SA GOUVERNANTE

Un bon curé, d'une santé d'élu ;
(C'est dire qu'il avoit très-grande paillardise.
Peut-on se bien porter et n'être pas ému
D'un aiguillon de convoitise ?)
Un bon curé donc avoit lu,
Dans je ne sais quel bouquin vermoulu,
Que, dans les premiers temps, messieurs les gens d'église,
Pour éteindre ce feu que Lucifer attise,
Avoient gentils tendrons à bouche que veux-tu.
Notre homme avoit bien moins de gourmandise ;
Il n'en vouloit qu'un seul. Qu'un seul ? En vérité,
Un saint n'auroit plus loin poussé la chasteté.
En conséquence donc de cet antique usage,
Notre pasteur, en homme sage
Qui toujours dans le premier rit
D'un culte va saisir l'esprit,
En son logis prend une gouvernante.
Son âge ? Sa figure ? Étoit-elle piquante ?
De bonne robe, appétissante,
Surtout stérile ? car c'est là le premier point.
Tout cela, je ne le dis point,
Messieurs les curieux ; vous savez comme est faite
La gouvernante d'un curé ;
Je ne demande au ciel qu'un tel morceau sacré ;
Qu'il me le donne, et je vivrai
(J'en jure ma foi de poete)

D'une continence parfaite.
Dire que Jeanneton figuroit tour à tour
La maîtresse de nuit, la servante de jour,
Ce trait encore me paroît inutile.
Il faudroit qu'un curé fût un grand imbécile
De payer grassement servante faite au tour,
Pour avoir seulement soin de sa basse-cour.
Du pasteur Jeanneton avoit donc la tendresse.
Las! le pauvre homme en fit tant sa maitresse.
Qu'il en mourut. C'est mourir de plaisir,
Diroit un libertin ; je donnerois ma vie,
Si je pouvois ainsi mourir.
Taisez-vous, libertin, vous parlez en impie.
Moi, du curé, je dirai seulement,
Qu'il ne dut pas d'ici s'en aller mécontent.
Le bon Dieu veuille avoir son âme,
Ainsi soit-il. En attendant
Laissons le pauvret sous la lame,
Et revenons vite aux vivans.
Nouvel oint du Seigneur d'entrer au presbytère,
Jeanneton de rester, et d'être à l'ordinaire
Alerte à se parer de tous ses agrémens.
Sans avoir de philosophie,
Elle savoit assez que penser de la vie,
Où l'on doit prudemment cueillir le peu de fleurs
Que le ciel sème sur sa route,
Las! pour quelque peu de douceurs,
Que du bout des lèvres on goûte,
Combien est-on abreuvé de douleurs !
Et Jêanneton venoit d'en boire le calice
Jusqu'à la lie, en perdant son pasteur.
Elle veut donc, avec son successeur,
Courir des doux plaisirs une nouvelle lice.
Après avoir pour le défunt curé,
De tout son cœur, dit un *miserere*,
Prié Dieu qu'il le mît en sa gloire éternelle,
Dévotement et d'un air tout sucré,

Elle s'apprête de plus belle
A tâter de ce miel qu'on n'a qu'à lèche-doigts,
De ce plaisir qui seul les vaut tous à la fois.
Partant de se coucher l'heure enfin arrivée,
Heure charmante à l'amour réservée,
Voilà ma Jeanneton qui mène promptemeat
Notre nouveau pasteur à son appartement;
Puis sans façon, suivant son habitude honnête,
Dans le cabinet attenant,
De se déshabiller, le tout modestement,
Pour voler vite au tête-à-tête;
C'étoit pour elle assurément
Un jour de noce, un jour de fête.
Nouvel amant, nouveau plaisir.
Toujours l'esprit humain sourit à l'avenir,
Surtout l'esprit de femme, ajoute le poète;
Mais laissons Jeanneton dépêcher sa toilette.
Sa toilette! oui, sa toilette. L'Amour,
Ainsi qu'à la duchesse, enseigne à la grisette
Cet art heureux de plaire sans atour,
L'adroit déshabillé qui vaut l'habit de cour:
Et là-dessus toute femme est coquette.
Or pendant que le tentateur,
(Car le diable en ceci n'étoit un mince acteur)
Rendoit encor Jeanneton plus tentante.
Plus coquine, plus agaçante,
A ses tétons donnoit plus de rondeur,
A son souris plus d'artifice,
A son œil noir plus de malice,
A ses roses plus de pudeur,
Comme à ses lis plus de candeur;
Tandis que, déployant l'adresse
Du diable le plus corrupteur,
Il en formoit bref une enchanteresse,
Que faisoit le pasteur? Le pasteur? En entrant.
Il marmota de son bréviaire,
Qu'il n'entendoit aucunement,

Ensuite, en se déshabillant,
Vous dit mainte longue prière,
Au lit se mit finalement,
Trois ou quatre fois se signant
Et d'eau bénite s'aspergeant,
Au Seigneur Dieu recommandant
Son âme la plus moutonnière
Que le ciel fit assurément,
N'attendant plus que le moment
De fermer sa sainte paupière,
Pour s'endormir pieusement,
Et puis rêver du firmament.
Un dormeur de cette manière
Pouvoit-il songer autrement?
Ouais! quel est ce curé d'une nouvelle espèce?
Attendoit-il dans son lit Jeanneton?...
Non sans doute. Il n'avoit nulle tentation
De succomber à la tendresse...
Nulle?... Et voilà le plaisant, écoutez...
Oh! par ma foi, ce curé là me blesse :
Eh quoi! ne point goûter des douces voluptés,
Ne point manger un morceau de la pomme,
Quand il l'avoit sous sa main! le pauvre homme!
Il avoit donc cent ans? Vous vous moquez de nous...
Je ne badine point : j'ignore, au reste, l'âge
De ce singulier personnage;
Mais je pense assez comme vous.
Je ne saurois croire à tant de sagesse;
Il faut être un grand saint, ou cassé de vieillesse,
Pour refuser ses sens a des plaisirs si doux.
Revenons à notre homme étrange,
Ou, si mieux l'aimez, à notre ange,
Car ce bon curé là n'avoit rien de l'humain.
Or il imaginoit qu'en ce bouge prochain,
Retenue un instant pour quelque bagatelle,
Jeanneton s'en alloit se retirer soudain.
Déjà de sa benoite main

Il avoit éteint la chandelle...
Et Jeanneton s'en ira-t-elle ?...
Jeanneton étoit bien dans un autre dessein.
Il s'impatiente à la fin.
Jeanneton !... — Monsieur ?... — Je vous prie,
Dépêchez-vous. — Dans un instant, monsieur.
Et Jeanneton de dire au fond du cœur ;
Il m'a tout l'air d'en avoir grande envie ,
Dieu soit loué ! puis mains de se hâter,
Lacet de rompre, épingle de sauter,
On auroit mis son plus beau juste en pièces.
Peut-on trop tôt d'amour savourer les caresses ?
— Mais, Jeanneton, je veux dormir... — Comment !
Me prend-il donc pour dormir seulement ?
— Jeanneton, mais qui vous arrête ?
Au nom de Dieu, finissez... — Je suis prête :
Allons, monsieur, me voici. Jeanneton
Paroît enfin ; mais savez-vous bien comme ?
A faire (me le permet-on ?)
Tomber le pape, oui, le pape de Rome,
Le dirai-je ? En... Cherchez cette rime en ion,
Qui vient sans qu'on l'appelle en cette occasion,
Et qu'il ne faut point que je nomme,
Si je veux conserver ma réputation
D'écrivain chaste et de saint homme.
Puis peignez-vous le plus friand tendron,
Ayant blanche peau, bon chignon,
D'une main tenant sa lumière,
(C'étoit l'Amour même avec son flambeau)
Coiffée en petite laitière,
Un mouchoir blanc sur le front le plus beau,
(C'étoit l'Amour même avec son bandeau)
Laissant voir un tetin de beauté ravissante,
Qui sembloit s'échapper vers la main triomphante
Qui devoit arracher la seule épingle, helas !
Où tinssent encor tant d'appas ;
Nue à demi comme une grâce.

Montrant d'ailleurs jusqu'au genou,
Une jambe à vous rendre fou.
Ah ! bienheureux curé, que n'étois-je à ta place ?
Méritois-tu tant de bonheur ?
Le sot ?... — Eh bien ! êtes-vous bon coucheur ?
Me mettrai-je dans la ruelle ?
Le curé se frottoit, se refrottoit les yeux.
— Rêvé-je ? Est-ce un esprit ?... En chemise... c'est elle...
Non... — Parlez donc : lequel aimez-vous mieux ?
D'invoquer tous les saints bien vite,
Aspersion nouvelle d'eau bénite,
Force signes de croix... — Avez vous badiné ?
Savez-vous bien, monsieur, qu'il fait un froid extrême ?
Que je me couche, allons : comme il fait l'étonné !
Quand ce seroit le diable même !...
— Oui, c'est le diable assurément ;
Je te conjure, esprit méchant.,,
— Notre maître, à la fin, nous perdons patience...
— Quoi ! Jeanneton... c'est elle... — Oui, c'est bien moi, [vraiment.
— Où vas-tu ? — Me coucher. — Avec moi ? — Je le pense.
— Eh quoi ! tison d'enfer, une telle impudence !
Avec moi se coucher ! ô sainte Providence !
Au meurtre !.. on m'assassine !.. — Arrêtez un instant,
C'est un peu trop pousser le badinage...
— Tu ne sortiras point de cet appartement ?..
— Je n'entends rien à ce tapage ;
N'ai-je à vos yeux nul agrément ?
Le défunt pensoit autrement.
—Au secours ?.. mes voisins !..—Qu'il est doux ce langage!
Expliquez-vous, là, clairement.
Craindriez-vous de me faire un enfant ?
Oh ! vous ne risquez rien. — Me voilà tout en nage...
T'en iras-tu, vilain démon, dans le moment ?...
— L'histoire me paroît plaisante ;
Depuis quand une gouvernante
N'auroit-elle donc plus l'honneur

De coucher avec son pasteur ?
— Infâme, que dis-tu ?.. — Dame ! j'en ai la preuve.
Avec votre prédécesseur
Je couchois tous les jours ; je pensois qu'étant veuve,
Je pouvois ainsi faire avec son successeur...
— O la louve ? ô l'abominable !
Encore une fois, misérable !
De ma présence éloigne-toi
Demain je te renvoie... — Et moi,
Je rends mes comptes tout à l'heure :
Si je reste céans un instant, que je meure.
Levez-vous, s'il vous plaît, monsieur l'homme de Dieu
Je ne veux point demeurer davantage
Chez quelqu'un qui paroît m'estimer aussi peu.
Las ! le pauvre défunt ! il eut mon pucelage ;
S'il vivoit, il l'auroit encor.
(Notez que quelque larme humectoit son visage].
C'est bien là ce qu'on peut nommer un curé d'or.
De ces curés là, quel dommage,
S'il n'en étoit plus aujourd'hui !
Nous en pourrons trouver de semblables, j'espère.
En attendant, je vais servir notre vicaire ;
J'aurai très-peu d'argent, je ferai maigre chère ;
Mais du moins, on couche avec lui.
Quelque pédant, à mon curé semblable,
Blâmera Jeanneton ; moi, je l'approuve fort.
En effet, avoit-elle tort ?
Faire cas du plaisir, c'est être raisonnable.
Que d'un destin de fer je sois persécuté ;
Qu'il m'ôte mes emplois, mes biens, ma liberté ;
Si l'amour me rit, me seconde,
Qu'un lit enfin me reste, et dans ce lit Manon,
Ai-je à me plaindre du sort ? Non,
Je suis le premier roi du monde.

PIRON. (*Œuvres badines.*)

DU GOUVERNEMENT DES FEMMES

Un bon Gaulois éperdu, consterné,
De son pays déploroit la ruine ;
Il en cherchoit vainement l'origine ;
Elle échappoit à son esprit borné.
De sa bêtise un plaisant étonné
Lui dit : Viens çà, benêt, je veux t'instruire.
Ecoute-moi : Dans ce siècle tortu,
Lorsqu'une nymphe, au comble du délire,
Tient dans ses mains les rênes d'un empire,
Comme elle, ami, cet empire est f..tu.

Mém. de Bachaumont, 23 mai 1773.

L'AVEU NAIF

Un boucher moribond voyant sa femme en pleurs,
Lui dit : Ma femme, si je meurs,
Comme à notre métier un homme est nécessaire,
Jacques, notre garçon, ferait bien ton affaire ;
C'est un fort bon enfant, sage, et que tu connais ;
Épouse-le, crois-moi, tu ne saurais mieux faire.
— Hélas ! dit-elle, j'y songeais.

BARRATON. (*Légende*, 1764.

Un bucheron fendant du bois.
Ne se donnoit point de relâche,
Et faisoit *han !* à chaque fois
Qu'il donnoit un grand coup de hache.
Sa femme craignant quelque entorse

Dit : à quoi bon *han !* si souvent ?
— *Han*, dit-il, augmente la force,
Et le coup entre plus avant.
La nuit le bonhomme joyeux,
Et voulant rire avec sa femme :
— Mon ami, dit la bonne dame,
Faites *han !* il entrera mieux.
— Oh non ! lui dit-il sans attendre,
Ce seroit *han !* et temps perdu ;
Mon dessein n'est pas de le fendre,
Il n'est déjà que trop fendu.

Œuvres badines de Piron.

LE DEDOMMAGEMENT

Un capucin à barbe blonde,
Voulant se détacher du con,
Par une humilité profonde,
Pour éviter tentation,
Tous les matins avant l'office,
Enculoit un jeune novice.

Ce petit bougre de novice
Que foutait le bon révérend
Lui dit : Mon chèr père Maurice,
J'en avertirai le couvent.
Le Père, pour calmer l'affaire,
Branla le vit au petit frère.

Le Recueil de comédies, 1775.

LE TABLEAU DE LA TOUSSAINT

Un certain peintre habile dans son art,
Mais fainéant, chose fort ordinaire,
A des nonnains fit un tour fort gaillard.
Le drôle avait entrepris de leur faire
Un grand tableau de la gloire des saints.
Le marché fait, il prend l'argent d'avance :
Peu lui dura. Mesdames les nonnains
Croyant avoir un tableau d'importance,
Le terme échu, s'informent du tableau.
Il ne faut plus que trois coups de pinceau,
Dit le galant d'une mine assurée :
C'est fait ce soir, je vous le rends demain.
A peine était la toile préparée.
Or que fait-il ? D'un caprice soudain
Il leur traça... Devinez, je vous prie...
Vous l'entendez, sans que l'on vous le die.
Le matin donc... Eh bien ! notre tableau ?
De ma vie onc je n'en fis de plus beau,
Répond le peintre. On s'approche, on s'empresse.
Voyez, dit-il, tout en le retournant.
Pour des nonnains l'aspect est surprenant.
Le rouge en monte au visage à l'abbesse.
Sœur Béatrix, sœur Claude, à qui mieux mieux,
Ouvrent les doigts pour se cacher les yeux ;
Les autres sœurs font quelqu'autre finesse.
Nulle n'est là qui très bien ne connaisse
De la figure et le nom et les traits,
Ou qui du moins ne s'en doute à peu près.
Toutes pourtant demandent, qu'est-ce, qu'est-ce ?
C'est, dit le peintre, un tableau fait exprès
Pour la Toussaint. Comprenez le mystère ;
Si j'avais pu renfermer tous les saints
Dans cet espace, ils y seraient tous peints :
Ne l'ayant pu, je vous ai peint leur père.

GRÉCOURT.

LE PIRATE ET LE CONQUÉRANT

Un Conquérant, sur mer rencontrant un Pirate,
Le traita de voleur. Le Pirate, homme franc,
Lui dit : Je suis voleur, n'ayant qu'une frégate ;
Si j'avais cent vaisseaux, je serais Conquérant.

VAUDIN. (*Anthologie française*, 1816.

LE CORDELIER GALANT

Un cordelier au coche se trouvant,
Près d'une brune assez vive et gentille,
Ne disoit mot ; mais cependant le drille,
La regardoit, non sans désir ardent.
De son côté la dame l'agaçant :
Père, dit-elle, on diroit qu'avez honte ;
Réveillez-vous, faites-moi quelque conte,
Pour m'ébaudir, sans vous faire prier.
— Pour conte, non, dit le moine avec flamme :
Mais beaucoup mieux, si vous vouliez, Madame,
Je vous ferois un petit cordelier.

Le Joujou des demoiselles, 1757.

LE MARI SATISFAIT

Un cordelier, dans le saint tribunal,
S'enquit un jour d'une jeune commère
Combien de fois son mari sut lui faire,
Dans une nuit le devoir conjugal.
Deux fois sans plus, répond la pénitente.

Votre mari n'est donc qu'un mal-appris?
Dit le *pater* : moi, parbleu ! je me vante,
En moins de temps, de vous le faire dix.
La *signora*, de retour au logis,
Ne sais pourquoi, conta toute l'affaire
A son époux, qui, rempli de colère,
S'en va trouver le gardien de léans.
Je viens, dit-il, me plaindre à vous d'un père
C'est un pendard entre les plus méchants,
Et tôt ou tard vous en aurez du blâme.
Sachez qu'hier, en confessant ma femme,
Il se vanta, par forme d'entretien,
Qu'il lui ferait ses dix postes complètes.
Mon révérend cela se peut-il bien ?
Souffrirez-vous que semblables sornettes
S'aillent contant dans la maison de Dieu,
Pour mettre à mal les simples femmelettes,
Sans respecter la sainteté du lieu ?
Il faudrait faire un exemple sévère
De tels caffards, et les châtier tous.
— Eh bien ! enfin interrompt le bon père,
Ce séducteur, comment le nommez-vous ?
— Père Athanase, ajoute notre époux.
Le révérend, sortant comme d'extase,
Sans s'émouvoir à l'instant répondit :
C'est, dites-vous, notre père Athanase ?
Il le ferait tout ainsi qu'il le dit.

Grécourt.

L'AVIS DU CORDELIER

Un cordelier des plus officieux
Sur ses genoux chatouilloit une abbesse,
Et tôt après le bon religieux

En pamoison fit tomber la prêtresse :
Puis, profitant du moment de foiblesse,
Il lui glissa son fringant aiguillon.
— Tirez ceci, par saint Hilarion,
Dit la nonnain : à quoi le bon apôtre
Lui repartit : Point tant d'émotion,
Prenez toujours, ce doigt-ci vaut bien l'autre.

Manuel gaillard, 1776.

ÉPIGRAMME

Un couple amoureux s'exerçoit
Au jeu d'amour dans un bosquet,
Croyant n'avoir que les driades
Pour témoins de ses accolades.
Au plus fort du trémoussement,
Quelqu'un parut. — Ha ! dit l'agent,
Fuyons. — Nenni, répond la belle,
Va ton train. — Mais on nous verra.
— Eh ! qu'importe, répliqua-t-elle,
Je ne connois point ces gens-là.

PIRON.

LES AMANS CASUISTES

CONTE

Un échappé du séminaire,
Bien patelin, bien sensuel,
Pressait la timide Glycère
Afin de diriger son âme vers le ciel,
Par un chemin qui n'y va guère.

Fi donc, monsieur, c'est un péché mortel,
Et si je puis, je ne veux point en faire ;
Laissez-moi donc, ou j'appelle ma mère.
— Mon bel enfant, quittez ce front sévère,
Répond le jeune chérubin,
C'est un péché que la colère.
Puis promenant sa chatouilleuse main
Sur les lys mobiles d'un sein
Que couvre une gaze légère,
M'enviez-vous, dit-il, d'un air benin,
Une innocente fantaisie
Qui n'ôte rien à vos appas ?
C'est un gros péché que l'envie,
Et Dieu ne le pardonne pas.
Le jeune apôtre eut peu de chose à dire
Pour combattre un péché d'orgueil :
Son exorde fut un sourire
Accompagné du plus tendre coup-d'œil ;
Tout le sermon fut : *Je vous aime,*
Trois petits mots qu'il sut paraphraser
Mieux que n'eût fait St-Augustin lui-même,
Et la péroraison fut un ardent baiser.
Que voulez-vous que fasse une novice
Contre un séducteur à collet ?
Il obtint tout ce qu'il voulait
En prêchant contre l'avarice.
Pour un sermon il en fit trois ;
Mais las, à quel revers la nature est soumise !
Voilà l'éloquence aux abois.
La Néophite avec raison surprise
Qu'il eût perdu sitôt l'usage de la voix,
Et qui goûtait au fond, d'une âme bien éprise,
Sa morale onctueuse, insinuante, exquise,
Dans la ferveur et le tendre abandon
D'une âme à Dieu nouvellement soumise,
Demandait un nouveau sermon :
Il en fit un contre la gourmandise.

La peignit comme un souffle émané du démon.
Glycère d'un regard où se peignait l'ivresse,
Jeté nonchalamment sur le froid directeur,
Lui dit : Je vous entends, mais, croyez-vous, monsieur,
Qu'on se sauve avec la paresse ?

Par DE LA CHABEAUSSIÈRE.

NAIVETE

Un enfant disait à son père :
Les femmes ne vont donc jamais en Paradis ?
D'où vient, dit le père surpris,
Cette demande singulière ?
C'est, répliqua l'enfant, que je ne vois jamais,
Malgré leurs figures gentilles,
De petits anges qui soient faits
Comme sont les petites filles.

E. F. LUPIN.

LE MAITRE ITALIEN

Une agréable présidente,
Bien coquette, folle à l'excès,
Idolâtrant tout par accès,
Enfin, une femme charmante,
Conçut le bizarre désir
D'apprendre, en peu de jours, la langue italienne :
« Un maître italien, qu'on l'appelle, qu'il vienne ! »
Tel fut son ordre : on courut obéir.
Bientôt à ses yeux se présente
Un pédant sec, au teint blafard,
Sourcils touffus et l'œil hagard,
Attitude basse et rampante :

Courbant son dos en arc, adoucissant le ton,
Il dit : « Dame illoustrissima,
Sa signora mi donne oune marque de stima,
Pouisqu'alle mé soisit per vi douna leçoun. »
La dame, à ce discours, part d'un éclat de rire ;
L'Italien n'en est pas démonté.
« Signora, reprit-il, jo commence per dire
Oune importante et grande vérité :
Ço n'est point l'intérêt qui près de vous m'attire,
Jo lo dis à vos gens, jo lo répète encor :
Jo travaille ici per l'honor.
Tal qui mountra per lo salaire,
Mountra souperficiellement ;
Questa façoun zama no pout bien faire,
Questa s'oublie et passe proumptement ;
Mà, mo leçoun so grave per lo vie,
Alle entre bien profoundément,
Jo no m'occoupe pas della souperficie,
Z'enseigne per il foundement. »
La dame fit la mine et reprit froidement :
« — Comment dit-on *vous aimer*, je vous prie ? »
— Madame, on prononce *amar vi :*
Amar, aimer, vi, vous.
— Par quelle fantaisie,
Transposez-vous le verbe ainsi ?
Vi amar est plus doux.
— Madame, en Italie,
Nous conzougons différemment ;
Chaque pays, chaque manière :
Sto vi qu'en France on so met par devant,
En Italie on lo met par derrière.
— Fi ! votre italien ne me plaît pas du tout !
Holà ! je ne veux plus que ce monsieur revienne.
La belle prit ainsi son parti tout d'un coup,
Car l'usage français était trop de son goût
Pour qu'elle prît jamais la mode italienne.

DE LA FIZELIÈRE.

BLASON DE LA BELLE FILLE

Une dame d'excellente beaute
En tous ses faitz doit estre moderée.
Avoir le cœur rempli de loyaute,
Maintien rassis, contenance assuree ;
Bouche riant, mignonne, savouree,
Œil verdelet, le front largettement,
Clere de vis (1), de couleur proprement.
Menton fourchu, la chevelure blonde,
Humble regard à lever doucement,
Parfaite en bien seroit la plus du monde.
Ferme tétin sur l'estomac planté,
Large entre-deux, rencontre relevee
Gorge plaisante, et le col long, sauté,
Le nez traitiz (2), sourcille deliée,
Mollette main, blanche, bien alliee
De doigts et bras gresle tant seulement,
Gente de corps, taillée adroitement,
Hauteur moyenne et de belle faconde,
Gorriere (3) un peu, parler courtoisement,
Parfaite en bien seroit la plus du monde.
Parmy les rains bien fournie à planté,
Grosse cuisse et devant haut enc... ée,
Motte à plein poing, sans être trop hantée
De doux accueil et de rebelle entrée,
Le ventre épais, barbe de frais rasée,
Tenir l'escu au besoing droitement,
Et son bourdon serrer estroitement.
Je ne m'enquiers du trop ou peu profonde,
Le compagnon porter joyeusement
Parfaite en bien seroit la plus du monde.

(1) Visage.
(2) Bien fait, joli.
(3) Recherchée dans sa toilette.

ENVOY

Prince gentil, pour vostre esbatement
Si vous trouvez un tel appointement
Au petit pied, jambe grossette et ronde,
Montez dessus et picquez hardiment,
Parfaite en bien seroit la plus du monde.

Pierre Danche. (*Blasons du corps féminin.*)

LE DROIT DES CHATTES

Une jeune chatte en chaleur
De Chelles parcourant le cloitre,
Des doux maux qu'elle sentait croître
Miaulait la tendre douleur.
L'abbesse, à tels tourments sensible,
Ordonne, que s'il est possible,
Minette ait un ou deux matous.
— Madame, cria sœur Agathe,
Qu'on en amène aussi pour nous,
Sommes-nous moins que votre chatte ?

Constitution de l'hôtel du Roule.

DEMANDE D'UNE JEUNE ÉPOUSÉE

Une jeune femme épousée
S'enquit d'une vieille rusée :
Dites, ma mère, votre avis.
Les hommes sont-ils si ravis
Quand ils foutent, et ont-ils bien

Autant que nous d'aise et de bien ?
— Je crois, répond la maquerelle
Qu'ils sentent douceur toute telle ;
Mais elle passe comme vent.
— Je m'étonne donc, dit la belle,
Qu'ils ne nous foutent plus souvent.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

LA JUMENT ET LE BAUDET

FABLE

Une jument de taille et d'encolure fine
Fille de défunt Bucefal,
Voulant perpétuer la race chevaline,
Afin d'y procéder attendit un cheval ;
Mais un cheval de belle taille,
Propre pour un jour de bataille,
Issu de père en fils de l'illustre Bayard :
Toutefois un baudet infâme
La rencontrant seule à l'écart,
Eut la témérité de lui conter sa flamme.
D'abord rebutant ce grison,
Elle le menaça de cent coups de bâton,
Lui fit le pet et la ruade ;
Mais lui sans s'étonner de cette petarade,
Se rapproche fort humblement;
Et d'un ton enroué lui fait son compliment :
Si je n'ai pas si bonne mine
Que l'époux que l'on vous destine,
Madame, lui dit-il, sachez qu'en fait d'amour
Je suis un vrai Saucour,
Et l'étalon de tout le voisinage ;
Et par là l'étalon sut si bien l'engager,
Qu'il trouva l'heure du berger.

Moult j'en connais qui font fort bonne mine,
Et sont du goût de la jument ;
Il n'importe qui ni comment,
Pourvu qu'il ait bon rable et bonne échine.
Mais le proverbe aussi chez elles va changer,
Car c'est l'heure de l'âne, et non pas du berger.

Voyage de Bachaumont et de Chapelle, 1697.

LE RETOUR DE L'OPÉRA

CONTE QUI N'EN EST PAS UN,

Par M. de Cailhava.

Une nymphe de l'Opéra,
Leste, fringante, *et cœtera,*
Après avoir joué le rôle d'immortelle,
Craignait de se crotter en retournant chez elle :
Fort à propos un élégant marquis
Arrive, lorgne, admire, offre son vis-à-vis :
Fouette, cocher ! — Où ? — Chez mademoiselle.
— Que fait votre main là ?
Chut ! ma boucle s'accroche à votre falbala.
— Ah ! monstre ! je crîrai, j'y suis très-résolue.
— Enfance ! — Mon honneur ! — Combien vous en avez !
— Quel affront ! — Quel plaisir !—Ciel ! je suis... vaincue ?
— Il était temps, ma foi : nous sommes arrivés ;
Mais je monte chez vous. Pourquoi ces révérences ?
— Non. — Est-on entre amis ridicule à ce point ?...
— Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur : je ne fais point...
— Quoi ? — De nouvelles connaissances.

LE DÉMÉNAGEMENT

Une nymphe jeune et gentille
Par un matin déménageoit ;
Pour son petit meuble de fille
Grande voitùre il ne falloit :
Un seul crocheteur suffisoit.
Au carrefour elle prit Blaise,
Garçon robuste et des mieux faits.
Il met le lit sur ses crochets,
Puis à chaque corne une chaise,
Prit la bergame sous son bras,
Sous l'autre la nappe et les draps ;
Et se sentant encore à l'aise,
De la main droite il prit le seau,
De la gauche le pot à l'eau.
Lors allongeant, ne vous déplaise,
Ce qu'on ne dira point ici :
— Parbleu ! dit-il, prenez ceci :
Il est d'assez bonne mesure ;
Mademoiselle, grimpez-y ;
Et sans crotter votre chaussure.
Je vais vous emporter aussi.

Œuvres badines de Piron.

LE REDEMPTION

Un fier vainqueur viol et pillage
Armoit de tous points pour l'assaut.
Dans la cité maint pucelage
Trembloit de faire le grand saut.
Ah ! dit la reine, que Dieu m'aide !
A vos maux je sais le remède.

Elle court, dit hors des remparts :
— Prenez-moi pour mille pucelles.
Guerriers, en con, tétons, aisselles,
Et foutez-moi de toutes parts.

Constitution de l'hôtel du Roule.

Un Florentin faisoit son Cupidon
Et s'ébattoit d'un suisse du saint-père.
Le barigel, par sentence sévère,
Le condamna d'aumôner un teston.
Le condamné cria : C'est tyrannie,
Payer vingt sous pour péché si mignon !
Beau justicier, sommes en Italie,
En lieu papal. — Payons sans répartie,
Reprit Dandin, tu l'as bien mérité ;
Ton cas n'est poiut honnête sodomie,
Mait bien péché de bestialité.

Œuvres badines de Piron.

L'OISEAU RÉVEILLÉ

Un gros brutal faisait froid à sa femme ;
Je ne sais pas quelle était sa raison :
Ce que je sais, c'est que la bonne dame
Aimait assez la paix dans la maison.
Vint une nuit où la chaleur extrême
Fit qu'en dormant elle étendit sa main,
Qui, par hasard, tomba sur l'endroit même
Dont la sevrait son époux inhumain.
Dans ce moment, vous jugez bien, peut-être,
Qu'au seul toucher le drôle s'éveilla :
Pauvre animal ! s'écria-t-elle, il a
Du naturel beaucoup plus que son maître.

GRÉCOURT.

LE MARCHE

Un gros maçon, ribaud s'il en fut onc,
Son travail fait, en soi sentit nature
Récalcitrer. Retournant chez lui donc,
Pour s'égayer il prenoit la mesure
De son tribard. En badinant il vit
Escarmoucher une plaisante rousse,
Qui, le flairant, aussitôt l'assaillit.
Bonsoir, ami, veux-tu que je te pousse
A faire un coup, dit-elle, en l'abordant ?
Que donnes-tu ? — Deux sols, dit le manant.
Deux sols sans plus, c'est mon taux. — Misérable !
Mets les trois sols. — Trois sols ? non pas, au diable.
Dépêche, allons, prends ce que je te dis.
— Pour tes deux sols me le feras-tu bis !

Légende, 1764.

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1878

LE HOMARD ET LE MERLAN

FABLE

Un homard, un merlan, camarades d'enfance,
Flânaient au fond des mers, comme deux bons amis,
Quand un turbot très-vieux, poisson d'expérience.
Leur dit : — Prenez garde, petits...
Voyez-vous ce monsieur d'apparence tranquille ?
Eh ! bien, c'est un pêcheur habile
A qui le directeur de l'Exposition,
Monsieur Krantz, sénateur, donna commission
De garnir l'aquarium de Paris la grand'ville...
— Paris ! fit le merlan, quelle chance, ma foi !...

Mais mon plus grand désir, à moi,
Serait d'aller y prendre place
Dans un aquarium tout en glace,
De l'élite du monde aquatique entouré
Et des connaisseurs admiré...
— Parbleu ! dit le homard, moi qui toute ma vie
Ai désiré connaître une exposition,
De satisfaire mon envie
Je ne saurais trouver meilleure occasion.
— Si nous nous faisions prendre, hein ? Nous ferions sans
Ce grand voyage d'agrément. [peine
A Paris. — A Paris, j'accepte. — Quelle veine !
Camarade, allons-y gaîment !
— Ah ! gémit le turbot, mes pauvres camarades !
A Paris, le merlan n'est aimé qu'au gratin...
Quant aux homards, chaque matin,
On en met un grand nombre en sauces remoulades.
Voilà le sort qui vous attend,
Ecoutez un vieillard prudent,..
— Peuh ! peuh ! dit le homard, les vieux ça déraisonne
Ne prenons conseil de personne...
Partons !... Ils partent, en effet,
Et les voilà dans le fatal filet...
Trois jours plus tard, nos deux poissons mélancoliques
Etaient parqués dans un affreux baquet en bois,
Et du monde des mers représentants uniques,
Causaient pour la seconde fois.
Près d'eux, dans ce baquet plein d'eau trouble et saumâtre
Quelques huîtres bâillaient d'ennui
Car la foule déçue, au lieu d'être idolâtre,
En se moquant d'eux avait fui...
— Ah ! le turbot avait raison, je le confesse...
On nous a bien trompés, murmurait le homard.
— Et par malheur, il est trop tard !
Dit le merlan plein de tristesse.
Tirons de cette fable une moralité :
L'aquarium d'eau de mer... Monsieur Krantz l'a raté.

Les deux Aveugles.

ÉPIGRAMME

Un jour Fanchon, la couturière,
Acheta d'un fripier un lit pour vingt écus,
Elle a gagné, dit-on, deux cents louis dessus,
Ah ! c'est une grande usurière.

Etrennes gaillardes, 1784.

Un jour Robin vint Margot empoigner,
En luy monstrant l'outil de son ménage,
Et sur-le-champ la voulut besongner ;
Mais Margot dit : « Vous me feriez outrage :
Il est tros gros et long à l'advantage.
— Bien, dit Robin, tout en vostre fendasse,
Ne le mettray ; » et soudain il l'embrasse,
Et la moitié seulement y transporte.
« Ah ! dit Margot, en faisant la grimace,
Mettez-y tout : aussi bien suis-je morte. »

Cl. Marot. (*Œuvres de Cl. Marot*, 1873.)

CONDUITE D'UN GALANT HOMME

Un mari sage
Est en voyage ;
Il se prépare à revenir.
La prévoyance,
La bienséance
Lui font un devoir d'avertir.
La femme est prête
Et se fait fête
De le recevoir tendrement.

Et voilà comme
Un galant homme
Evite tout désagrément
Si par mégarde,
Il se hasarde
A rentrer chez lui tout à coup :
Il est le maître,
Mais c'est peut-être
Imprudent et de mauvais goût ;
Car il s'expose
A, triste chose,
Rentrer dans un mauvais moment,
Et voilà comme
Un galant homme
Eprouve du désagrément.

LUDOVIC HALÉVY, *(dans la Belle Hélène.)*

LE VENGEUR DE LA FOI

Un moine, sur un jeune juif,
Fondait comme oiseau sur sa proie,
Et par où savez, avec joie,
Contre un mur le perçait tout vif,
Le prieur voyant le scandale,
Lui dit : Vous perdez donc l'esprit?
— Non, non, répond l'autre, j'empela
Un ennemi de Jésus-Christ.

L'INTRÉPIDITÉ DU FROC

Un paillard enfroqué lardoit sa pénitente ;
L'époux surprit notre couple amoureux :

Mais l'autre n'en bourroit pas moins sa patiente.
Lors au ribaud le mari furieux :
Tu vas mourir, dit-il, dans un supplice affreux.
Quitte pourtant ta monture, et dépèche !
Non, morbleu ! s'écria le moine généreux,
S'il faut périr, périssons sur la brèche.

P. Des Bies. (*Passetemps des Mousquetaires.*)

LA VIERGE ET LE CHANTRE

Un peintre fit en s'amusant
Le portrait de La Chanterie (1),
Et le vendit dans un couvent
Pour orner l'autel de Marie.
Un jour après l'*alleluia*
Le chantre en passant s'écria :
Je veux que le ciel me punisse
Si ce n'est cette vierge-là
Qui m'a donné la chaude-pisse.

EPIGRAMMES

Un révérend à face guillerette,
Oyoit le cas d'un jeune débauché,
Qui s'accusa que gente bachelette
Avoit la nuit entre ses bras couché.
— Combien de fois s'est commis le péché !
— Trois fois, sans plus, répond le camarade.
— Comment, trois fois, dit le père fâché,
En une nuit !... vous étiez donc malade ?

Piron.

(1) Fille de l'Opéra.

CE N'EST PAS LEUR FAUTE

Un soir Cadet et Babet,
  La fille à notre hôte,
En sortant d'un cabaret,
Passant par la Pierre au lait,
C'est bien la faute du guet,
  Ce n'est pas leur faute.

Passant par la Pierre au lait,
  Chantant à voix haute,
Un voleur saisit Baèet,
Un voleur saisit Cadet,
C'est bien la faute du guet,
  Ce n'est pas leur faute.

Un voleur saisit Babet,
  La fille à notre hôte ;
Il déchira son corset,
Ce qui révolta Cadet :
C'est bien la faute du guet, etc.

Il déchira son corset
  Et troussa sa cotte,
Pendant qu'il baisoit Babet,
L'autre sabouloit Cadet ;
  C'est bien la faute, etc.

Pendant qu'il baisoit Babet.
  La fille à notre hôte,
De plaisir pâmoit Babet,
Les coups assommoient Cadet ;
  C'est bien la faute, etc.

De plaisir pâmoit Babet,
  La fille à notre hôte :

Ah, quels coups, disoit Babet !
Ah, quels coups, disoit Cadet !
C'est bien la faute, etc.

Ah !... quels coups, disoit Babet,
La fille à notre hôte ;
Je me meurs, disoit Babet ;
Je me meurs, disoit Cadet :
C'est bien la faute, etc.

Je me meurs, disoit Babet,
La fille à notre hôte ;
Je n'y reviens plus, Babet ;
Moi j'y reviendrai, Cadet,
C'est bien la faute du guet,
Ce n'est pas leur faute.

Extrait des Desserts de petits soupers, 1755.

LA RETENTION D'URINE

Un vieux dragon se voyoit alité,
Prêt à mourir de rétention d'urine ;
Un capucin rempli de charité,
L'oyant jurer de façon libertine
Pour Dieu, mon fils, soyez moins emporté,
Lui disoit-il, Nous lisons dans la Bible,
Que Job souffrit un mal bien plus terrible.
— Sacré..., dit l'autre ennuyé d'un tel cas,
Ce Job pissoit, et moi, je ne peux pas.

Les Muses en belle humeur, 1779.

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU

Un villageois, ayant perdu son veau,
L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un Jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche,
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne sais quels appas :
O Dieu, que vois-je, et que ne vois-je pas !
Sans dire quoi, car c'était lettres closes.
Lors le manant, les arrêtant tout coi :
Homme de bien, qui voyez tant de choses,
Voyez-vous point mon veau ? dites-le moi.

La Fontaine.





LA MARCHANDE D'AMOURS

ET LE JEUNE PASSANT

Venez, passant, que je vous accommode :
Achetez-moi de ces oiseaux si doux,
Qu'on nomme Amours. Voici l'Amour jaloux,
L'Amour timide. — Ils ont passé de mode.
— L'Amour grondeur. — Je le laisse aux époux.
— L'Amour paisible. — Il n'est pas de mon âge.
— L'Amour heureux. — Jour et nuit il s'endort.
Mais, dites-moi, n'auriez-vous point en cage
L'Amour constant ? — De vieillesse il est mort.
— Sauve qui peut ! Je prends l'Amour volage.

MILLEVOYE. (*Anthologie française*, 1816.)

Vénus s'amusait près de Mars
A manier son casque, et son glaive et ses dards,
Arme de défense et d'attaque.
En voici, lui cria soudain
Le pétulant dieu de Lampsaque,
De plus propre pour votre main.

Les armes de Vénus. (*Libertin de bonne compagnie*, p. 15).

Veulx-tu ton mal et le mien secourir ?
Trouve moyen qu'ung jour entre deux draps,
Nous nous puissions embrasser à deux bras,
Et je suis seur qu'ainsi pourrons guerir.

Fleur de poésie, 1543.

L'HORLOGE DU MARI

Veux-tu, sans te charger du joug du mariage,
Voir ce que les maris éprouvent dans leur lit ?
L'horloge d'eau t'en montre une parfaite image :
L'eau toujours diminuè, et le trou s'agrandit.

Cosmopolite.

LE CHIFFONNIER

Air : *Feu ! feu ! monsieur Mathieu*

Viens,
Chien,
Foutu vaurien,
Cess' ta plainte
Et pouss' ta pointe ;
Viens,
Chien,
Foutu vaurien,
Pouss' ta pointe
Et n' dis plus rien !

Si j'cède à tes beaux discours,
C'est parc' que tu m'cass's la tête,

Car avec un' fille honnête
On n'couch' pas avant huit jours.
Viens, etc.

Si tu n'es qu'un chiffonnier,
Crois-moi, ça n'me chiffonn' guère ;
Cherch' toujours des loqu's à terre
Et j'te promets mon panier.
Viens, etc.

Tu m'bouscul's du haut en bas :
Qu'y sont ingrats, ces gueux d'hommes !
Chaqu' jour tu m'coût's deux sous d'pommes,
Et tu prétends qu'je n't'aim' pas !
Viens, etc.

Tu mets tant d'grâce à t'baisser,
Que la femm' la plus austère
Jett'rait tout's ses gu'nill's à terre
Pour te les voir ramasser.
Viens, etc.

Avec ton croc dans ta main,
Quand tu n'es pas en ribote,
Et qu'tu portes droit ta hotte,
T'as l'air d'un consul romain !
Viens, etc.

Quand tu fripais mes jupons,
Poussé par trent'-six rogommes,
N't'ai-j' pas fait trouver des pommes
Où tu n'cherchais qu'des chiffons ?
Viens, etc.

D'amour j'te jure un boisseau,
Non par Dieu (car j'n'y crois guère),
Mais par l'mand'ment d'son vicaire
Qu't'as ramassé dans l'ruisseau !
Viens, etc.

Si tu n'me vois pas dans l'jour,
Qu'ça n'soit pas ça qui t'consterne,
Car, la nuit ta p'tit' lanterne
S'ra pour nous l'flambeau d'l'amour.
Viens, etc.

Mais, j't'en conjure en tremblant,
Prends bien garde qu'il m'arrive
D'n'envoyer à la lessive,
Pendant neuf mois, qu'du ling' blanc.
Viens, etc.

MORALE

Viens donc m'essayer prompt'ment,
Si tu m'trouv's dign' d'êt' ta femme,
Nous f'rons mettr' dessus notr' flamme
Pour quéqu' sous d'saint-Sacrement.
Viens,
Chien,
Foutu vaurien,
Cess' ta plainte
Et pouss' ta pointe;
Viens,
Chien,
Foutu vaurien,
Pouss' ta pointe
Et n'dis plus rien!

Emile Debraux.

LE MARQUIS

Villette a tout interverti,
Soit qu'il se batte, ou qu'il caresse,
Il ne voit pas son ennemi,
Il n'est pas vu de sa maîtresse. 1788.

LE CONTRE ORDRE

« Vite ! La Fleur, va brider ma jument, »
Disait Valère épris d'une Climène,
Qui doit au loin soulager son tourment ;
« Va donc, maraud ! » puis s'assied, se promène,
S'assied encor rêvant à sa beauté,
Tant que du rêve advint réalité.
Lors s'attiédit cette zône torride,
Et du volcan l'amoureuse chaleur.
Le valet monte : « Eh quoi ! déjà, La Fleur ?
— Vite, monsieur, elle est prête. — Débride. »

P.-D. E. Lebrun. (*Bibliophile fantaisiste.*)

LE PUCELAGE DE LA MADELEINE

Voici relique précieuse,
S'écriait, d'un ton rodomont,
Un pèlerin à Panthemont.
Madame, est-elle curieuse ?
— Qu'est, dit l'abbesse, cet outil ?
— C'est le pucelage gentil,
Répond-il, de la Madeleine.
— Pauvre pélerin, grand merci,
Repart-elle, tu perds ta peine :
Nous n'en avons que trop ici.

Constitution de l'hôtel du Roule.

UN ENFANT TERRIBLE

PORTRAIT

Air : *Ah ! j' suis t'i pochard*

Voisine, j' suis désolée
D' mon coquin d' garçon ;

Chaqu' jour, j' lui donne un' volée.
C'est un vrai démon.
Tant que j' peux sur sa carcasse,
J' tapp' sans fair' semblant :
Derrière i' m' fait la grimace :
Quel cochon d'enfant !

Mon Dieu, quel esprit fantasque !
C'est un franc lutin :
Il appell' sa tant' vieux masque,
Son pèr' grand pantin ;
I' dit que j' suis un' harpie,
Et puis, l'insolent,
Trait' sa grand' sœur de toupie :
Quel cochon d'enfant !

Tous les matins quand je m' lève,
J'ai l' cœur sens sus d'ssous ;
J' l'envoi' chercher contr' la Grève
Un poisson d' quat' sous ;
Il rest' trois quarts d'heure en route,
Et puis, en r'montant,
I' m' lich' la moitié d' ma goutte :
Quel cochon d'enfant !

Depuis trois mois j'ai l'estime
D'un sapeur-pompier,
Qui m' donn' quéqu' leçons d'escrime
En particulier.
Tiens, v'là pour ach'ter un' pomme,
Dis-je en l' renvoyant ;
I' cont' ça l' soir à mon homme :
Quel cochon d'enfant !

Vous connaissez la p'tit' fille
A la mère Chibout,
Tout chacun la trouv' gentille,
Moi, j' l'estim' comm' tout ;

Il a beau r'cevoir des danses,
Quand i' la surprend,
Il lui dit des indécences :
Quel cochon d'enfant!

L' dimanche, à la P'tit'-Villette,
Après la chaleur
J'allons chez mon oncl' Tinette,
Qu'est maîtr' vidangeur ;
Pour avoir un noyau d' cerise,
En nous en r'tournant,
I' s' roul' dans la marchandise :
Quel cochon d'enfant!

Enfin dans tout's ses manières,
Je n' vois qu' des défauts :
I' suc' les rinçur's des verres,
I' rong' tous les os,
Il est tapageur, colère,
Ivrogne et faignant,
C'est ben tout l' portrait d' son père.
Quel cochon d'enfant!

CHARLES COLMANCE.

ÉPIGRAMME SUR LA CONFESSION DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

Voltaire et l'Attaignant, d'humeur encor gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu :
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier (1), que ce soit à Garguille ;
Mons Gauthier cependant nous semble bien trouvé.
L'honneur de deux cures semblables

(1) L'abbé Gauthier, le confesseur de M. de Voltaire, a converti l'abbé de l'Attaignant, et est chapelain des incurables.

A bon droit étoit réservé
Au chapelain des incurables.

Mém. de Bachaumont.

LE CONTRAIRE

Vostre mal et le mien n'ont point de simpathie :
Lorsque vous vous plaignez de vostre mal de dents,
En le mettant dehors vous en estes guarie,
Moy, je ne suis guary qu'en le mettant dedans.

P. Ogier de Gombauld.
(Epigr. de Gombauld.)

ÉPIGRAMME

Votre beauté sans seconde
Vous fait de tous appeler
La perle unique du monde :
Il faut vous donc enfiler.

MOTIN. *(Cabinet satyr.)*

CHANSON DU COMTE DE GUICHE A MADAME...

1666

Votre époux est de glace
Entre vos bras ;
Si j'étois à sa place,
Madame, hélas !
Je mourrois du plaisir qu'il ne sent pas.

Qu'il brûle ou soit de glace
Entre mes bras,
Il occupe une place,
Cher comte, hélas !
Que si l'amour donnoit, il n'auroit pas.

Si, pensant à la peine
Qu'on a pour vous,
Il vous prend quelque haine
Pour votre époux,
Appelez-nous, madame, appelez-nous.

(*Chansons hist. et sat. sur la Cour de France.*)

LE FILS MAL TOURNÉ

Votre fils ne tient point de vous,
Disait un jour Eraste à l'aimable Uranie.
La Nature sans doute en lui vous a trahie ;
Il est fait comme votre époux,
Petit, mal tourné, sans génie.
— Oui, dit-elle, il a méchant air ;
Mais, que voulez-vous que j'y fasse ?
Ce n'est point ma faute, mon cher,
J'ai fait ce que j'ai pu pour en changer la race.

BARATON. (*Anthologie fr.*, 1816.)

A MADEMOISELLE GABRIELLE DE...
AGÉE DE TROIS ANS

Votre sourire, dans mon âme,
Je ne puis le dissimuler,
Allume une petite flamme,
Qui m'éclaire sans me brûler.

Mademoiselle Gabrielle
Que je vous vois avec plaisir,
Toute petite et toute belle !
Ne vous hâtez pas de grandir.

Car l'avenir n'est pas grand'chose,
L'espoir abuse notre cœur.
Après les vers c'est de la prose,
Petit rosier, restez en fleur,

Guidez dans une vie honnête
Votre famille de joujoux,
Et préparez bien la dînette
A vos enfants de chez Giroux.

Je vous vois bien préoccupée.
Vous avez vos chagrins aussi.
Mettez au lit votre poupée,
Qui vous donne tant de souci.

Racontez-lui comme nouvelle
L'histoire du petit Poucet ;
Et soyez toute maternelle,
Avant de savoir ce que c'est.

Plus tard, à l'heure solennelle,
Nous prévoyons avec douleur,
Que quelque grand Polichinelle
Saura bien troubler votre cœur.

Mais bientôt, j'en ai l'espérance,
Dès que vous aurez vos quinze ans,
Votre superbe indifférence
Verra de nombreux courtisans.

Ah ! qu'ils pâlissent, je m'en moque.
Tant pis pour ceux qui brûleront.
Je ne suis pas de leur époque,
Qu'ils s'en tirent comme ils pourront.

Grande alors, et la taille fine,
Le front pur, l'œil plein de fierté,
Alors, madame la Dauphine,
Vous serez reine de beauté !

Latour Saint-Ybars.

LA JEUNE HOTESSE

Air : *De la fanfare de St-Cloud.*

Voulez-vous que je vous loge ?
Venez, gentils voyageurs.
Je puis dire, sans éloge,
Que mon gîte est des meilleurs.
Du plus exigeant, je brave
L'examen, sans nul effroi.
Du grenier jusqu'à la cave,
Tout est bien garni chez moi.
Pour qui veut une demeure,
La mienne a mille agréments :
On peut trouver à toute heure
Deux jolis appartements.
Veut-on avoir de la marge ?
Veut-on un petit endroit ?
Au premier l'on est au large,
Au second plus à l'étroit.
Pour contenter tout le monde
L'on ne doit rien épargner.
Aussi, quand la foule abonde,
J'ai l'art de me retourner.
En hôtesse hospitalière,
L'on me voit assez souvent,
Me mettre sur le derrière,
Quand quelqu'un veut le devant.

A. Léger.

CONSEIL

Voulez-vous savoir le moyen
De réussir près d'une belle ?
Sur vous ne dites jamais rien ;
Mais à chaque instant parlez d'elle.

Conjon. *(Anthologie franç.*, 1816.)

C'EST IMPOSSIBLE !

Air du Vaudeville de *Comment faire.*

Vous abusez de mon amour,
Vous tourmentez un cœur sensible
(Disait Orphise à Célicour) ;
Non, non, monsieur : c'est impossible !

Célicour était jeune, beau :
Orphise, malgré sa colère,
Le suit sous un épais berceau,
Et lui dit d'un ton moins sévère :
Vous abusez de mon amour ;
Je suis trop bonne et trop sensible.
On peut venir... Ah ! Célicour !
Finissez donc... C'est impossible !

Orphise est déjà dans les bras
Du cher coupable qu'elle adore ;
Sa voix expire... mais tout bas
On l'entend murmurer encore :
Vous abusez de mon amour ;
Finissons un combat pénible ;
Je ne saurais... cher Célicour ;
Vous le sentez, c'est impossible !

On pardonne le premier tort
En faveur d'une double offense,
Mais cet amant, si fier d'abord,
Tout-à-coup perdit contenance.
Vous abusez de mon amour,
Dit Orphise ; ah Dieu ! c'est horrible !
Me joueriez-vous un pareil tour !
J'espère que c'est impossible !

Le moment n'était pas heureux ;
Célicour fuit, on le rappelle :
Mais, en s'esquivant tout honteux,
De loin il répète à la belle :
Vous abusez de mon amour ;
Vous êtes vraiment trop sensible :
J'en suis fâché ; mais, à mon tour
Je dis : Ma foi, c'est impossible !

Par M. DE LONCHAMPS. (*Œuvres de M. de Jouy,* 1848.)

SUR LA JALOUSIE

Vous avez un mary qui entre en frenésie
Quand il voit que quelqu'un veut de vous s'approcher,
Dit qu'on sorte dehors, et qu'il se veut coucher,
Voulant et ne pouvant cacher sa jalousie.
Mais puisqu'il continue en ceste resverie,
Et qu'il veut sans subject vos plaisirs empescher,
Sans plus tant se fascher il se faut depescher
De le mettre au papier de la grand'confrerie.
Il ne ressemble pas à dix mille maris
Qui, cocus de leur gré, paroissent dans Paris,
Sont habillez de soye et vivent à leur aise.
Les femmes de ceux là ont meilleur temps que vous,
Car tant s'en faut qu'ils soient de leurs femmes jaloux,
Qu'eux-mesmes font le guet quand quelque amy les baise.

ANGOULEVENT.

LE MAIRE DE CONFOUTU

Couplets chantés en novembre 1862, par mademoiselle de Géraudon, des Variétés, au dîner mensuel des Petits Agneaux.

Air des *Anguilles*.

Vous connaissez, j'en suis certaine,
Derrière un petit bois touffu,
Dans le département de l'Aisne,
Le village de Confoutu.
Par suite d'un ancien usage
Qui remonte au premier humain,
Tout homme y fait pélerinage
La gourde et le bâton en main.

Par le plus paresseux des maires
Ce village est administré ;
Ce n'est pas le jour des affaires
Qu'il paraît le plus affairé.
Ses deux adjoints lui font escorte ;
Mais, par un caprice nouveau,
Tous les deux restent à la porte :
Il entre seul à son bureau.

Quand plus raide que la justice,
Nez en l'air et gros de courroux,
Il s'élance pour le service,
On croit qu'il fera les cent coups !
Mais au moindre effort il se lasse
Et perd même son embonpoint ;
Bientôt il sort la tête basse
En s'appuyant sur chaque adjoint.

Par un étrange phénomène,
Aucun maire n'a jamais pu,
Quinze ou vingt minutes à peine,
Rester solide à Confoutu.

Messieurs, c'est une place à... vie ;
Tâtez-vous... le plus résolu
Peut aspirer à la mairie :
Elle est vacante à Confoutu.

EUGÈNE VACHETT .

CANTIQUE DE SAINT VIT

AIR : *Dans un verger, Colinette*

Vous, messieurs les incrédules
Qui prétendez à l'esprit,
Vous traitez de ridicules
Les prodiges que Dieu fit,
Ecoutez donc sans scrupules
Les miracles de saint Vit.

Un jour, une sœur tourière
Se mourait d'un mal fâcheux.
On porta le reliquaire
D'un effet toujours heureux :
Ah ! mettez-le moi, dit-elle,
Mettez-le moi sous... les yeux.

Le curé, rempli de zèle,
Sûr du pouvoir de son saint,
Tire de son escarcelle
Ce reliquaire divin.
Ah ! mettez-le moi, dit-elle,
Mettez-le moi dans... la main.

Grand Dieu ! qu'il est efficace !
Il me cause un doux effroi
Où faut-il que je le place ?
Dans mon trouble, aidez ma foi,
Ah ! mettez-le moi, de grâce,
Où j'ai mal, mettez-le moi.

Il le mit, la sœur tourière
A l'instant même guérit,
Ah ! chrétiens, d'un cœur sincère,
Rendons grâce au Saint-Esprit
Des miracles qu'il opère
Par la vertu de saint Vit.

Contes théologiques.

CHANGEMENT D'INITIALE

Vous me donner toujours un non,
Je n'en suis pas recompensé,
J'ayme mieux, si le trouvez bon,
Au lieu d'une N, y mettre un C.

Cabinet satyr.

AUX JÉSUITES

SUR LA CLOTURE DU COLLÈGE LOUIS-LE GRAND

Vous ne savez pas le latin ;
Ne criez pas au sacrilége
Si l'on ferme votre collége,
Car vous mettez au masculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin.

Mém. de Bachaumont, 29 avril 1762.

EPIGRAMME

Vous nous dites, belle farouche,
Que l'amour ne peut vous troubler.

Si votre *noc* savait parler,
Il démentirait votre bouche.

GOMBAULD. (Epigr. inédites par SYGOGNES, selon le *Cabinet satyr.*)

CHANSON PLAISANTE ET RÉCRÉATIVE

DÉDIÉE AUX FILLES DE GAYE HUMEUR

Vous qui courtisez les dames,
Comme loyaux amoureux,
Et qui mourez dans les flammes
Qui vous rendent langoureux,
Quand vous songez jour et nuit
A votre amour extrême.
Vous avez toujours le vi...
Le visage fort blême.

Et vous, petites mignonnes,
Qui découvrez votre sein,
Pour donner envie aux hommes
De faire un acte vilain ;
Cachez, cachez vos tétons,
Dessous vos collerettes,
Afin de garder vos cons...
Vos consciences nettes !

Et vous, petites mercières,
Qui venez à la Guibray,
Savez-vous ce qu'il faut faire
Lorsque l'on est arrivé ?
Avant d'ouvrir vos bahuts
Il vous faut aller boire ;
Puis après, montrez vos cu...
Vos curedents d'ivoire.

Vous, dames et demoiselles,
Qui portez de beaux atours,
Des fraises à la dentelle,
Et des robes de velours,
C'est pour paraître en plein jour
Claires comme la lune ;
Mais aussi, monsieur vous four...
Vous fournit de pécune.

Et vous, belle jardinière,
Qui vous allez promener,
Par la porte de derrière,
Pour le jardin visiter ;
Etant avec vos amis,
D'une amour pure et franche,
Vous pouvez cueillir des vi...
Des violettes blanches.

Et vous, ma loyale amie,
Qui me jurez votre foi,
De n'avoir jamais envie
De faire autre ami que moi,
Ne passez point par Paris
De peur qu'on vous débauche
Prenez-moi le bout du vi...
Du village à main gauche.

Trésor et triomphe des plus belles chansons, 1624.

STANCES A MADAME DE B. SUR SON ADRESSE A DONNER DES LAVEMENS (1)

Vous qu'on ne peut assez louer
Et que le ciel voulut douer

(1) Nouveau Recueil de plusieurs et diverses pièces galantes de ce temps. S. l., 1665.

De vertu, d'appas et d'adresse,
Que vostre sort me :emble doux,
Voyant qu'une grande princesse
Ne sauroit se passer de vous.

Il faut bien que dans ses besoins
Elle ait eprouvé que vos soins
Luy sont tout à fait nécessaires,
Puisqu'on tient mesme pour certain
Qu'elle ne fait point ses affaires
Que quand vous y mettez la main.

Par là vous estes bien en cour,
C'est ce qui fait que chaque jour
La Reine vous retient au Louvre,
Et qu'un chacun estant couché,
Fort souvent elle vous decouvre
Ce qu'elle tient de plus caché.

Dans cet employ qui vous plaict tant.
Vostre esprit seroit plus content
Si ce n'estoit qu'il apprehende,
Parmy les soins que vous prenez,
Que sur l'heure elle ne vous rende
Ce que parfois vous lui donnez.

Ne vous tourmentez qu'à propos
Et, pour vivre plus en repos,
Mettez toute crainte en arriere ;
Puisque si l'objet de vos soins
Vous tourne parfois le derriere,
Il ne vous en aime pas moins.

Vous devez pourtant redouter
Qu'une autre, pour vous supplanter,
Ne vous dresse enfin quelque piege ;
Car les esprits seront jaloux
Qu'une Reine vous offre un siege
Lorsqu'elle vous voit à genoux.

L'IDYLLE DU COUTURIER

LE COUTURIER

Vous serez la plus belle et la plus admirée.
J'ai trouvé votre robe.

LA CLIENTE

O jeune homme divin!
Peins la moi. Je languis. Parle ; es-tu muet?

LE COUTURIER

Vingt
Serpents de pharaon relèvent la tunique.

LA CLIENTE

Quand je vous le disais ; cet enfant est unique!

LE COUTURIER

La taille est sous les bras. La boucle est dans le dos.

LA CLIENTE

C'est au cœur à payer de semblables cadeaux!

LE COUTURIER

La sous-jupe est jonquille et les ruches pareilles.

LA CLIENTE

Tes mots, comme un doux chant, caressent mes oreilles!

LE COUTURIER

Le corsage est vert-pomme et la traîne lilas.

LA CLIENTE

Ah! mon cœur de t'aimer ne sera jamais las.
Mais, dis-moi, quels bijoux?...

LE COUTURIER

Des sujets d'écurie

Montés dans le goût sûr de l'antique Etrurie.
Un *gladiateur* d'or sur un chignon bouffant,...
Et, le soir, les gandins sur vos pas s'étouffant,
Croiront tous, à vous voir ainsi *benoitonnée*,
Que dans la bicherie, une autre biche est née.
Et tous, ceux du *Moutard* et ceux du *Mirliton*,
Avec leurs pince-nez et leurs cols de carton,
Et leurs gilets ouverts sur la blancheur du linge,
Crieront, en se pâmant : « Quel adorable singe ! »

Vie parisienne, 1869.

BAISER VOLE

Vous vous plaignez de mon audace,
Qui ay prins de vous ung baiser
Sans en requerir vostre grâce.
Venez vers moy vous apaiser :
Je ne vous iray plus baiser
Sans votre congé, veu qu'ainsi
Il vous deult de ce baiser cy,
Lequel, si bien l'ay osé prendre,
N'est pas perdu : je suis icy
En bon vouloir de le vous rendre.

Cl. Marot. (*Œuvres de Cl. Marot.*

L'OUVRAGE FACILE A FAIRE

COUPLET

Air : *Philis demande son portrait*

Voyez la gentille Marthon
En proie à la tristesse ;

Pour le maître de la maison
Elle eut trop de faiblesse :
Aussi madame la chassa,
En lui disant : « Ma chère,
» L'ouvrage que vous faisiez-là,
» Je saurai bien le faire. »

VENTE. (*Anthologie française*, 1816.)

ÉPIGRAMME

Voyez la grande trahison
Des ingrats couillons que je porte :
Lorsque leur maistre est en prison,
Les gallans dansent à la porte.

Cabinet satyr.,*Nouv. Parn. satyr.*

LE SORT CONTRAIRE

Voyez quel malheur est le mien,
Disait une certaine dame !
J'ai tâché d'amasser du bien,
D'être toujours honnête femme ;
Je n'ai pu réussir à rien.

Mme DE BOUFFLERS. (*Anthologie française*, 1816.)

ŒUVRES BADINES

Vous répondrez, ô corrupteurs de filles,
Disoit en chaire un docteur véhément,

Vous répondrez de toutes peccadilles
Qu'elles feront avant le sacrement.
Punis serez au jour du jugement
D'avoir au mal femelle façonnée.
La jeune Alix, qu'un amant peu constant
Depuis huit jours avoit abandonnée,
S'écria : — Bon, j'en ferai tant et tant,
Que du fripon l'âme sera damnée.

PIRON.

ÉPIGR. DE BOILEAU A SCARRON

Voy sur quoy ton erreur se fonde,
Scarron, de croire que le monde
Te va voir pour ton entretien ;
Quoy ! ne vois-tu pas, grosse bête,
Si tu gratois un peu ta tête
Que tu le devinerois bien ?

MAUREPAS.





LE WHIST

CHANSON

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime*

Whist aimable, jeu séduisant
Tu charmes ma bergère ;
Il faut que tu sois amusant
On te joue à Cythère.

Ta marche est celle des amours,
Le secret t'environne;
C'est le côté du cœur toujours
Qui dirige la *donne*.

Hymen peut te regarder noir
Par juste antipathie ;
Car qui ne fait que son *devoir*
Chez toi perd la partie.

Tes tableaux offrent à nos mœurs
Des traits philosophiques ;
Le hasard donnent les *honneurs*,
Le savoir fait les *triques*.

De la retourne tout dépend
Apprenons à nous taire :
On tâte, on invite, on s'entend,
Avec sa *partenaire*.

Belles, pratiquez ma leçon,
Employez l'artifice :
Moins on montre son *singleton*,
Plus il rend de service.

Afin de plaire à votre ami,
Ayez quelque renonce ;
Au point de huit, on fait un cri
Bien digne de réponse.

Pour faire le *schelem* fameux
Mettez chacun du vôtre ;
On n'obtient ce triomphe heureux
Qu'en entrant l'un dans l'autre.

Êtes vous malheureux, *phasez*,
De Paphos c'est l'usage ;
Après le *robe* retirez
Le bonheur est volage.

CAZIN.

LE TALION

Xavier, chagrin de ses méprises,
Et tout neuf au cas que voici,
Foutait Rose couci, couci,
Tant que l'époux les vit aux prises.
Ah ! dit celui-ci déconfit,
Voudriez-vous que l'on vous fit
Ce que vous faites à ma femme ?
— Ami, je ne suis dans mon tort,
Reprit l'amant ; par Notre Dame,
Foutez, je le désire fort.

Constitution de l'hôtel du Roule, p. 18.

LE DANGER DE L'OISIVETÉ

Zémire est folle des moineaux,
Comme eux sans doute elle est volage ;
Eglé m'aimera mieux, je gage,
Églé nourrit deux tourtereaux ;
Nous réglons nos goûts à tout âge,
Sur nos vertus, ou nos défauts.
Frère Ignace était hypocrite,
Et frère Ignace avait un chat.
L'un et l'autre avaient le mérite
Et les grâces de leur état ;
Mangeant beaucoup, dormant de même,
Jurant un peu quand il fallait,
Et ne songeant guère au carême
Quand le jour de Pâques arrivait.

Le moine avait le mot pour rire ;
Mais dans la peur d'être damné,
Il fuyait ce qui nous attire ;
Le chat aussi s'en fut donné,
Si de la palme du martyre
Il n'eut pas été couronné :
J'entends qu'on l'avait condamné
A ne jamais se reproduire.
En peu de temps le chat mourut
Et frère Ignace vit en songe...
Que vit-il ?... Marchons droit au but,
Car déjà le récit s'allonge.

Il vit des champs voluptueux
Où se promenaient sans envie,
Tous les animaux vertueux
Dont on nous a tracé la vie,
Et dont ici les bienheureux
Ont fait leur sainte compagnie,
Avant de monter dans les cieux.

Là, grondait de l'hermite Antoine
Le porc un peu luxurieux,
De Balaam l'âne peureux
A quatre pas mangeait l'avoine.
O mon patron ! il vit ton coq
Et le corbeau du grand Elie,
Et le chien couchant de Saint Roch
Avec la chienne de Tobie,
Plus loin, marchait d'un pas tardif,
Du bon saint Luc le bœuf pensif.

— Holà ? lui dit saint Ignace,
Mon chat doit être parmi vous ?
Répondez-moi, parlez, de grâce,
On doit l'avoir mis dans la classe
Des prudens et sages matous,
Qu'une grâce plus efficace
A préservé du nom d'époux.

Le bœuf répond ; — parlez à l'âne ;
Le baudet dit : — que Dieu me damne
Si ce métis là m'est connu,
Célibataire il a vécu,
D'après cela, monsieur, je gage
Qu'en enfer il est descendu.
Dans ce séjour plein de délices
On n'entre point par chasteté ;
Frère Ignace, l'oisiveté,
Est la mère de tous les vices.

Ici le moine s'éveilla,
Et ruminant dans sa cervelle,
Il prit sa robe et s'en alla
Conter le tout chez Isabelle.

On but ensemble, on s'embrassa ;
Mais le nigaud des plus novices,
Prétendait en demeurer là,
La belle à la fin se fâcha :

— Songez donc aux avis propices
Que le baudet vous a dictés :
Songez à l'horreur des supplices,
Aux méchants là-bas apprêtés.
Mieux vaut laïque et sa malice
Que penaillon trop hébété :
Frère Ignace, l'oisiveté
Est la mère de tous les vices.

De Piis. (*Contes nouveaux.*)

LA FILLE VIOLÉE

CONTE

Zénogris, fille grande et forte,
Mais ingénue autant que fille de sa sorte,
Autour d'elle laissa tant rôder un amant,
Qu'enfin, je ne sais comment,
Ses robes chaque jour devenaient trop étroites.
Comme elle était des moins adroites,
Ses parents aussitôt s'aperçurent du cas :
Dieu sait quel bruit et quel fracas
Ce fut dans toute la famille !
Cependant le galant, quoique petit, mal fait,
Etant riche, ce point adoucit tout le fait.
D'abord le père de la fille
Va proposer au suborneur
D'épouser Zénogris, pour sauver son honneur.
Epouser est un sort où rarement aspirent
Ceux qu'Amour n'a pas fait vainement soupirer ;
Et c'est ce qu'à peine ils desirent,
Lorsqu'ils ont tout à desirer.
Aussi Cléon (c'est le nom du jeune homme)
A ce triste propos n'eut garde de céder :
On supplie, on menace, on somme,
Le plus court fut de plaider.

Devant les magistrats notre belle éplorée
Se plaint, montrant son ventre à son menton égal,
D'avoir été déshonorée,
Et demande qu'enfin par le nœud conjugal
Cette honte soit réparée.
Cléon, d'une mine assurée,
Et fourbe comme sont les hommes d'aujourd'hui,
Dit que le fait n'est pas de lui.
En cent façons on tâche à le surprendre :
Quelque détour qu'on puisse prendre,
Le drôle adroitement de tout sait se tirer.
Eh bien, messieurs, répond Zénogris désolée,
Puisqu'il m'y force, enfin il faut tout déclarer;
Le perfide m'a violée :
Debout contre une porte arriva l'accident.
Mais comment, dit le président,
Un homme si petit, qu'à peine il peut atteindre
De sa main jusqu'à votre front,
A-t-il pu debout vous contraindre
A recevoir un tel affront ?
— Hélas ! la chose est très certaine,
Répond Zénogris, sans tarder :
Le voyant haleter, et souffrir tant de peine,
Je me baissai tant soit peu pour l'aider.

Fin du dernier et huitième volume

TABLE GÉNÉRALE

PAR NOMS D'AUTEURS

Fin de la Table générale par noms d'Auteurs.

TABLE GÉNÉRALE

DES PIÈCES ANONYMES

FIN

Les Contes du sire de la Glotte *n'ayant pas été insérés dans l'ordre alphabétique, nous croyons être agréable à nos lecteurs en les reproduisant ici à la suite:*



LE PARRICIDE PAR IGNORANCE

« Voyons, du calme ; à quoi bon s'insurger
Contre le sort ? Hé ! mon ami, nous sommes
Tous plus ou moins mortels... Les pleurs des hommes,
En pareil cas, peuvent-ils alléger
Le sac d'ennuis jeté sur leurs épaules ?
La chose n'est, certes, pas des plus drôles,
Mais il en faut prendre notre parti.
Ainsi, mon cher, vous êtes averti :
Votre femme est perdue. Avant l'aurore
Elle aura dû trépasser. Je veux bien
La venir voir demain matin encore,
Mais pour la forme... Allez, en bon chrétien,
Chercher un prêtre, et priez pour son âme. »

Le médecin ayant dit, s'en alla ;
Jean resta seul avec sa pauvre femme.

« Eh quoi ! fit-il, Madelon, la voilà !...
Celle, qu'un jour, à mon bras suspendue,

Je fis entrer, joyeuse, à la maison,
La voilà roide, immobile, étendue...
Oh ! comme au temps de sa verte saison
Elle était fraîche et gaillarde ! Ses hanches
Faisaient dresser, sous leurs cottes si blanches,
Les vits de tous... Hélas ! c'est dans ce lit
Où le trépas la couche et la pâlit,
Que je lui pris son mignon pucelage.
O douce nuit ! Oh ! le blanc étalage
De ferme chair ! Son corps solide ouvrait
Avec ardeur ses jambes amoureuses ;
J'aurais alors juré qu'on ne pourrait
Jamais forcer les portes ténébreuses
Par où la pine arrive jusqu'au cœur
De l'épousée attendant son bonheur !
Que je bandais ! O Dieu ! je bande encore
En cet instant où je me remémore
Cette nuit-là. J'écartais doucement
Ses poils frisés, tout en couvant ses charmes... »

Et ce disant, Jean, les yeux pleins de larmes,
Pensant encore être à ce doux moment,
Baisait sa femme à couilles rabattues...

Froide et pareille aux inertes statues,
Sans un seul coup de cul, sans un hoquet,
La Madelon reçut dans son baquet
Le foutre épais du veuf inconsolable.

L'aurore vint, et d'un rayon aimable
Illumina la chambre des époux.

« Eh bien ! mon cher, dit, en ouvrant la porte,
Le médecin, maintenant portez-vous

Votre malheur avec une âme forte ?
Hein ! quoi ? que vois-je ? Oh diable !... »

Jean trembla,
Epouvanté devant son sacrilége.

« Ah ! sapristi ! fit le docteur, voilà
Bien du nouveau ! je sors donc du collége ?
Eh quoi ! j'avais condamné Madelon,
Et je la vois qui respire ?
— Ma femme ?
— Elle est sauvée !
— Est-ce vrai ?
— Sur mon âme ! »

Jean, entr'ouvrant soudain son pantalon,
Montre sa pine, et raconte à voix basse
Ce qu'il a fait, tout en demandant grâce :
« En de tels cas, le coït peut souvent
Bien opérer, dit le docteur. Avant
Quatre ou cinq jours, vous verrez Madeleine
Boire et manger, et foutre à motte pleine. »

Jean, tout joyeux, n'eut rien de plus pressé
Que de conter son cas au voisin Pierre,
En lui disant comment un vit dressé
Pouvait tirer Lazare de sa bière :
« Hélas ! fit Pierre, étouffant un sanglot,
Si tu m'avais dit ce secret plus tôt,
Je n'aurais pas, la semaine dernière,
Laissé mourir mon brave homme de père ! »

EN FAMILLE

O premiers battements du cœur !
Premiers désirs ! heure première
Où, guidés par l'amour vainqueur,
La pine en main, la tête fière,
Nous pénétrons dans la carrière !

Le jeune Oscar avait seize ans,
Quand son père, bourgeois honnête,
Aux trois mentons resplendissants,
Lui tint, pour le jour de sa fête,
Ce discours tout plein de bon sens

« Oscar, depuis votre naissance,
J'ai tendrement veillé sur vous,
Comme un père indulgent et doux.
L'heure de votre adolescence
Est sonnée, ô mon cher Oscar !
Je veux moins vous surveiller, car
Je sais trop combien à votre âge
On a besoin de liberté.
Comme un étalon emporté
Par son mâle et bouillant courage,
Un jeune homme, fougueux, ardent,
Considère ainsi qu'un outrage
Les avis du vieillard prudent.
Donc, maintenant, tous les dimanches,
Vous aurez vos allures franches,
Et je joindrai trente-deux sous
Aux libertés que je vous donne,
Car il ne faut pas que personne
Puisse prendre le pas sur vous.
Mais veuillez me prêter encore

Une oreille attentive : Hélas !
Avec l'ardeur qui vous dévore,
On peut risquer plus d'un faux pas.
Comme un sol couvert de verglas,
Ou comme une rivière prise,
La vie, à notre âme surprise
Se présente au premier abord ;
On trébuche et l'on risque fort
De faire de mauvaises chutes.
L'ami, le père que vous eûtes
En moi, l'apprit à ses dépens.
Mon fils, que ces fautes passées,
Dont aujourd'hui je me repens,
Vous donnent de bonnes pensées.
Méfiez-vous des intrigants,
Et surtout des femmes galantes
Qui vous demanderont des gants.
Elles sont pareilles aux plantes
Vénéneuses, qu'il est malsain
De respirer. Soyez farouche
Auprès d'elles, fuyez leur couche,
Ne dormez jamais sur leur sein,
Et ne leur faites pas minette ;
Vous tireriez peu de profits
De cette action déshonnête.
Je vous bénis. Allez, mon fils... »

Tout fier de la chaîne de montre
Que sur son gilet on peut voir,
Oscar file... Sur un trottoir
Tout à coup il fait la rencontre
D'une créature au chignon
Phénoménal, très maquillée,
Somptueusement habillée
D'une robe d'occasion.

« Psitt ! eh ! petit !
— Hein ! quoi, Madame ?
— Veux tu monter chez moi ?
— Pourquoi ?
— Eh mais ! pour baiser une femme.
Viens, tu seras content de moi,
Petit, je serai polissonne. »

A ce discours, Oscar frissonne,
Et ce jeune être pudibond,
Rouge jusqu'aux sourcils, répond
D'une voix émue et tremblante :

« Non ; de toute femme galante
Papa m'a dit de me garer.
— Papa n'est qu'une vieille béte ;
Il faut le laisser pérorer,
Et puis n'en faire qu'à ta tête,
Viens : je veux te faire jouir ;
Tu dois avoir ton pucelage
Encore, et me parais à l'âge
Où ce vilain oiseau doit fuir.
— Non, papa serait en colère...
D'ailleurs, je n'ai que trente sous.
— Garde ton argent ! je m'en fous !
Est ce qu'à ton âge on éclaire ?
Tu me plais, viens, et baise à l'œil... »

Troublé par la crainte et l'orgueil
De se voir aimé pour lui-même
Oscar grimpe jusqu'au cinquième
Empunaisé par la putain.
Le cœur lui bat ; il va connaitre
Enfin le fin fond de cet être
Qui, sous ses jupes de satin

Ou de toile, cache l'abîme
Que l'on ne peut sonder sans crime,
En dehors de l'acte légal
Qui devient devoir conjugal.

« Oh ! dit la Margot, en mettant
Sa main câline à la braguette
D'Oscar plein d'aise et palpitant,
Qu'est-ce que ça ?
— C'est ma quéquette.
— Dis donc ta pine ! »
Et retroussant
Ses cotillons, sans préambule,
Elle fait voir à l'innocent
Une motte où le crépuscule
Joue avec la couleur des crins.
« Ça, c'est mon con. Un coup de reins
Suffit pour y loger ta pine,
Et ceci, petite vermine,
Vois-tu, c'est un godemichet...
Monte sur moi ; je vais le mettre
Dans ton cul... »

Oscar que, peut-être,
Cet instrument effarouchait,
Se résigne pourtant et baise ;
Mais étendant la main, il sent
Un ventre noblement obèse,
Poilu, qui monte et qui descend
Au bout de l'étrange machine.
Alors, il entend une voix
Tonnante, dire :

« Eh bien ! tu vois
Où peut mener une coquine !...

Heureusement, c'est entre nous.
Vous serez plus sage, j'espère...
Si ce n'eût été votre père,
Pourtant, quelle honte pour vous ! »

DÉCOUVERTE

Un vieux rentier, dans les Champs-Elysées
Se promenait au tomber de la nuit ;
Il regardait, dans les branches croisées,
Les reflets roux qu'a le jour qui s'enfuit,
Quand sur un banc il rencontre une gueuse :
« Ho ! ho ! fait-il, livrons-nous à l'amour ;
La nuit déjà s'étale ténébreuse,
Guiguitte va prendre l'air à son tour... »

Sur le dossier du banc il se renverse,
Et met son nœud dans une main que gerce
L'âpre travail du branlage en plein air.
Les yeux fermés, plein d'une molle ivresse,
Il laisse errer son esprit dans l'éther,
En savourant la mouvante caresse
De cette main aux doigts arachnéens ;
Il était bien aux Champs-Elyséens !!!

Mais cependant qu'il se pâme et godille,
Il s'aperçoit que de son autre main
La garce fait érecter un voisin.

« Vous plairait-il, monsieur, que cette fille

Précipitât moins fort son mouvement,
Dit-il, et qu'elle allât plus doucement ?
— Avec plaisir, monsieur, » répond dans l'ombre
Une voix mâle.

Alors, nos deux michés
Du même train se trouvant dépêchés,
En même temps déchargent sans encombre.

La fille étant payée, elle s'en va
Chercher ailleurs une nouvelle proie.

Lors le vieux : « Je crois que cette enfant-là,
Bien que souvent notre esprit se fourvoie,
Etait, monsieur, une fille de joie. »

L'HONNETE SCRUPULE

Et vous ne voyez plus Durand ?
— Oh ! plus du tout !
— Pour quelle cause ?
Il vous a donc fait quelque chose
D'effroyable, et son crime est grand ?
— Très grand.
— Vous étiez, ce me semble,
L'an dernier encor très amis ;
On vous voyait toujours ensemble.
— Autant qu'il peut être permis
D'être amis, nous l'étions. Quel être !
Toujours joueur, toujours dispos,
Tenant mille amusants propos.

Rien que son aspect faisait naître
La gaîté. Quel esprit charmant!
Des farces, des plaisanteries
Nouvelles à chaque moment!
Quelles inventions nourries
De malice et de bonne humeur!
Un jour, je faisais ma toilette,
Quand, à pas de loup, mon farceur
Vient, et sa main à l'aveuglette
Prends mon nœud. Je dis: Finis donc,
Imbécile, ça me chatouille.
Il secoue, et dingdong! dingdong!
Je sens ma pine qui se mouille...
Avons-nous ri!!!
— Bah!
— Chaque jour
Amenait quelque nouveau tour.
Ecoutez: j'étais en chemise
Dans ma chambre (il venait souvent
A l'heure du soleil levant,
Alors que notre âme se grise
Du parfum humide des fleurs):
Il entre comme d'habitude;
Sur mon cul je sens les rondeurs
De ses deux couilles au poil rude;
Puis, brusquement, criant: coucou!
Il met sa pine dans ma fesse.
Je riais, je vous le confesse,
Jusqu'aux larmes, de voir ce fou
Pousser et repousser son membre,
En se tortillant par la chambre,
Bref, il décharge dans mon cu.
— Mais ce qu'il a fait est donc grave?
Car enfin, lorsqu'on a vécu
De la sorte, on devient esclave
D'un ami pareil.
— En effet;

Mais nous avons rompu. Nous sommes
Brouillés à mort.
— Qu'a-t'il donc fait?
— On m'a dit qu'il était pour hommes !

LA VÉROLE GUERIE

Un bon docteur, homme de quarante ans,
Avait pris femme, et depuis fort longtemps
Las des margots où s'égarent nos queues,
Se reposait dans les calmes eaux bleues
D'un bon ménage, et ne retroussait plus
Que des jupons légitimes. Sa femme,
Bien qu'il fût vert, alerte et non perclus,
Et la baisât avec une grande âme,
Prit un amant; pour rien, pour le plaisir
D'avoir parfois deux pines à saisir.
Tout allait bien. La dame était baisée
Autant et plus, et ne souhaitait rien.
Mais s'il est vrai que très souvent le bien
Vient en dormant, la vérole peut naître
Lorsque l'on fout, et la chose arriva.
Le mal d'abord dissimulé couva,
Puis mis le nez, un jour, à la fenêtre
Sanglots et pleurs! « Que dira mon époux ?
Je suis perdue, O ciel! je suis perdue!
Je n'ai plus qu'à mourir!
— Consolez-vous,
Dit un ami, du calme... L'étendue
De votre mal n'est pas si grande. Allez
Passer deux jours au plus à la campagne.
Ne craignez rien, et que la paix regagne
Sa place ancienne en vos esprits troublés. »

En soupirant, et sans trop bien comprendre,
A son époux la dame au cul gâté
Vint déclarer qu'elle désirait prendre
L'air pur des champs égayés par l'été.
Le bon docteur y consentit sans peine.

Quand il fut seul son ami le vint voir :

« Te voilà veuf pendant une semaine,
Lui dit-il ; viens, nous dînerons ce soir
En devisant des heures envolées,
De ce beau temps où nous étions garçons,
Où nous laissions mille folles chansons
Jaillir sans fin de nos lèvres brûlées
Par les baisers de ces démons d'amour
Qu'on appelait, en ce temps, des grisettes ;
Viens ! nous ferons au passé des risettes ;
Soyons garçons et libres pour un jour ! »

Le médecin accepte. On boit, on dîne,
Et les propos d'aller leur train : « Blondine
Etait jolie, et je l'aimais.
— O temps
De nos amours le lendemain trompées !
Des rires fous, des claires équipées !
Je crois entendre encore par instants
Les violons de la Grande-Chaumière,
— Allons au bal !

— Y penses-tu vraiment ?
— Cette folie, hélas ! est la dernière
Que nous ferons avant l'enterrement.
— Allons au bal alors ; vive la joie ! »

Les deux amis dont la raison se noie,
Vont à Bullier, battent des entrechats,

Prennent le cul aux différentes grues
Que l'on peut voir se livrer aux pourchas,
Des pines d'hommes en ces lieux apparues,
Et pour finir vont coucher au bordel...

Le lendemain, au réveil de l'aurore,
Quand le docteur se demandait encore
Si tout cela pouvait être réel,
Ou s'il n'avait fait simplement qu'un songe,
Sa douce épouse arrive brusquement.

En bon mari, le pauvre cocu plonge
Dans ce cher con son vit encor fumant,
Et s'envérole à plaisir.

La semaine
Se passe ainsi tranquillement. Voilà
Qu'un beau matin, l'époux poivré promène
L'œil sur sa queue.

« Oh! oh! qu'est-ce cela ?
Foutre ! on dirait la vérole... et c'est elle ! »

En frémissant le docteur se rappelle
Qu'il s'est grisé, puis qu'il a forniqué
Lorsque sa femme était à la campagne.
Le voilà triste et pâle, interloqué,
Car il a dû, sans doute, à sa compagne
Donner son mal, étant intoxiqué
Comme jamais nul ne le fut au monde.
C'est le cœur plein d'une angoisse profonde,
Le front baissé, l'air soumis et penaud,
Qu'il avoua le cas à son épouse.

Elle bondit, furieuse, aussitôt :
« Quoi ! j'étais douce, aimable et point jalouse,
Rien n'altérait ma confiance en vous,
Je vous aimais : voilà ma récompense... »
En cent propos s'exhala son courroux.
« Pardonne-moi, grâce, ma chère Hortense !
Je me repens. Va, je te guérirai ! »

Après qu'il eut longtemps prié, pleuré,
Promis bijoux, toilette et cachemire,
Un généreux pardon lui fit offert.

Depuis ce temps, quand Madame désire
Quelque chiffon de prix, elle se sert
De ce moyen, et rappelle au coupable
Et sa conduite et l'acte abominable
Par un oubli si gracieux couvert.

Ne méprisez jamais la moindre cause
Pour en venir, mesdames, à vos fins.
Ce récit prouve aux esprits superfins
Que la vérole est bonne à quelque chose.

LA CHASTE SUZANNE

Opéra comique en un acte

PERSONNAGES

LES DEUX VIEILLARDS. — SUZANNE. — LE CHŒUR.

LES DEUX VIEILLARDS, *se branlant.*

Pristi ! j' voudrais bien la baiser !

LA CHASTE SUZANNE

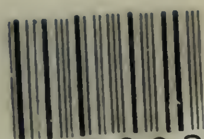
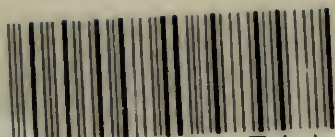
Ah ! ces deux vieillards me dégoûtent !
Je crois même qu'ils ont la goutte
Militaire.

LE CHŒUR

Bien qu'ils ne l'aient jamais été !

FIN




a39003

002163474b